



# L'interarmes ou la combinaison des armes

Combiner  
ou intégrer ?

Ce pour quoi  
la tactique est dite  
« générale »



02  
2019

Revue de  
tactique générale



**L'interarmes  
ou la combinaison  
des armes**

Illustration de couverture :

Cette photo célèbre d'un reporter militaire américain montre des chars M4 Sherman du 6<sup>e</sup> RCA (CC6/5<sup>e</sup> DB FR), des légionnaires du III/RMLE et des chasseurs du 1<sup>er</sup> bataillon de choc, au combat à l'ouest de Belfort le 20 novembre 1944.

*Général de division Jean-François LAFONT RAPNOUIL,  
commandant l'entraînement et les écoles  
du combat interarmes*

**N**apoléon et Foch, deux maîtres incontestés du combat interarmes moderne, n'appartenaient ni l'un ni l'autre à ce que nous appelons aujourd'hui une *arme intégratrice* ; infanterie, cavalerie ou ALAT. Ils sont pourtant des références obligées dans l'emploi des unités de toutes armes, en vue d'obtenir les victoires que l'on sait, dès le niveau tactique.

En réalité, le point clé du combat interarmes consiste à dépasser le point de vue de son arme d'appartenance, pour réussir à les englober tous, au sein d'une manœuvre efficace. L'enjeu est bien de passer d'un combat interarmes *intégré* à un combat interarmes *combiné*.

Dans son acceptation commune, l'arme regroupe des combattants qui partagent une même technique de combat, en vue de délivrer un effet spécifique sur le champ de bataille. Cette communauté de technique crée et se nourrit d'une culture commune. Prise sous l'angle capacitaire, l'arme peut être divisée en *composantes*<sup>1</sup>. Lorsque les armes partagent un rôle proche dans la manœuvre, elles sont regroupées au sein d'une même *fonction opérationnelle*<sup>2</sup>.

Ayant en commun un même métier, avec souvent ses spécialités, les combattants d'une arme partagent donc une même vision du combat. Chacun voit l'ennemi et les solutions pour le vaincre à partir de sa technique de combat et de ses moyens, mais aussi dans la dimension de l'espace de bataille qui est la sienne. Or, les dimensions du combat et par conséquent les occasions de l'aborder sous un angle différent, tendent à devenir plus nombreuses. Ainsi, à l'espace électromagnétique (4D) et au cyber (5D),

---

<sup>1</sup> L'artillerie par exemple comprend les composantes feux indirects et défense sol-air, le train comprend les composantes appui mouvement et appui à la mobilité des blindés, etc.

<sup>2</sup> On retrouve ainsi l'infanterie, la cavalerie et l'ALAT au sein de la fonction contact.

vient s'ajouter la « descente » de la 3D, *tout près du combattant*<sup>3</sup>, créant des espaces de conflit supplémentaires. On comprend dans ces conditions qu'offrir une réponse appropriée au problème du combat nécessite d'organiser les angles de vue pour optimiser les effets produits par les uns et les autres, de façon complémentaire. Cet agencement permanent des armes dans la bataille pour produire sans cesse le meilleur effet, c'est le combat interarmes. Concevoir et commander ce combat, c'est la mission du chef interarmes.

À ce stade, il est essentiel d'admettre que le combat interarmes dépasse les seules fonctions de contact ou d'appui. L'interarmes est dans l'ADN de l'armée de Terre. La mise sur pied de centres d'entraînement au combat interarmes il y a plus de vingt ans l'illustre. Or, appliquer et développer ce savoir-faire interarmes suppose une capacité de jugement particulière, aussi bien de la part de celui qui commande, que de la part de celui qui contribue. Le programme SCORPION, doit encourager et faciliter ce jugement, en créant les conditions d'un combat *collaboratif*.

L'irruption des objets connectés, amis ou ennemis, dans l'univers des combattants (engins de combat, drones, capteurs en tous genres, ...) décrit un nouveau champ de bataille. Nos ennemis actuels ou potentiels y sont déjà pleinement inscrits<sup>4</sup>. Tout l'enjeu du combat SCORPION est de répondre au défi du combat dans ce nouveau milieu. SCORPION pourrait d'ailleurs être le nouveau nom du combat interarmes, tant il a été conçu et développé dans ce seul but. Trop souvent encore, le combat interarmes que nous conduisons consiste à employer les armes données en renforcement dans le but d'amplifier les effets de la fonction intégratrice. C'est le combat interarmes *intégré*. Dès 2021, avec SIC-S, il devrait devenir plus facile de passer au combat *combiné*. En effet, le partage de la situation tactique entre tous les acteurs du champ de bataille et l'échange de données entre les systèmes vont offrir aux armes concourantes une vision globale du combat. Elles devraient ainsi être encouragées à participer davantage au combat, en contribuant directement à la réflexion tactique et en intervenant avec une pertinence augmentée dans chaque phase de la manœuvre. Il pourrait alors devenir moins rare de voir, comme récemment en Syrie par exemple<sup>5</sup>, l'artillerie remplir l'effet majeur de la manœuvre.

---

<sup>3</sup> Les mini et nano-drones, les munitions du tir au-delà des vues directes par exemple entrent dans cet espace.

<sup>4</sup> La parution prochaine de la DFT7.2.2 du COMRENS, qui actualise notre ennemi générique, intègre cette réalité.

<sup>5</sup> CRFM de la TF Wagram 7, 25 février 2019, p. 52.

Le combat répond à des principes, remarquablement synthétisés par Foch. Nous savons qu'il est illusoire d'espérer vaincre sans les respecter. Mais à côté de ces grandes règles, il y a un ensemble de pratiques que le chef tactique se doit de maîtriser. La bonne combinaison des armes, à partir d'une appréhension globale de leurs effets, fait partie de ces savoir-faire indispensables. Or, combiner efficacement les armes entre elles suivant les effets qu'on veut produire, peut impliquer de confier le premier rôle à une composante dont on n'est pas issu. Cela suppose surtout d'associer pleinement toutes les armes à la réflexion tactique dès sa première phase, en admettant par ailleurs que l'une d'elle puisse avoir une pensée qui dépasse sa spécialité.

Mais pour que ces échanges *collaboratifs* soient pertinents et débouchent sur une manœuvre efficace, il faut que tous aient appris à penser correctement, sans doute même au niveau immédiatement supérieur. Nos écoles et nos centres sont là pour cela.



# LE MOT DU RÉDACTEUR EN CHEF

*Colonel Christophe de LAJUDIE, adjoint  
à la division « enseignement militaire supérieur-terre*

La combinaison des armes a été retenue comme sujet central de notre deuxième livraison parce qu'il s'agit du sujet central de la tactique. Peut-être même la tactique n'est-elle que cela. Il s'agit aussi d'un sujet sensible parce qu'on ne peut parler de l'interarmes sans parler des armes et que chaque arme surveille jalousement et réagit vivement à toute opinion émise par un particulier sur son propre combat.

On ne prétend pas enfermer un tel sujet, objet d'une littérature aussi ancienne qu'abondante, dans 100 pages d'une revue. On prétend encore moins dans une telle revue exprimer une doctrine définitive et opposable qui s'imposerait au général comme au particulier. Tous les articles de la revue de tactique générale expriment l'opinion d'un auteur et visent avant tout à initier, encourager et soutenir des réflexions, réflexions dont on attend justement qu'elles aident ou participent à former les jeunes élites et à élaborer une doctrine d'emploi solide pour l'avenir.

L'auteur de ces lignes a d'ailleurs toujours professé que la doctrine était faite pour être enseignée et non pour être appliquée, ce qu'expriment de nombreux aphorismes comme celui-ci, d'un capitaine de la France Libre pourtant connu pour une rigueur morale confinante au puritanisme : « *Il faut avoir des principes suffisamment solides pour pouvoir s'asseoir dessus sans les déformer* »<sup>1</sup>.

Nous invitons donc nos lecteurs à prendre le temps de la lecture et de la réflexion, avant de nous adresser s'ils le souhaitent leurs propres réflexions, que ce soit sous la forme d'une proposition d'article ou d'un simple « courrier des lecteurs ».

Les réactions peuvent être adressées à :  
[christophe.de-lajudie@intra.def.gouv.fr](mailto:christophe.de-lajudie@intra.def.gouv.fr)

---

<sup>1</sup> Capitaine René de La Joncière, officier de l'état-major de la France Libre à Londres, puis instructeur à l'École des Cadets de Malvern & Ribbesford.



# SOMMAIRE

ÉDITORIAL .....	5
LE MOT DU RÉDACTEUR EN CHEF .....	9
L'INTERARMES OU LA COMBINAISON DES ARMES .....	13
L'interarmes, c'est comme le mariage... ..	13
Pourquoi des armes ? .....	13
Rôles des armes dans le combat.....	15
Combinaisons .....	22
Le mantra de l'intégration.....	26
L'inutile bataille des capacités intégratrices.....	30
APPENDICE 1 : Extraits des souvenirs du général J.-L. Guillot	31
APPENDICE 2 : Conclusion du rapport de 1941 du général Keller .....	33
Heurs et malheurs des régiments interarmes.....	35
La genèse de l'intégration interarmes : la division légère mécanique de 1936 .....	43
Le combat des sous-groupements de la 2 <sup>e</sup> D.B. ....	47
Le combat de découverte et la doctrine exploratoire Scorpion, quels enseignements tirer de la bataille de <i>Little Bighorn</i> ? .....	51
Soutien logistique et élongations en zone montagneuse. L'exemple du corps expéditionnaire français en Italie 1943-1944.....	67
I. L'organisation générale de la logistique du CEF .....	68
II. La manœuvre logistique au cours des premiers engagements du CEF .....	71
III. L'aménagement de la tête de pont du Garigliano .....	77

<b>LA TACTIQUE AU RISQUE DES CLICHÉS</b> .....	<b>83</b>
<b>Archaïsme, modernité et intégration des « armes »     au temps de Bouvines.</b> .....	<b>83</b>
Archaïsme et modernité de la guerre chevaleresque .....	84
L'ordre de bataille, organisation et articulation .....	86
L'ordre de bataille, dispositif et formations .....	90
L'imbrication des « armes » dans la mêlée .....	91
<b>LA TACTIQUE PAR LE 7<sup>e</sup> ART</b> .....	<b>95</b>
<b><i>La chute du faucon noir</i> et la stratégie militaire</b> .....	<b>95</b>
De la friction dans la guerre .....	96
Les principes de la stratégie .....	99
Le poids des dynamiques asymétriques .....	106
Conclusion .....	108
<b>GRANDES ET PETITES UNITÉS</b> .....	<b>111</b>
<b>Le corps d'armée français.     Essai de mise en perspective</b> .....	<b>111</b>
<b>CHAPITRE III. La guerre froide, première période. 1947-1975</b>	<b>111</b>
<i>III-1. Les Corps d'armée des années cinquante</i> .....	111
<i>III-2. La spécificité de la guerre d'Algérie</i> .....	114
<i>III-3. Les Corps d'armée des années 1965-1975</i> .....	116
<i>III-4. Conclusion</i> .....	121
<b>LE DICTIONNAIRE AMOUREUX</b> .....	<b>123</b>
<b>Bataille.</b> .....	<b>123</b>

# L'INTERARMES OU LA COMBINAISON DES ARMES

## L'interarmes, c'est comme le mariage...

*Colonel Christophe de LAJUDIE, chaire de tactique*

**D**e même que le mariage « permet à deux personnes de supporter ensemble les problèmes qu'elles n'auraient pas eues si elles étaient restées chacune de son côté<sup>1</sup> », la manœuvre interarmes consiste à **faire combattre ensemble dans une même mission et sur le même terrain des unités aux capacités complémentaires mais aux besoins contraires**. Il en résulte que trop d'interarmes peut tuer la manœuvre, et que l'intégration systématique d'éléments de toutes armes dans des modules, organiques ou de circonstance, à chaque échelon du commandement, ne saurait être considérée comme la « voie royale » du progrès et de l'efficacité tactiques. Combiner ou intégrer les armes et leurs effets, c'est au plus haut degré rechercher l'économie des forces, optimiser le rendement opérationnel, obtenir le meilleur résultat en termes d'effets tactiques aux moindres coûts en termes de délais, de pertes ou de consommations. Il n'existe pour ce faire aucune martingale, tout est affaire de circonstances, toute décision repose sur une saine analyse des facteurs : décider une manœuvre, c'est décider une articulation des moyens. Et dans ce domaine comme dans d'autres, la « morale » pourrait être : ne rien s'interdire mais toujours raison garder. Car « Tout est permis mais tout n'est pas bénéfique<sup>2</sup> ».

### Pourquoi des armes ?

Depuis au moins l'époque moderne, toutes les armées, à toutes les époques, et quels que soient le degré de proximité des diverses « armes » dans le combat, se sont organisées en armes distinctes pour construire leur outil militaire. Il n'y a pas d'interarmes sans les armes ! Avant de parler d'interarmes, il est donc bon de rappeler ce que sont les armes et la raison de leur existence séculaire.

---

<sup>1</sup> On prête habituellement la formule à Sacha Guitry.

<sup>2</sup> Paul de Tarse aux Corinthiens, 1 Cor 10, 23.

Les auteurs du Larousse définissent une arme comme un « élément de l'armée de terre chargé d'une mission particulière au combat ». Mais cette définition assez vague n'est d'aucune aide pour comprendre les problèmes posés par la combinaison des armes entre elles ou par l'attribution de tel nouveau matériel à telle ou telle arme. Le mot a pris son sens actuel aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles pour désigner d'abord exclusivement l'infanterie et la cavalerie qui, seules, disposaient à l'armée d'un état-major et d'un maréchal général des logis. Les dragons, qui prétendaient en être une et avaient un colonel-général, n'eurent jamais leur état-major, et l'artillerie ne devint la troisième arme que lorsque sa mobilité et sa puissance permirent de systématiser son emploi dans la bataille. On eut donc trois armes jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les distinguer entre elles était alors assez aisé : l'infanterie allait à pied et était armée de piques, d'arquebuses et de mousquets avant de se voir dotée exclusivement du fusil, la cavalerie allait à cheval et était armée de sabres, d'épées et de pistolets, et l'artillerie servait des bouches-à-feu de gros calibre. L'attribution de mousquetaires montés aux compagnies d'infanterie au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle puis de pièces légères aux bataillons d'infanterie au début du XVIII<sup>e</sup>, vint brouiller ce schéma : les canonniers des bataillons étaient-ils des fantassins ou des artilleurs ?

Une définition centrée exclusivement sur l'emploi au combat ne permet pas non plus d'expliquer pourquoi la notion n'apparut qu'avec l'armée permanente moderne. Les armées antiques et médiévales avaient pourtant déjà des « éléments chargés d'une mission particulière au combat<sup>4</sup> » mais ne semblent pas s'être beaucoup préoccupées de les organiser en *armes* au sens où nous l'entendons. On peine d'ailleurs à trouver dans les textes anciens un terme grec ou latin traduisant cette notion moderne. Les armes, telles que nous les connaissons, sont nées entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles, avec l'état nation moderne et l'armée permanente. Tout porte à croire que leur existence est avant tout liée aux nécessités de l'adminis-

---

<sup>3</sup> Le génie attendit longtemps de se voir reconnaître comme une arme. D'abord parce qu'une grande partie de ses fonctions, celles des ingénieurs, n'avaient guère d'utilité qu'en temps de paix et dépendaient du service du génie. Et parce que, parmi les missions qu'il remplit aujourd'hui, la plupart étaient alors à la portée de travailleurs non spécialisés et étaient en conséquence remplies par les fantassins. Seuls la construction de ponts et l'étagage de sapes nécessitaient des savoir-faire spécialisés, savoir-faire de charpentiers dans les deux cas, ce qui inclina longtemps à compter les sapeurs comme des ouvriers et non comme des soldats. Ajoutons qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'artillerie est encore définie comme l'ensemble des engins qui servent à faire le siège des places, ce qui englobe dans le même ensemble les ouvriers d'artillerie et ceux du génie.

<sup>4</sup> Par exemple, les hoplites, les peltastes et la cavalerie dans les armées grecques ; les gens d'armes, les gens de *hast* et les gens de trait dans les armées médiévales.

tration. Une arme serait donc plus utilement définie comme **une organisation militaire permettant de recruter, d'équiper, d'instruire, d'administrer et d'entraîner les personnels et les unités destinés à remplir au combat une fonction particulière nécessitant la mise en œuvre de matériels et de savoir-faire spécifiques**. Et on ne peut rien comprendre à l'organisation des armes et au mouvement de balancier historique entre organisations d'armes et organisations interarmes si on oublie que tout cela est lié à l'impôt permanent et aux finances de l'État. On organise les régiments par arme, à toutes les époques et dans toutes les armées, d'abord parce que cela coûte moins cher ! Ou parce que cela permet, à prix constant, de disposer de personnels plus capables et d'unités plus cohérentes et mieux entraînées. C'est pourquoi, bien qu'on soit depuis très longtemps persuadé que l'étroite coopération des armes serait mieux assurée dans le combat si les unités vivaient et s'entraînaient ensemble en permanence et sous un même chef, l'organisation de régiments interarmes est restée exceptionnelle dans l'histoire : ces organisations posaient un problème d'économie en temps de paix et bridaient au combat la capacité de concentration des efforts et plus généralement la liberté d'action du chef.

## Rôle des armes dans le combat

Le combat interarmes est l'engagement des petites unités de mêlée renforcées, appuyées et soutenues par des éléments d'autres armes et, éventuellement, de services. Mais si chaque arme ou fonction apporte une capacité supplémentaire à l'ensemble, c'est toujours à certaines conditions et au prix d'un certain nombre de contraintes et de coûts tactiques. Quels sont les forces et faiblesses de chaque arme et leur rôle respectif dans le combat ? Qu'apporte chacune d'elle aux capacités et à la liberté d'action du général ? À quel prix ? Qu'est-ce que son emploi rapporte au chef interarmes et qu'est-ce qu'il lui coûte ? La question porte donc sur l'économie des forces.

### *L'infanterie*

L'infanterie garantit au chef interarmes la capacité à manœuvrer et à combattre à pied quand les mouvements en véhicule sont rendus impossibles par le terrain mais aussi par les circonstances<sup>5</sup> : c'est sa raison d'exister dans les ordres de bataille modernes. Elle peut être transportée et

---

<sup>5</sup> Le RETEX d'Ukraine montre notamment que la première circonstance qui rend indispensable l'emploi de l'infanterie est une densité et une puissance du feu suffisantes pour garantir la destruction de tout véhicule en mouvement.

mise à terre par à peu près n'importe quel type de véhicule, manœuvrer à peu près sur tous les terrains, s'y dissimuler ou s'y abriter facilement. Présentant des cibles nombreuses, minuscules et dispersées, elle est collectivement peu vulnérable au feu, surtout lorsqu'elle est à l'arrêt, débarquée et à couvert. Sa dispersion relative et sa proximité avec le milieu lui donne une bonne perception de l'environnement. Sa richesse en personnels techniquement peu qualifiés et fonctionnellement peu spécialisés lui donne la capacité de remplir les tâches les plus variées<sup>6</sup>, ce qu'on prend souvent abusivement pour de la polyvalence.

En revanche, disposant uniquement d'armes transportables à dos d'homme donc de portée et de puissance relativement faibles, impuissante lors de ses changements-de-pied (mises à terre et rembarquements), lente dans ses manœuvres, elle ne sait pas rompre le contact seule, a besoin de longs délais et de puissants appuis pour s'engager ou se dégager, et n'a en conséquence aucune capacité de combat de rencontre. Pauvre en encadrement comme en moyens de liaison, soumise à des efforts physiques intenses, et incapable de transporter elle-même les charges destinées à la soutenir, elle a une autonomie limitée et s'use rapidement.

Son style de combat, prudent et processionnel, exige des missions longues, des relèves et des pauses, exclut les changements brutaux de rythme ou de style et recherche la surprise par l'exploitation du terrain et le choix du moment. Son emploi nécessite toujours de la part du chef interarmes de prévoir des délais importants et de consentir un effort de soutien, notamment en ce qui concerne les ravitaillements. Son rôle tactique est avant tout de reconnaître, prendre et tenir le terrain, face à tout ennemi.

### *L'arme blindée*

L'arme blindée apporte au contraire à l'interarmes la capacité essentielle à prendre et rompre le contact, à courir les risques du « combat de rencontre », à rompre un dispositif et exploiter la rupture en profondeur, à conduire des raids. La combinaison d'une puissante artillerie associée à des moyens d'acquisition et de transmission, d'un épais blindage, et d'un châssis automobile, lui donne l'allonge, la vélocité, et la rapidité d'action qui manquent à l'infanterie et l'autorise à changer presque instantanément de formation, de dispositif, ou de mission.

---

<sup>6</sup> Ce qui explique que, pendant des siècles, elles aient exécuté la plus grande partie des travaux qu'aujourd'hui exécutent les unités du génie. Disperser ces unités dans des tâches auxiliaires est d'ailleurs une tentation permanente du commandement dont ce dernier doit se méfier : une unité d'infanterie ne change pas de mission dans l'instant.

Ses faiblesses sont une relative « surdité » par rapport à son environnement, la modestie relative et le haut degré de spécialisation de ses effectifs, et son « poids » logistique. Son emploi nécessite en effet un soutien important en masse, en effectifs, en durée des actions, et dépendant d'itinéraires viabilisés. Présentant des cibles volumineuses, difficiles à dissimuler, et peu nombreuses, elle est très vulnérable au feu   l'arrêt et lors de déplacements lents car ses capacités dépendent de nombreux organes fragiles non protégés par le blindage<sup>7</sup>.

Son style de combat, dynamique et audacieux, consiste à enchaîner des missions courtes, des engagements brutaux, des changements de rythme, et à rechercher la surprise autant que la sécurité par la rapidité de réaction. Son ennemi principal est constitué par les hélicoptères de combat et son terrain de prédilection est un terrain vallonné et bois  entrecoupé de grandes clairières présentant des cheminements défilés et des champs de tir favorables. Sa fonction tactique consiste avant tout à reconn tre, fixer, neutraliser et détruire l'ennemi.

### *Les unités aéromobiles*

La distance qu'elles peuvent parcourir, leur vitesse, et leur capacité de survoler les obstacles, confèrent aux unités d'hélicoptères de combat une forme d'ubiquité à l'échelle du combat terrestre, tandis que la rapidité de leurs manœuvres dans trois dimensions les autorise à rompre le combat quasiment instantanément et à volonté devant des unités terrestres.

Elles ne sont pas pour autant indépendantes du terrain dans lequel elles évoluent et sont extrêmement sensibles à la météorologie. Leur très grande vulnérabilité au feu leur interdit les missions statiques et la nécessité de « tenir en l'air » alliee à une autonomie relativement réduite ne leur autorise une permanence dans la mission qu'au prix de c teuses rotations. Leur autonomie tactique ainsi réduite l'est également encore par l'usure physique à laquelle sont soumis ses machines et ses équipages.

Le style de leur combat est comparable à celui de la cavalerie légère, caractérisé par un combat dynamique mené sur des zones d'action très étendues, succession rapide de manœuvres lointaines souvent décentralisées et d'actions de feu brutales centralisées, courtes et répétées. Leur terrain de prédilection est un terrain vallonné mais ouvert,

---

<sup>7</sup> Trains de roulement, antennes,  piscopos, lunettes et caméras, armements en superstructures et couloirs d'alimentation, ventilations, systèmes de protection passifs ou actifs, etc.

leur permettant de défilier leurs manœuvres, canalisant et retardant l'ennemi par des obstacles et des points de passage obligé sans lui offrir d'abris, et offrant des champs de tir profonds de flanc ou de revers. Leurs fonctions tactiques sont variées : participer à la sûreté par les missions d'éclairage, de surveillance des intervalles, de flanc-garde, de couverture ; localiser, neutraliser, ralentir et parfois détruire un ennemi si possible en mouvement. Cependant, la valorisation de leurs capacités exige une manœuvre logistique soigneusement planifiée, la prise en compte de leurs limites et vulnérabilités, l'établissement de liaisons efficaces avec les unités des autres armes. Et la multiplication de moyens sol-air adaptés et d'aéronefs à capacité anti-hélicoptères oblige le chef interarmes à envisager d'appuyer leur action, notamment leurs prises et ruptures de contact, donc à adapter l'amplitude de leurs missions à la portée des appuis disponibles.

### *Les armes et fonctions d'appui*

Leur fonction tactique consiste à préparer, compléter, faciliter et renforcer l'action des unités de mêlée – ou de manœuvre – ou du commandement amis, en leur apportant des moyens et des compétences techniquement spécialisés. Leurs unités sont organiquement affectées à un commandement interarmes qui peut soit les **conserver aux ordres** ou bien les **détacher**, et les faire agir soit en **appui direct** ou en **action d'ensemble**. Dans le premier cas, les actions d'appui exécutées le sont toutes au profit et à la demande d'une unité subordonnée désignée pour la durée d'une mission. Dans le second cas, les actions sont ordonnées et exécutées sur ordre de l'échelon de commandement supérieur organiquement propriétaire et en exécution de sa planification d'ensemble.

### *Le génie*

Le génie agit sur le terrain pour ralentir et parfois aider à arrêter l'ennemi, pour accélérer la manœuvre amie, pour aider les unités à se protéger. Ses actions demandent des délais importants et de la sécurité, c'est pourquoi il produit son effort dans le temps précédant celui de l'interarmes. Et il a parfois besoin de main-d'œuvre ce qui, ajouté au besoin de sécurité, conduit à l'accoler souvent à des éléments d'infanterie. On optimise ses capacités en lui donnant du temps sur des terrains favorables à son action : on fait de la contre-mobilité plutôt sur des terrains de parcours difficiles, de l'appui à la mobilité plutôt sur des terrains ouverts aux itinéraires nombreux, des travaux de protection ou de fortification de

préférence sur des terrains naturellement forts, d'accès difficile, offrant abris et obstacles naturels. Le génie fait effort en appui direct dans les phases de combat mobiles et plutôt décentralisées (marche à l'ennemi, reconnaissance, freinage, attaques, etc.) et plutôt en action d'ensemble lors des actions particulières centralisées (relèves, passages de lignes et franchissements en association avec la circulation routière, fortification de positions défensives, organisation de môles d'obstacles ou d'une ligne de débouché, etc.).

### *L'artillerie*

L'artillerie appuie les unités de mêlée en appliquant sur les positions occupées par l'ennemi, ou sur le terrain qu'il traverse ou pourrait traverser, les feux d'armes de gros calibre et d'une portée nettement supérieure à celles des armes de mêlée. Elle se distingue de la « cavalerie blindée », dont les calibres lui sont parfois comparables, par la forme de ses trajectoires, la plupart du temps plongeantes ou courbes, sa mobilité plus faible, la portée plus grande de ses armes. Sa capacité à appliquer à toutes les distances, suivant toutes formes de trajectoires, des feux de saturation et désormais de précision, y compris au-delà des masques, a pour corollaires le coût et le poids de son ravitaillement en munitions et l'incapacité au combat de contact.

Elle a pour fonctions d'observer, de ralentir l'ennemi, de l'arrêter temporairement, le neutraliser, le désorganiser ou l'aveugler. La portée de ses armes et la capacité de tirer dans toutes les directions lui confère une ubiquité relative à l'échelle du combat : elle peut tirer aussi bien sur la ligne des contacts que sur le deuxième échelon et jusque dans la profondeur du dispositif ennemi contre les réserves et l'artillerie adverses. L'artillerie ne tirant qu'à l'arrêt et après un temps de préparation, le chef interarmes doit anticiper s'il veut que son artillerie lui fournisse la meilleure **disponibilité des feux** aux moments les plus importants de sa manœuvre d'ensemble, tout en garantissant que ses feux portent sur les **zones d'efforts** probables identifiées dans la planification. L'artillerie fait effort en appui direct plutôt dans la frange des contacts et dans les phases de manœuvres lointaines et rapides avec des dispositifs larges. Elle fait plutôt effort en action d'ensemble dans la profondeur et lors de phases centralisées nécessitant des appuis massifs (relèves, franchissements, attaques et contre-attaques, coups d'arrêts, prises et ruptures de contact, etc.).

### *La défense sol-air*

Elle a pour fonction de couvrir et défendre les unités, les mouvements ou les déploiements contre l'arme aérienne ennemie. Elle peut agir en appui direct lors de phases de manœuvre mobiles importantes si elle dispose de moyens d'accompagnement performants<sup>8</sup>. Sinon, elle fait le plus souvent effort en action d'ensemble et dans une organisation zonale, notamment lors de phases de manœuvres sensibles et localisées (franchissements, relèves et passages de lignes, etc.) et pour couvrir les dispositifs les plus vulnérables (bases, regroupements temporaires, etc.).

### *La circulation routière ou appui aux mouvements*

Elle appuie les mouvements, en priorité des unités de combat ou d'appui. Elle fait effort en appui direct lors des redéploiements d'unités suivant ou précédant des temps clés<sup>9</sup>, et en action d'ensemble lors des phases particulières (relèves, franchissements, etc.) et dans la surveillance et le contrôle du réseau de manœuvre.

### *Le renseignement*

Les unités spécialisées de renseignement sont des moyens rares et chers organiquement attribués aux plus hauts échelons de commandement sur un théâtre. Leur fonction tactique est de préparer les décisions du chef interarmes en recherchant dans les temps précédents les informations nécessaires : le renseignement, comme le génie, produit donc ses efforts avec un temps ou une phase d'avance sur la manœuvre d'ensemble. La rareté et la relative fragilité des moyens spécialisés, la nécessité de recouper des indices et informations nombreux provenant de sources redondantes et complémentaires, l'indispensable et difficile répartition des tâches et missions de recherche entre éléments spécialisés et unités « généralistes », tout cela concourt à ce que ces unités soient, dans l'écrasante majorité des cas, conservées aux ordres et employées en action d'ensemble.

---

<sup>8</sup> Le fait que l'armée de terre française ne possède pas aujourd'hui de tels matériels ne dispense pas de réfléchir à l'emploi qu'on pourrait en faire si une force alliée pouvait en prêter le concours, ou à ce que l'ennemi pourrait faire des siennes... **Cette remarque s'applique à bien d'autres capacités et a pour conséquences qu'une armée ne devrait pas subordonner trop étroitement la doctrine enseignée dans ses écoles au strict emploi des moyens qu'elle possède.**

<sup>9</sup> Acheminement vers les arrières d'unités relevées, bascule d'une unité d'une aile à l'autre du dispositif, etc.

### *L'appui électronique*

Son rôle est d'attaquer, par les moyens électroniques<sup>10</sup>, le réseau électronique de transmissions et de commandement adverse tout en protégeant le réseau ami d'attaques équivalentes. L'émergence de la cybernétique change la gravité et l'immédiateté de ses effets, mais pas la nature de ses modes d'action qui s'apparenteront encore aux deux grands modes consacrés depuis l'invention de la télégraphie : l'intrusion et le brouillage. Ses moyens sont rares, précieux et hyperspécialisés, leur mise en œuvre est soumise à d'importantes contraintes techniques et tactiques. Tout concourt en conséquence à leur emploi groupé en action d'ensemble dans la plupart des cas.

### *La fonction opérationnelle « influence militaire » ou appui psychologique*

La fonction opérationnelle « influence militaire » ou encore « action sur l'environnement » met à la disposition du commandement des compétences techniques et des moyens matériels de production médiatique, ainsi que des moyens financiers et humains d'aide au développement, dans le but d'appuyer les effets psychologiques recherchés par la manœuvre globale et d'atténuer au contraire les effets psychologiques non souhaités. Elle produit donc ses efforts plutôt dans les temps suivant l'action d'ensemble et ne peut que participer ou s'opposer à des effets psychologiques qu'elle ne crée jamais. Elle n'agit sur l'ennemi que lorsque celui-ci est divisé en multiples factions plus ou moins indépendantes et peu hiérarchisées. Face à des forces militaires, hiérarchisées et par nature peu sensibles aux injonctions et influences extérieures, ses cibles sont la population et les opinions publiques, c'est-à-dire le « terrain humain » de l'opération. Pour cette raison, les modalités de son emploi peuvent utilement s'inspirer de celles de l'emploi du génie.

Son poids relatif dans les effectifs et les ressources de la force doit être mesuré à l'aune des effets qu'elle produit, effets incertains, secondaires, et appliqués à des audiences versatiles, ambivalentes, et le plus souvent mal connues. Ces effets ne se réalisent que sur les moyen et long termes, ce qui les rend incompatibles avec le rythme du combat : son emploi est donc optimisé conservée aux ordres et en action d'ensemble. Si son emploi

---

<sup>10</sup> On exclut de cette fonction aussi bien le renseignement par les moyens électroniques qui n'est qu'un des moyens du renseignement que l'attaque des réseaux ennemis par des moyens autres qu'électroniques (coupures des lignes, destruction de stations par attaque directe ou bombardement, coups de main, etc.).

tactique s'est généralisé, avec des succès parfois contestables, dans les opérations d'interposition, de contre-rébellion et de stabilisation, elle reste une fonction des niveaux opératif et stratégique plutôt que du niveau tactique.

### *Les armes et fonctions de soutien*

Elles sont longtemps restées, et certaines demeurent, des services. Elles ont pour fonction de mettre et maintenir les unités en condition opérationnelle en leur fournissant les ravitaillements nécessaires, en soignant leurs personnels et en réparant leurs matériels. Leurs missions nécessitant des déploiements durables sur des emplacements bien équipés elles s'organisent en bases entre lesquelles circulent des flux (convois de ravitaillement, ambulances de relève ou d'évacuation, évacuation de matériels endommagés, etc.). Leur fonction tactique visant à mettre, maintenir, ou remettre en condition les forces, elles font effort dans la préparation du temps suivant (remises à niveau, stocks, etc.) en fonction de priorités techniques et tactiques.

## Combinaisons

La coopération plus ou moins étroite des armes entre elles dans le combat remonte aux temps les plus anciens : Sun Tzu déjà mentionne la nécessité de coordonner l'action des chars de bataille avec celle des piétons. Cette coopération a pris, selon les époques et les circonstances, des formes diverses. On méconnaît souvent le sens et la nature de cette coopération parce qu'on croit qu'elle a été inventée entre 1930 et 1940 en même temps que les groupements tactiques. Pour mieux comprendre, il n'est pas inutile de rappeler ce que furent les solutions retenues à certaines époques classiques.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'infanterie se formait en ligne sur deux ou trois rangs pour combattre par le feu face à une autre infanterie, afin de disposer d'un maximum de puissance de feu (nombre de fusils et cadence de tir), et se formait en colonne pour l'attaque. Pour recevoir une attaque de cavalerie, comme sa puissance de feu ne lui permettait pas d'interdire l'abordage, elle se formait en carrés, afin de laisser dans la ligne des intervalles où s'écoulerait le flot des chevaux. La cavalerie était incapable d'entamer seule une infanterie formée en carrés. L'artillerie, qui tirait en tir tendu des boulets pleins agissant par ricochets successifs, avait des effets limités lorsqu'elle tirait de front contre une troupe formée en ligne mais des effets dévastateurs

contre des carrés, lorsqu'elle enfilait de front une colonne ou lorsqu'elle arrivait à se poster de façon à enfiler ou écharper la ligne. La manœuvre consistait donc essentiellement à combiner les engagements des deux armes avec les feux de l'artillerie de façon à provoquer chez l'ennemi des changements de formation, afin qu'une des armes à un moment donné puisse atteindre un ennemi mal formé. Cette manœuvre n'était pas entièrement l'œuvre du général en chef : dès 1805, les corps d'armées et divisions y jouent chacun leur partition, l'artillerie de certains corps fournissant la « grande batterie », destinée à fournir l'appui « en action d'ensemble » des manœuvres initiales, les corps de la réserve de cavalerie attendant le moment de la charge décisive ou de la poursuite, les batteries des divisions – de cavalerie aussi bien que d'infanterie – marchant à travers champs à côté de leur division afin d'appuyer l'abordage à bout portant, de front contre les carrés en appui de la charge de cavalerie, d'écharpe ou d'enfilade contre la ligne pour appuyer l'assaut de l'infanterie<sup>11</sup>. La cavalerie marchant vite mais ne disposant ni



La charge des corps de Murat à Eylau par Jean-Antoine Siméon Fort.  
L'artiste a représenté, à gauche de la colonne des « quatre-vingts escadrons »,  
les batteries à cheval qui suivent leurs divisions pour appuyer l'attaque au plus près.

<sup>11</sup> À Austerlitz, arrivée à portée de charge, la cavalerie de la Garde russe dévoile 6 pièces légères devant le bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne isolé sur le plateau de Pratzen, l'obligeant à se mettre en ligne avant de la charger. À Waterloo, certaines divisions de dragons, faute d'artillerie légère, font mettre pied à terre à une partie de leurs hommes pour appuyer la charge de leurs fusils. Et en fin d'après-midi, lorsque les Français s'emparent de la Haie-Sainte, Ney fait aussitôt ouvrir le feu depuis la sablière par une batterie légère qui enfile le centre anglais.

de gros effectifs ni de puissance de feu, les détachements de poursuite comprennent toujours de l'infanterie et de l'artillerie. De même, les détachements d'arrière-garde dans la manœuvre en retraite<sup>12</sup>.

Deuxième exemple. Entre 1915 et 1918, la guerre de position ayant éliminé la cavalerie du champ de bataille interarmes et provoqué la multiplication des effectifs de l'artillerie et des matériels d'accompagnement de l'infanterie, l'interarmes se réduisit pratiquement à un « ménage à deux ». Le combat interarmes consista alors pour l'essentiel à coordonner les trajectoires d'une artillerie statique avec les manœuvres d'une infanterie qui combinait elle-même l'action de moyens de plus en plus variés (fusils-mitrailleurs, lance-grenades, mitrailleuses, canons légers et mortiers, cisailles et lance-flammes, etc.).



Chars St Chamond, Schneider et Mark IV *female*, montrant notamment leurs armements de flancs, particulièrement efficaces pour enfilier au passage les tranchées franchées.

© The War'tist (Vincent Bourguignon).

<sup>12</sup> En 1812, les détachements russes qui jalonnent la Grande Armée sont composés d'infanterie légère et de cavalerie et d'artillerie du Don (cosaques). En 1815, le détachement de poursuite de Grouchy après Ligny comprend deux corps de cavalerie (Exelmans et Pajol) et deux d'infanterie (Vandamme et Gérard). Et le 18 juin vers 10 heures, Napoléon fait envoyer Marbot couvrir l'aile droite et chercher la liaison avec Grouchy avec le 7<sup>e</sup> hussards et un bataillon.

Les chars d'assaut furent initialement conçus comme des « automoteurs » permettant de porter vers l'avant la limite des feux d'appui, à travers un terrain impraticable aux attelages classiques, et au rythme de l'attaque d'infanterie. Selon les modèles, ils emportaient des canons de campagne employables aussi bien en appui direct de l'attaque qu'en action dans la profondeur ou en contre-batterie<sup>13</sup>, ou des armes d'accompagnement plus spécifiques (canons de démolition ou mitrailleuses). Portant une grande partie de leur armement en sabords sur leurs flancs, ils pouvaient ainsi l'employer pour enfilier les éléments de tranchées qu'ils franchissaient : cette capacité et leur vitesse conduisirent à les employer essentiellement en appui direct de l'infanterie, rôle dans lequel le char léger FT prit bientôt le premier rôle en raison de son agilité, de son faible coût, et de la nature de son armement (il était armé exclusivement de matériels d'accompagnement d'infanterie). Tant que l'offensive ne déboucha pas en rase campagne, les chars d'assaut jouèrent donc, avec les sections d'engins de l'infanterie, le rôle autrefois dévolu dans l'attaque à l'artillerie légère : appuyer l'abordage de la ligne ennemie par des feux portés d'enfilade sur cette ligne même, avant de décourager par leurs feux les contre-attaques. La mobilité réduite des matériels d'artillerie lourde ne permettait pas de porter vers l'avant en pleine bataille la limite des feux dans la profondeur ; le développement du premier automoteur, l'obusier de 220 mm St Chamond sur affut-chenille<sup>14</sup>, survint trop tard. L'aviation d'armée y remédia partiellement en appui direct en superposition des troupes, en mitraillant et bombardant les boyaux et itinéraire d'approche, points de regroupements, observatoires<sup>15</sup>.

La reprise de la guerre de mouvement ne pouvait changer l'emploi des chars d'assaut, notamment parce que la vitesse de ceux-ci, conçus justement pour appuyer l'assaut, ne dépassait guère le pas des fantassins même sur bonne route. La cavalerie disposait, en plus de ses chevaux, d'automitrailleuses nettement plus véloces sur routes et chemins, à l'autonomie supérieure, et suffisamment armées pour le combat de rencontre dans les conditions du moment. La pousser vers l'avant dans la poursuite ou la découverte, en la faisant soutenir par de l'infanterie, éventuellement portée sur camions, et de l'artillerie tractée de même, avec l'appui de l'aviation, s'imposait naturellement.

---

<sup>13</sup> C'était notamment le cas du St Chamond dont certains groupements en 1918 furent employés en appui à la contre-batterie.

<sup>14</sup> Lire Guy François, *L'obusier de 220 St Chamond sur affut-chenille*, in GBM n° 122, oct.-déc. 2017, pp. 27-34.

<sup>15</sup> L'ordre du général Franchet d'Espérey aux armées serbes pour la bataille de rupture de septembre 1918 en Macédoine le mentionne explicitement.

Dans la situation nouvelle<sup>16</sup> de la technique, des équipements, des organisations, des finances, du recrutement, comment devrait se combiner l'action des différentes armes ? Quelles devrait être la contribution propre de chacune dans le combat ? Devrons-nous changer notre logiciel ? Renoncer aux armes telles que nous les connaissons ? Conserver des unités organiquement spécialisées ou aller vers plus d'intégration ?

### Le mantra<sup>17</sup> de l'intégration



Reconstitution cinématographique d'un engagement interarmes par un peloton du 4/1<sup>er</sup> RCA et des légionnaires du I/RMLE, région de Herrlisheim, sud de Colmar, mi-février 1945. © ECPAD

La conjonction des progrès de la motorisation avec ceux de la radio donna bientôt aux unités une mobilité tactique nouvelle. Mais une manœuvre rapide exigeait la capacité à passer rapidement d'un compartiment de terrain à un autre, l'adaptabilité immédiate à l'évolution de l'ennemi, la possibilité de changer instantanément de mission, d'articulation, ou de dispositif. Pour économiser les temps morts provoqués par d'inutiles réorganisations, on eut tendance à figer des « articulations moyennes ».

<sup>16</sup> Nous voulons parler de celle des trente prochaines années...

<sup>17</sup> Formule religieuse très courte, dont la répétition rituelle est censée produire à elle seule des effets spirituels ou physiques. L'équivalent français en est l'incantation...

Ainsi s'imposèrent les groupements tactiques, *Kampfgruppen*, *combat commands* et *regimental combat teams*, les *task forces* et *task groups*. Seules des unités équipées à l'avance en ce sens, notamment en moyens de transmissions et de liaison, et se connaissant parfaitement donc entraînées ensemble, semblaient pouvoir optimiser le rendement tactique des matériels blindés et en justifier les coûts énormes de possession. D'où l'universelle tendance à l'intégration.

**L'intégration** consiste à affecter ou attacher<sup>18</sup> des unités de différentes armes ou fonctions sous les ordres d'un même chef, lequel aura à leur donner des ordres pour leur faire exécuter les missions et tâches qui lui paraîtront nécessaires. Cette solution donne au commandement ainsi renforcé une plus grande variété de moyens, gage d'adaptabilité aux circonstances, et une plus grande sécurité face aux aléas du combat, liée à la certitude d'être obéi.

Tout cela a cependant un coût tactique, aussi bien au niveau bénéficiaire de l'intégration qu'au niveau de son supérieur immédiat. Le bénéficiaire aura en effet à concevoir et coordonner l'emploi de moyens très différents, en tenant compte de leurs capacités et de leurs besoins propres. Il aura aussi à en assurer le soutien, tâche qui croît en fonction de la variété des moyens plus que de leur quantité. En bref, l'emploi de ses moyens exigera une intelligence et des connaissances comparables à celles qu'on exige habituellement des officiers supérieurs d'état-major. Et la mobilité qu'il y aura gagnée sera pourtant limitée par un accroissement du poids de son soutien. En d'autres termes, la complexité croissante de l'emploi de fonctions multiples et le poids croissant des soutiens imposent à l'intégration interarmes à chaque échelon du commandement une **loi des rendements décroissants**.

Le commandement supérieur qui aura décidé l'intégration le payera lui-même de son côté. Certains moyens donnés à ses subordonnés pourront occasionnellement lui manquer alors qu'ils seront employés sur un terrain ou dans une mission peu favorable à leur rendement, et il ne sera plus en mesure de concentrer les moyens qu'il aura dispersés pour faire face aux aléas de sa propre manœuvre au moment et sur le terrain de son choix. Il aura donc amélioré la capacité de ses subordonnés en aliénant une partie de sa propre liberté d'action. Or, d'un autre côté et toute chose égale

---

<sup>18</sup> Affecter signifie mettre ces unités aux ordres de façon permanente, ou au moins pour une très longue durée, par exemple pour la durée d'un tour en opérations. Attacher signifie au contraire les adapter temporairement à un autre commandement que celui auquel elles sont normalement affectées.

par ailleurs, un commandement supérieur est toujours plus volumineux que son subordonné, gère mieux la complexité de l'emploi des armes et supporte mieux un poids important des soutiens. Ce qui revient à dire que **les effets de la loi des rendements décroissants évoluent en fonction inverse du niveau de grade du bénéficiaire.**

Sans compter que, lorsque l'intégration est organique, c'est-à-dire qu'elle s'applique de façon permanente dans la continuité temps de paix – opérations, ou qu'elle est décidée lors de la génération de force, elle a pour conséquence immédiate l'inexistence pure et simple des moyens de commandement, de liaisons, d'appui, et de soutien qui auraient permis au commandement supérieur de reprendre une partie des éléments à ses ordres pour en concentrer les moyens ou les effets à un moment et à un endroit clés de sa propre manœuvre.

Pour n'en prendre qu'un exemple, si un commandant de bataillon d'infanterie dispose d'une compagnie de génie à quatre sections plus une section de commandement comprenant des appuis et soutiens spécialisés, il peut aussi bien répartir tous les moyens de génie entre ses compagnies et conserver uniquement le capitaine et ses moyens de commandement et de soutien, articulation garantissant un faible rendement fonctionnel du capitaine de génie. Mais il pourra aussi replacer la compagnie toute entière aux ordres de son capitaine pour une mission particulière, ou n'en conserver que la moitié et répartir le reste. En revanche, si la génération de force, ne lui a attribué que quatre sections de combat du génie, quoi qu'il décide il ne pourra pas employer ces sections en action d'ensemble puisqu'il ne disposera d'aucuns des moyens et personnels nécessaires pour les commander, les appuyer et les soutenir. Et sa liberté de choix sera d'autant plus bridée que ses moyens seront réduits – par exemple si on ne lui donne que deux sections de combat du génie – parce qu'on ne peut espérer obtenir de résultats équivalents avec des moyens moins nombreux qu'au prix d'une plus grande concentration et d'une souplesse accrue d'articulation, ce qu'interdit justement l'absence des moyens de commandement, d'appui, et de soutien de l'unité. C'est ainsi que la systématisation des GTIA et SGTIA en projections extérieures, associée à l'application du pseudo-principe de « juste suffisance », a pour effet réel d'ôter la « souplesse » et de réduire la liberté d'action du commandement alors qu'on voulait au contraire l'augmenter.

Une nouvelle fièvre interarmes nous entraîne désormais vers un concept de nano-divisions, la constitution et l'emploi d'unités élémentaires omni-capacitaires regroupant idéalement un moyen unique de chaque arme ou fonction. Le concept a en principe un triple intérêt : mettre à

disposition du politique des unités d'effectif très réduit, à l'empreinte financière et politique limitée, mais supposées capables de remplir toutes les missions conventionnelles, alternatives à l'emploi exclusif de forces spéciales ; justifier les coûts d'acquisition des systèmes d'armes modernes ; impressionner les partenaires aussi bien que les adversaires potentiels par la diffusion de doctrines futuristes.

Cette logique pourrait entraîner les forces terrestres vers un mode de fonctionnement comparable à celui d'une écurie de Formule 1, mode assez proche, toutes proportions gardées, de ceux de l'armée de l'air : une capacité opérationnelle comptée en nombre d'actions tactiques élémentaires (un nombre de sorties/jour), conditionnée par une logistique comparativement énorme et totalement fixe, et soumise à une planification aussi technique que rigide. Soit le contraire de la tactique telle que nous la comprenons...

Il est amusant de constater que ceux qui critiquent caricaturalement la doctrine française de 1940, avec ses « *mille paquets de trois chars opposés aux trois paquets de mille chars* » de la *Wehrmacht*<sup>19</sup>, sont bien souvent les mêmes qui poussent à développer une doctrine consistant à articuler une armée réduite à deux cents chars en deux cents paquets d'un seul char, chaque char étant idéalement accompagné d'un groupe d'infanterie, d'un élément de génie, d'un engin de reconnaissance, d'un groupe missile, d'un pilote de drone, d'un canon, chaque paquet appuyé du ciel par un hélicoptère et un avion d'arme, etc. Cette « structure » futuriste, censée garantir agilité et *foudroyance*, pourrait avoir des effets précisément inverses. Premièrement l'inflation des niveaux de grade et de compétence car pour commander une unité interarmes, il faut un cerveau et une expérience d'officier interarmes<sup>20</sup>. Deuxièmement l'inéluctable disparition des niveaux intermédiaires devenus inutilement coûteux : pourquoi en effet conserver des commandements de compagnies, de bataillons, de régiments, qui n'auraient aucun emploi en opération non plus qu'à l'entraînement ? Troisièmement l'inflation des moyens de commandement et de soutien, laquelle en application de la loi des rendements décroissants déjà mentionnée, finira par rendre inopérante toute tentative de manœuvrer à quelque niveau que ce soit.

---

<sup>19</sup> Voir en appendice la conclusion du rapport que fit en 1941 le général Keller, inspecteur des chars, sur la campagne de 1940. Un raisonnement similaire appliqué à toutes les armes, notamment aux appuis, conduirait à mettre en cause un certain intégrisme de l'intégration interarmes, au profit d'un raisonnement au cas par cas liant l'articulation au mode d'action, au prix il est vrai d'efforts d'entraînement renouvelés.

<sup>20</sup> Dans le langage militaire français classique « interarmes » se disait « général » par opposition à ce qui concernait une arme et qui était dit « particulier ». Un officier « interarmes » est donc un officier général, par définition.

## L'inutile bataille des capacités intégratrices

Dans un concours d'enthousiasme « intégrateur », les armes se sont lancées dans une bataille de légitimité autour de la notion de « fonction intégratrice », concept par lequel elles entendent justifier leur prétention à former autour de leur « dominante » des petites unités interarmes. Les armes de mêlée croient avec ce concept se réserver la fonction de mener le combat interarmes, fonction évidente que personne ne leur avait jamais réellement contestée. D'autres armes, pour mettre en cause cette exclusivité, ont cru bon de se référer à la même notion pour affirmer qu'elles pouvaient, elles aussi, former et commander des unités interarmes. Ces discussions se cristallisent autour de la notion de « groupement tactique », chacun y voyant avant tout une formation obligatoirement composée d'éléments de différentes armes autour d'un « noyau clé » de sa « dominante » propre, et destinée au « combat » de son arme.

Ces discussions n'ont guère d'utilité pratique parce qu'elles tendent à figer ou raidir des organisations, alors que la souplesse, ou l'adaptabilité aux circonstances, sont un impératif tactique constant. Le chef interarmes est, et doit rester, au combat, dans ces affaires, « seul maître après Dieu ».

Si le combat interarmes est mené par les petites unités de mêlée, parfois renforcées d'éléments d'autres armes, toujours appuyées et soutenues par les autres armes et services, il ne s'ensuit pas qu'il serait dans tous les cas impossible à des unités d'autres armes de livrer un combat ou à des cadres de ces unités de diriger un combat interarmes. Les armes d'appui sont organisées, et leurs personnels sont formés, pour appuyer. Les armes de soutien et les services sont de même organisés pour soutenir. Et lorsque des unités d'appui ou de soutien en sont réduites à mener le combat de contact, personne ne peut les remplacer dans leurs fonctions propres. Le fait que toute unité, quelle que soit sa fonction, doive être capable de combattre le cas échéant, ne signifie pas qu'elle ait à le faire de façon normale, encore moins qu'elle ait à conduire des groupements interarmes<sup>21</sup>.

L'organisation, autour et sous l'autorité d'éléments d'appui ou de soutien, de modules interarmes destinés à livrer directement le combat, doit être regardée comme une solution d'exception et n'a pas de place dans une

---

<sup>21</sup> Et le fait qu'une unité d'appui ou de soutien, isolée sur un théâtre, se voie renforcer d'éléments de différentes armes ou fonctions dans le but de lui donner l'autonomie qui lui est nécessaire, ne fait pas d'une telle unité un « groupement tactique interarmes » ou une unité de combat, dès lors que la fonction de l'unité reste d'appuyer ou de soutenir et non de mener le combat.

doctrine. Inversement, prétendre réserver – exclusivement et par une norme « opposable » – à telle ou telle arme, la fonction et la capacité de mener le combat, est la négation de la liberté d'action du chef interarmes autant que de la souplesse : il est des moments où on doit pouvoir « faire feu de tout bois » et nul n'interdira jamais – du moins l'espère-t-on – à un chef au combat d'articuler ses éléments comme il l'entend et de donner le commandement d'un élément à qui lui semblera le plus capable. Encore faut-il que tout soldat et tout cadre soient effectivement capables de remplir le rôle de fantassin, donc qu'ils soient convenablement formés et entraînés pour cela, ce que l'armée française traduisait autrefois, par exemple, par l'obligation faite aux officiers de l'ALAT de commencer leur carrière dans une autre arme<sup>22</sup>. Là encore, pas de souplesse interarmes sans généralisation de « l'esprit guerrier » !

### APPENDICE 1 – Extraits des souvenirs du général J.-L. Guillot, ancien chef de peloton de tank destroyers au 4/11<sup>e</sup> RCA, portant sur les combats des Vosges, de la trouée de Belfort et de Haute Alsace<sup>23</sup>

Le général Guillot remarque d'entrée que l'organisation des régiments de TD, leur affectation organique aux corps d'armée et non aux divisions, leur entraînement aux tirs indirects à longue portée (jusqu'à 15 km) et l'affectation pour cela d'officiers d'artillerie, l'autonomie organique de chaque échelon de combat dans tous les domaines (reconnaissance, tirs indirects, protection rapprochée, défense anti-aérienne), attestent que ces régiments étaient orientés dans leur conception d'origine « *vers des engagements autonomes de couverture des flancs et de contre-attaques anti-chars* ».

*« Tel ne sera pourtant jamais, ou presque jamais, le cas durant la campagne 44-45, en France... L'échelon tactique qui eut la charge d'engager ses TD, constamment sur la brèche dans les durs combats de blindés, dans l'accompagnement de proximité des Sherman, fut le peloton.*

<sup>22</sup> Pendant longtemps, dans la même logique, certains régiments exigeaient de tout lieutenant, quelles que soient son origine, sa spécialité, son ancienneté, ou l'affectation finale à laquelle il était destiné, qu'il commençât obligatoirement par une année à la tête d'une section de combat. De même le *US Marine Corps* traduit concrètement l'adage *every soldier is a rifleman* par l'obligation faite à tous ses personnels de débiter dans une unité d'infanterie. Une des questions aujourd'hui est donc de savoir si le niveau d'entraînement aux « missions PROTERRE » est toujours suffisant pour garantir dans toutes les armes et fonctions un minimum de capacité tactique et de combativité.

<sup>23</sup> Bulletin de liaison de l'UNORABC, mai 1995, pp. 59-60.

*Pour mieux donner l'image de ce qui est alors advenu de l'emploi des TD, on peut dire qu'il a relevé d'un saucissonnage aussi poussé que possible, plus que d'un sens de l'efficacité et de l'économie des moyens. Le souci majeur des chefs de peloton de TD placés dans cette situation fut de maintenir la cohésion opérationnelle de leur peloton tant pour des motifs d'intérêt tactique que de leur survie logistique. La tendance naturelle des chefs des groupements temporaires, ou sous-groupements, au sein des combat-commands (CC4, 5 & 6) était d'émietter les pelotons TD par TD ; à la rigueur en admettant que le niveau irréductible pouvait être le groupe de 2 TD. Le réflexe était de les imbriquer étroitement dans le dispositif en colonne des Sherman des escadrons de chars auxquels chaque peloton de TD était adapté. L'auteur peut témoigner qu'il avait connu un état de fait identique avec les chars B1bis, en mai-juin 40. La situation faite à ses TD, comme à ceux des pelotons voisins en 1944, au sein même de la nouvelle Arme blindée, lui apparaissait comme d'autant plus paradoxale...*

*On peut cependant penser, sans se contredire, que l'adaptation des TD aux unités de chars dans les DB fut trop systématique, trop rigide, trop a priori, et c'est, en élargissant la question, une tendance excessive des « planificateurs » d'état-major de répartir ainsi, au jugé, les éléments non-organiques, sans trop tenir compte des conditions d'efficacité et d'économie dans leur emploi... Il y eut certainement... un gaspillage des TD... Il y a là, peut-être un enseignement doctrinal à retirer : se garder de figer les structures pré-établies. »*

L'auteur explique longuement les raisons objectives qui ont motivé un tel emploi (insuffisance initiale de l'armement des chars moyens US face aux chars lourds allemands, nature du terrain, caractéristiques de la manœuvre ennemie de défense mobile). Il explique aussi les difficultés et les pertes occasionnées en raison de l'inadaptation des unités à cet emploi (pertes par artillerie ou mortiers du fait de la tourelle ouverte, incapacité des TD à établir la liaison avec les chars faute de radio adaptée, etc.).

Le colonel MICHELET<sup>24</sup> conclut une étude de souvenirs d'opérations de la 1<sup>re</sup> DB en Haute Alsace en soulignant à l'unisson les spécificités du terrain et de l'ennemi, le réseau routier insuffisant, le terrain détrempe, la succession de points de résistance, etc.

---

<sup>24</sup> *Ibidem* p. 92.

Le colonel Bernard DESTREMAU<sup>25</sup> témoigne pour sa part des difficultés de la coopération avec l'infanterie, coopération rendue nécessaire, pour les chars essentiellement en raison de la nature du terrain et de la multiplication des *Panzerfaust* à partir de mi-septembre 44, pour l'infanterie en raison de la faiblesse de sa puissance de feu.

## APPENDICE 2 – Conclusion du rapport de 1941 du général Keller, inspecteur des chars en 1940, mort en déportation<sup>26</sup>

*« À son premier jour, l'attaque allemande du 10 mai 1940 trouvait en face d'elle 40 bataillons de char éparpillés à raison de trois ou quatre par armée, de la Mer du Nord jusqu'à la Suisse, et de quatre divisions cuirassées de formation récente à peine instruites.*

*Bien plus, dans chaque armée, les bataillons de char étaient répartis compagnie par compagnie, voire section par section, dans des missions de hasard et de crise.*

*Ils ne furent, pour remédier à des insuffisances de l'infanterie<sup>27</sup>, qu'une poussière de chars dispersés à tous les vents, écrasés en détail, à trois contre vingt ou trente et condamnés partout, sous le nombre, à une mort sans profit.*

*120 chars percés ou incendiés, 30 % des équipages anéantis, sont le témoignage que les exécutants ne furent pour rien dans l'erreur commise.*

*Un tel emploi porte en soi sa condamnation. »*

Imagine-t-on ce que serait une armée (ou une FOT...) française de demain, systématiquement **organisée** en GTIA, SGTIA et DIA « Scorpion », face à une armée de pied similaire et aux capacités technologiques équivalentes mais qui aurait conservé ses structures d'armes et la capacité à réarticuler ses unités ?

<sup>25</sup> Ancien ministre, ancien ambassadeur, chef de peloton de chars légers au 5<sup>e</sup> RCA en 1944-1945. *Ibid.* pp. 96-97.

<sup>26</sup> Reproduit dans un cahier de l'UNORABC de 1992 à l'occasion du centenaire de la création de l'arme blindée – cavalerie.

<sup>27</sup> Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ces bataillons de chars appartenaient à l'origine à... l'infanterie.



# L'INTERARMES OU LA COMBINAISON DES ARMES

## Heurs et malheurs des régiments interarmes

*Colonel Christophe de LAJUDIE,  
CDEC, chaire de tactique générale*

L'idée est fort ancienne selon laquelle l'étroite coopération des armes serait mieux assurée dans le combat si les unités vivaient et s'entraînaient, ensemble et sous un même chef, à la caserne comme au *champ de Mars*. Un des exemples les plus anciens semble en avoir été la Légion romaine qui à certaines époques est réputée avoir compris *organiquement* de l'infanterie légère (les vélites), de l'infanterie lourde, et des troupes auxiliaires, notamment de la cavalerie. La *lance* médiévale, comprenant un effectif normé de gens d'armes, chevaliers et sergents, d'archers et d'arbalétriers montés et à pied, de gens *de hast* et d'auxiliaires, était indiscutablement « interarmes. » Si cette « organisation, » unité de compte du *service d'ost* dû au suzerain, visait peut-être surtout la mise sur pied de guerre de l'armée, il semble bien que *gendarmes*, *gens de trait* et *gens de hast* furent longtemps déployés et employés mêlés dans l'action, comme en témoigne, par exemple, la chronique de Bouvines<sup>1</sup>.

La fin du Moyen-Âge fut, au contraire, un temps de spécialisation et de constitution organique. Pour obtenir un meilleur rendement tactique, les rois anglais constituèrent et entraînaient leurs archers en compagnies constituées. L'exemple fut suivi par Charles VII<sup>2</sup>, de manière peu concluante avec les *francs-archers*, avec un certain succès pour ce qui concerne la constitution des *lances* ou *compagnies d'ordonnance*.

Les tentatives d'organisations interarmes plus ou moins permanentes ne se multiplièrent semble-t-il de nouveau qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. En France, vers 1600, la compagnie d'infanterie comprend piquiers et arquebusiers et des mousquetaires, équipés à la légère pour combattre en

---

<sup>1</sup> Voir p. 79, La tactique au risque des clichés.

<sup>2</sup> Avant lui, Jean II le Bon avait tenté d'organiser des compagnies, par l'ordonnance d'avril 1351 dite « règlement pour les gens de guerre », qui déjà prévoyait le groupement des gens de pied en *connétablies* ou *compagnies* de 25 à 30 hommes, celui des gens d'armes en routes de 15 à 80 hommes selon l'importance de leur *chèvetainne* (capitaine) ou seigneur.

*enfants perdus* en avant et sur les flancs des carrés, souvent montés pour se déplacer. On dota les bataillons d'infanterie de pièces légères, dites « à la suédoise » parce que l'exemple en venait de Gustave Adolphe<sup>3</sup> lui-même inspiré par Maurice de Nassau. Le « Lion du Nord » avait donné l'exemple en faisant soutenir ses escadrons par des « mousquetaires commandés », en intercalant systématiquement des unités d'infanterie et de cavalerie dans sa ligne, en donnant une artillerie légère, les célèbres *canons de cuir*, à ses unités d'infanterie. Cependant aucune de ces innovations ne semble avoir duré au-delà du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et il n'est même pas certain que toutes aient fait l'objet d'organisations permanentes. En France, les mousquetaires montés seront regroupés en 1635 pour former des régiments de dragons<sup>4</sup>. Les pièces « à la suédoise » disparurent après Fontenoy, bataille dans laquelle elles avaient toutes été démolies par le feu de l'artillerie anglo-hanovrienne avant que l'ennemi se soit trouvé à leur portée<sup>5</sup>. La deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle fut en tout cas une période paradoxale, créditée d'avoir « inventé l'interarmes » alors qu'on y observe la disparition des combinaisons de petites unités et la concentration à des niveaux élevés des moyens rares, cavalerie et artillerie.

La création de la division du Comte de Guibert, première « grande unité organique interarmes », composée organiquement d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, eut notamment pour effet de centraliser à un niveau de commandement assez élevé l'emploi des moyens de chaque arme que de nombreux praticiens de la période antérieure avaient tenté au contraire de décentraliser à des échelons subalternes. Cette évolution évidemment centralisatrice visait à une meilleure concentration des moyens et des effets de chaque arme en action d'ensemble dans certaines phases particulières de la bataille ou de la campagne, comme le montre l'étape ultime de cette évolution, l'invention du corps d'armée par Bonaparte et celle des réserves de cavalerie et d'artillerie. La division elle-même perd avec sa cavalerie légère une partie de son caractère « interarmes ». Le corps devient la fraction d'armée en charge des choix d'emploi, du mouvement entre les batailles (ce pourquoi il dispose de sa cavalerie légère et de son bataillon de génie), et de livrer la bataille (d'où l'importance de sa

---

<sup>3</sup> Gustave II Adolphe « le Grand » ou « le Lion du Nord », Roi de Suède, 1594-1632, vainqueur de Breitenfeld (1631), tué à Lützen (1632). Champion du camp luthérien dans la Guerre de Trente ans, il imite et améliore les réformes tactiques de Maurice de Nassau.

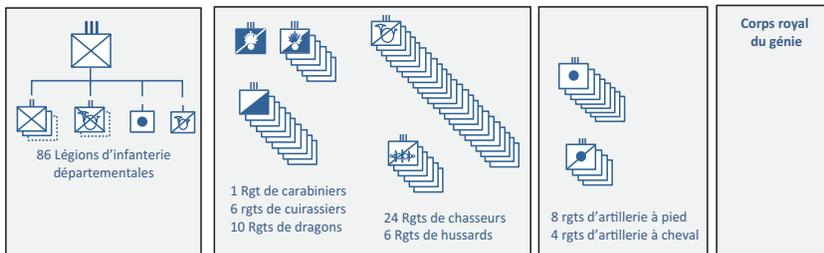
<sup>4</sup> On mentionne pour la dernière fois des mousquetaires montés aux Gardes Françaises en 1632.

<sup>5</sup> Elles furent épisodiquement remplacées dans l'infanterie par les pièces de 4 du système Gribeauval mais les besoins de l'infanterie concurrençaient ceux de l'artillerie à cheval et l'artillerie bataillonnaire disparut avec l'hécatombe de pièces et de chevaux de la campagne de 1812.

réserve d'artillerie). La cavalerie lourde et « de ligne » est concentrée en divisions et corps de cavalerie, comprenant leur artillerie, destinés à être employés en masse pour rompre la ligne ennemie déjà entamée ou pour la poursuite de l'ennemi en retraite. Aucun régiment n'est plus réellement interarmes. Les sapeurs des compagnies d'infanterie et de dragons sont alors considérés comme fantassins ou dragons, à peine spécialisés dans un emploi demandant une compétence technique aussi modeste que répandue : l'emploi de la cognée pour ouvrir un abattis, enfoncer une porte, ou enclouer un canon. Et l'artillerie légère encore affectée aux bataillons d'infanterie en 1812, héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle, disparut après la désastreuse campagne de Russie, les pièces et les attelages restants suffisant à peine à fournir une batterie à cheval à chaque division de cavalerie.

L'armée de la Restauration<sup>6</sup> prit au contraire une organisation résolument interarmes, chaque département devant mettre sur pied une *légion*<sup>7</sup> composée de 3 à 5 bataillons d'infanterie, de ligne et légère, d'une compagnie de chasseurs à cheval et d'une batterie. Le gros de la cavalerie et de l'artillerie, cependant, était organisé en régiments spécialisés : un régiment de carabiniers, six de cuirassiers et dix de dragons pour la cavalerie lourde ; 24 de chasseurs et 6 de hussards pour la cavalerie légère ; huit régiments d'artillerie à pied et 4 d'artillerie à cheval. Cette organisation éphémère<sup>8</sup>, adoptée sous la double contrainte de la volonté de l'ennemi et de la quasi-faillite du trésor, eut pour conséquence l'impuissance militaire et diplomatique et ne peut être créditée d'avoir amélioré la coordination des armes.

#### L'organisation de la Restauration 1815-1820



Il fallut ensuite attendre la période 1941-1945 pour voir réapparaître l'idée de formations interarmes organiques au-dessous du niveau de la division.

<sup>6</sup> Organisée par ordonnance du 11 août 1815. Son objectif était de licencier l'armée qui était massivement restée fidèle à l'Empereur au début des Cent Jours.

<sup>7</sup> Comme le montrent les *Rêveries* de Maurice de Saxe, le mot « légion » signifiait précisément à l'époque un régiment comportant des éléments des trois armes.

<sup>8</sup> Elle fut supprimée par ordonnance du 23 octobre 1820 qui recréait des régiments d'infanterie pour mettre fin aux difficultés nées de l'organisation départementale.

Jusqu'à l'hiver de 1914, brigades et régiments d'infanterie furent « mono-armes » dans les deux sens du mot arme : ils n'étaient constitués organiquement que de fantassins<sup>9</sup>, et ces derniers ne servaient qu'une arme unique, le fusil, à l'exception notoire de deux mitrailleuses par bataillon, ultime avatar de l'antique artillerie bataillonnaire. Quatre ans plus tard, l'infanterie était devenue multi-armes, mettant en œuvre fusils, fusils-mitrailleurs, grenades à fusil et à main, un grand nombre de mitrailleuses, canons de 37 mm et mortiers de 81 mm. Elle n'était pas pour autant devenue organiquement interarmes. Le cas des chars légers FT est à ce titre exemplaire : bien que leur conception fasse de chacun d'eux l'équivalent tactique d'un groupe de mitrailleuses ou d'un groupe de canon de 37 d'accompagnement, ils ne furent jamais affectés organiquement aux bataillons d'infanterie mais leur furent éventuellement rattachés pour la durée de l'action. Les nécessités du recrutement, de la formation et de la logistique jouèrent dans cette question un rôle essentiel et cette situation perdura pendant tout l'entre-deux-guerres pour les chars d'infanterie.

Les enseignements des campagnes de 1942 à 1945, avec la généralisation des groupements et sous-groupements interarmes, eurent pour effet un fort engouement pour la création de régiments interarmes, à l'exemple de la conception allemande de la *Panzerwaffe*. Les nombreuses voix autorisées<sup>10</sup> qui s'élevèrent à l'époque pour critiquer la systématisation excessive de ces groupements et l'incapacité qui en résultait à concentrer les efforts, eurent peu d'échos. L'armée française, pour ne citer qu'elle, varia des années 50 à la fin des années 90 les organisations de ses régiments interarmes autour de ses régiments de chars et d'infanterie mécanisée<sup>11</sup>. Cependant, et comme sous la Restauration, cette intégration organique se limita à mixer chars et « portés » et à y ajouter quelques moyens d'appui direct, le gros des moyens d'appui et de soutien demeurant organiquement groupé pour un emploi à des niveaux plus élevés.

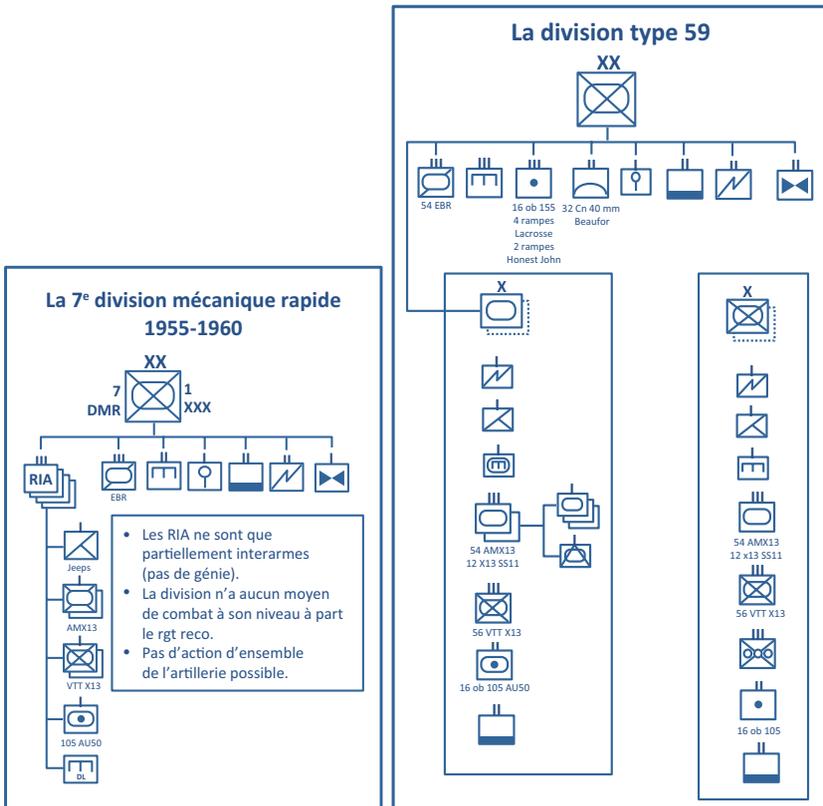
---

<sup>9</sup> À l'exception d'une douzaine d'éclaireurs montés et d'une poignée de téléphonistes.

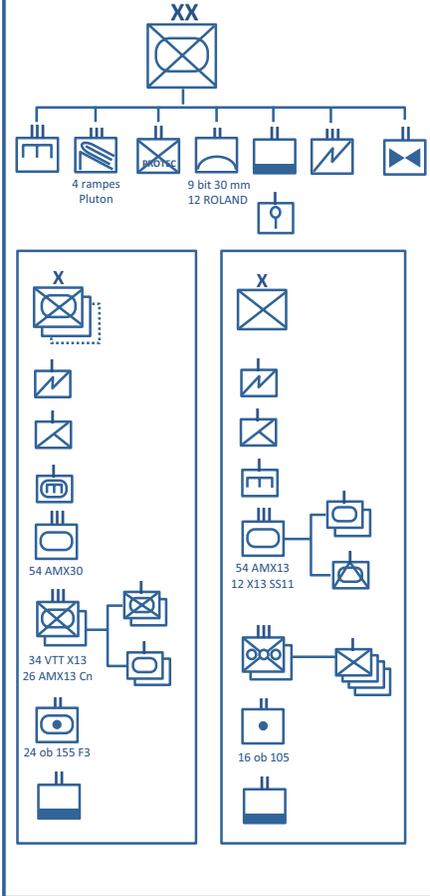
<sup>10</sup> Cf. notre article précédent, appendice 1, les souvenirs du général Gillot. On retient en général uniquement les abondants témoignages des cavaliers et fantassins, et spécialement des encenseurs patentés de de Lattre ou Leclerc, tous soulignant les vertus de ces organisations en omettant souvent les difficultés qu'elles provoquaient et ce que leur utilité devait aux circonstances. Les témoignages, plus rares, des officiers des appuis sont généralement nettement plus circonspects.

<sup>11</sup> En réalité, dans les années 80 et jusqu'à la fin des années 90, on n'avait pas conscience de ce que les régiments étaient interarmes : les tankistes considéraient que les « portés » étaient des cavaliers qui débarquaient, dans la tradition des dragons d'antan, et les fantassins considéraient que la compagnie de chars du régiment, sa section d'éclairage régimentaire, sa section de mortiers lourds, et même la compagnie antichars divisionnaire HOT organiquement attachée au régiment, étaient des unités d'infanterie. Et on multipliait à l'usage des jeunes lieutenants et capitaines les exposés aussi longs que fumeux pour expliquer que les chars de l'infanterie n'étaient pas du tout employés comme ceux de l'arme blindée cavalerie, ou que les éclaireurs de la SER étaient bien des fantassins puisqu'ils pouvaient débarquer de leur jeep.

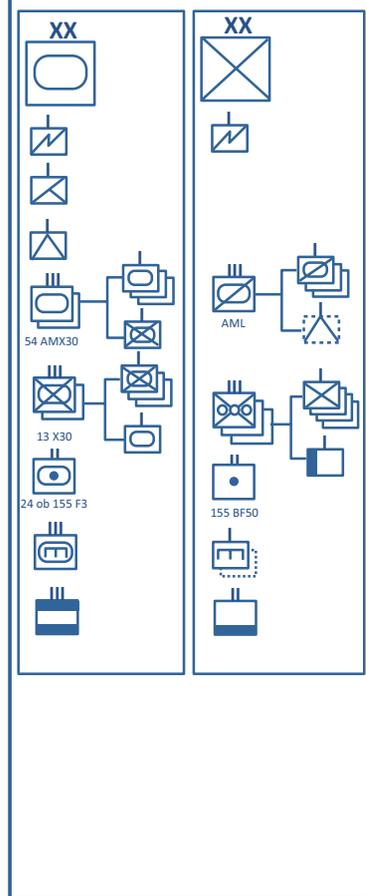
La fin de la Guerre froide, la professionnalisation de l'armée, les réductions répétées de son format, la multiplication d'engagements opérationnels de longue durée et de plus en plus violents, concoururent à l'abandon de ces formules, chaque arme se « repliant » peu à peu sur l'entretien de sa capacité essentielle et comptant sur les autres pour lui fournir renforcements, appuis et soutiens au combat. Cette évolution fut évidemment causée, comme par le passé, par les nécessités économiques et administratives : réduire les coûts d'entraînement, de formation, d'infrastructure, de maintenance ; faciliter la gestion des carrières et des parcours et également les projections. La cavalerie renonça à posséder en propre ses « portés », l'infanterie ses compagnies antichars à longue portée, ses compagnies de chars, ses sections d'éclairage, ses sections de mortiers lourds, au fond tout ce qui ne pouvait « aller à pied ». Et chacun se reposa sur l'espoir que les autres armes lui fourniraient en temps voulu, au moment du combat, les renforts et les appuis que le chef jugerait nécessaires.

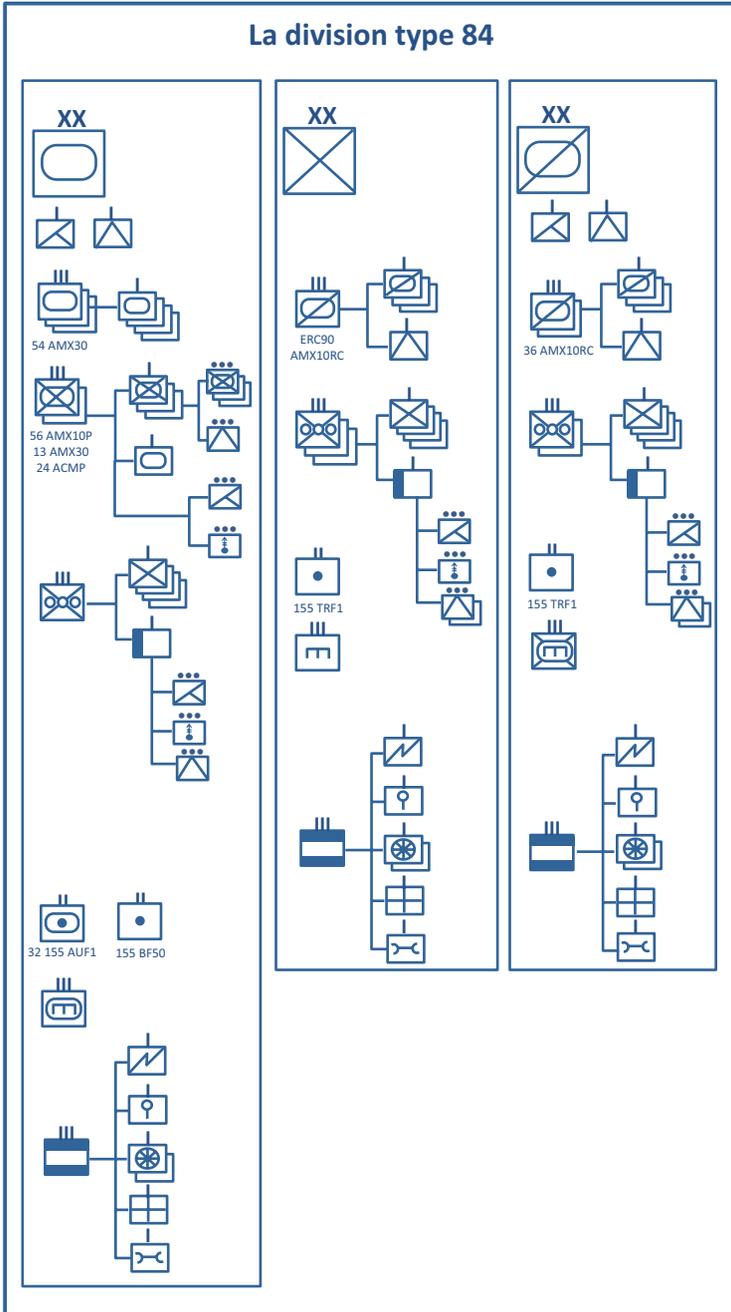


## La division type 67



## La division type 77







# L'INTERARMES

## OU LA COMBINAISON DES ARMES

### La genèse de l'intégration interarmes : la division légère mécanique de 1936

*Colonel Claude FRANCOIS, CDEC, division doctrine*

**S**elon le décret de création de la Division Légère mécanique, qui date de 1933, il s'agissait de doter l'armée (de terre) d'une grande unité capable de remplir, avec plus de rapidité et de puissance, les missions assignées aux divisions de cavalerie par les règlements en vigueur et, plus particulièrement, d'accomplir au profit des grandes unités motorisées d'infanterie voulues et imposées par Weygand, les missions accomplies par les DC au profit des DI non motorisées.

La DLM doit ainsi pouvoir :

- déployer un système de découverte sur un front de 30 à 60 kilomètres, tendre un rideau défensif pouvant être combiné avec une action retardatrice, sur un front de 20 à 30 kilomètres ;
- mener une action offensive ou même participer à une bataille défensive selon les normes d'engagement admises pour la division de cavalerie.

Au fil des années, avec la constitution de deux autres divisions de ce type, leur rôle a évolué, puisque deux d'entre elles ont été regroupées dans un « Corps de cavalerie », qui a constitué, en 1939, le seul et unique corps blindé dont a jamais disposé l'armée française jusqu'à nos jours.

Le régiment de Découverte de la division, – curieusement la Direction de la cavalerie leur a fait tous porter l'appellation de cuirassiers, soit celle des régiments les plus « lourds » – associant les automitrailleuses et les motos, est bien organisé pour la recherche du renseignement sur les axes, mais il faut déplorer la faiblesse de ses moyens de transmissions, ce qui est dommageable pour ce type de missions.

L'automitrailleuse de découverte Panhard A.M.D. 178 est un excellent matériel. Rapide, bien armée contre les chars, canon de 25 AC, et de 47 AC pour les derniers modèles, rapide et silencieuse, souple, notamment par

la présence d'un poste de conduite arrière permettant le décrochage sous le feu par le biais d'un inverseur de conduite, elle était bien adaptée à sa mission de renseignement et de sûreté, en liaison avec les motos. Au combat, en mai et juin 1940, elle donnera toute satisfaction aux équipages et aux commandants d'escadrons des régiments de Découverte. En revanche, la faible fiabilité de sa radio, et la médiocre dotation des unités en postes émetteurs récepteurs poseront cependant un grave problème de transmission du renseignement, notamment sur la Meuse de Breda : les moyens de transmission n'étaient pas à la hauteur de la mission et de la réussite générale de l'engin.

Le régiment de Dragons portés à trois bataillons, est très étoffé, et, de par son organisation, bien adapté à son rôle de contrôle du terrain, derrière les blindés. Chaque bataillon, aligne, outre un escadron moto, un escadron de mitrailleuses et de canons anti chars et deux escadrons de fusiliers portés, richement dotés en armes automatiques, portés sur des voitures tout-terrain Laffly, ainsi qu'un escadron d'automitrailleuses de reconnaissance (A.M.R.), souvent remplacées par des chars légers Hotchkiss 35, plus modernes.

Le véhicule de transport de troupes Laffly à six roues n'était pas blindé, mais il n'était pas destiné au combat, et très bien adapté à sa fonction de transport et de tracteur d'armes lourdes.

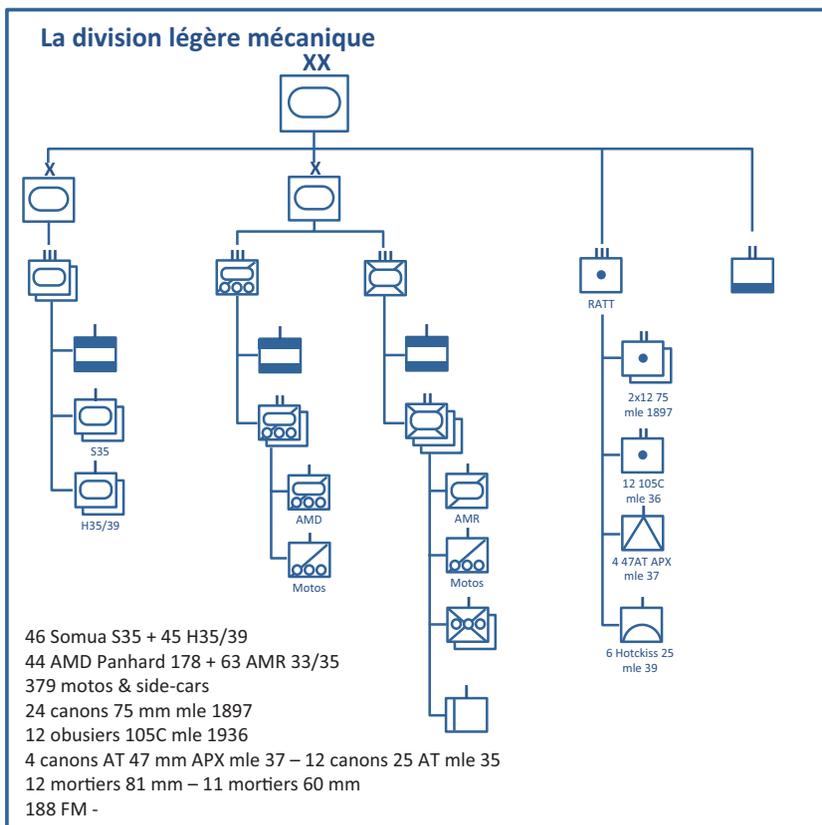
Les deux régiments de chars, chacun à quatre escadrons de vingt chars (les pelotons sont à cinq chars), sont bien adaptés à leur mission de combat, mais ils étaient prévus pour être équipés de chars SOMUA dont plus de la moitié, en les attendant, durent être remplacés par des chars plus légers, H 39. Le char SOMUA est un succès de notre industrie, et par son canon de 47 AC, allié à sa vitesse et à son blindage, il surclasse tous ses adversaires allemands. C'est le premier char qui allie Puissance, Mobilité et Vitesse.

Enfin, les PC (Division et régiments) sont dédoublés pour permettre la constitution de PC mobiles, se déplaçant alternativement en « perroquet », ce qui permettait la permanence du commandement, quel que puisse être le rythme de la manœuvre.

Enfin, au combat, l'organisation organique régimentaire donnait lieu à la constitution de groupements, par répartition des bataillons de Dragons portés : ainsi, il était formé un groupement de découverte aux ordres du chef de corps du régiment de découverte et deux groupements de combat, aux ordres respectifs des chefs de corps des régiments de chars.

Le colonel commandant le régiment de Dragons portés devenait adjoint du général commandant la Division, et son PC régimentaire pouvait tenir lieu de PC tactique de la Division pour suivre une action particulière. C'est ainsi que dans la D.L.M., l'intégration interarmes avait lieu au niveau régimentaire.

Cette dernière donnée est très importante : dès 1935, la D.L.M. avait recours à une organisation fonctionnelle au combat, sous la forme de groupements interarmes, disposition reprise et officialisée dans l'Instruction sur l'emploi des Grandes Unités en 1936, l'IGU 36, l'année suivante. Et, comme pour la mise sur pied de l'*US Army*, lors de sa remontée en puissance en 1942, l'armée américaine s'est largement appuyée sur ce document, il est permis de considérer que la D.L.M. se trouve bien à l'origine de l'organisation de la DB US en *Combat commands*. Leclerc, cependant, qui a eu l'IGU comme « livre de chevet » durant les années où il a préparé l'École de guerre, s'est toujours refusé à utiliser l'acronyme américain et est demeuré fidèle à l'appellation « Groupement tactique » de l'IGU.





Seul bémol, alors que l'organisation organique régimentaire relevait d'une logique quaternaire, au combat, répartie en groupements, la division manœuvrait selon une organisation ternaire. Il en résulte que la nouvelle division n'était que l'extrapolation, motorisée, voire mécanisée, mais légère, d'une classique division de cavalerie et que, si elle ne pouvait pas être assimilée à ces volumineuses et puissantes grandes unités chenillées et cuirassées, à vocation offensive et contre-offensive dont le lieutenant-colonel de Gaulle avait dessiné le projet dans « *Vers l'armée de métier* » publié en 1934, en définitive, la D.L.M. est une grande unité bien équilibrée et adaptée à ses missions, quoiqu'un peu légère face aux *Pz. Div.* car trop « légère » en chars. Une organisation divisionnaire sur une base ternaire de régiments de chars aurait mieux correspondu à son emploi.

# L'INTERARMES

## OU LA COMBINAISON DES ARMES

### Le combat des sous-groupements de la 2<sup>e</sup> D.B.

*Colonel Claude FRANC,  
CDEC, division doctrine, chaire de tactique générale*

Il a paru judicieux de remonter à la source des sous-groupements, articulation codifiée dès l'avant-guerre et qui a été remarquablement mise en œuvre lors des campagnes de la Libération.

Les groupements et sous-groupements immortalisés par les divisions blindées de l'armée de la Libération<sup>1</sup> trouvent leur origine dans l'Instruction pour l'emploi des grandes unités de 1936, dite *IGU 36*. L'armée française a en effet mis sur pied sa première grande unité blindée, en 1934, la division légère mécanique (D.L.M.), appelée à moyen terme à devenir la grande unité type de la cavalerie. Cette division est articulée organiquement en deux brigades, l'une de chars à deux régiments et l'autre comprenant un régiment de découverte<sup>2</sup> et un régiment de dragons portés qui constituait alors une véritable infanterie portée<sup>3</sup>. Paradoxalement, cette articulation régimentaire ne correspond pas toutefois aux conditions d'engagement de la division, destinée à l'exploitation plus qu'à la rupture. Aussi, sous l'impulsion du général Georges, les rédacteurs de l'*IGU* se sont appliqués à préciser la constitution de groupements mixtes, soit de découverte, soit de combat, sur la base des escadrons de dragons portés (9 répartis en 3 bataillons) avec soit, des escadrons de découverte

<sup>1</sup> Au sein des 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> D.B., ils avaient conservé l'appellation américaine de *combat command*, tandis que Leclerc avait francisé ce terme en *groupement tactique* (GT) au sein de sa division.

<sup>2</sup> Terme de l'époque pour désigner l'actuelle notion d'éclairage, quoiqu'au niveau divisionnaire, la découverte de l'époque ait une portée plus profonde que l'actuel éclairage.

<sup>3</sup> Ce qui n'existait pas dans l'infanterie, puisqu'au sein des régiments d'infanterie motorisés, seuls les trains de combat étaient réellement motorisés, les bataillons étant uniquement transportés par camions et ne disposaient d'aucun véhicule de combat.

sur leurs AMD<sup>4</sup> Panhard, soit de chars, des SOMUA, sous forme de groupements de découverte ou de combat. Leclerc, lui-même cavalier a préparé le concours de l'École de guerre à Saint-Cyr<sup>5</sup> entre 1936 et 1938. Comme tous ses camarades candidats, l'*IGU* est un véritable livre de chevet, afin de résoudre les thèmes tactiques auxquels il est astreint. Par ailleurs, après le début de la Seconde Guerre mondiale, l'armée américaine doit assurer sa montée en puissance, seule la Flotte ayant été développée en temps de paix. Marshall confie alors la formation des officiers de l'*Armour*<sup>6</sup> à Patton qui s'installe à Fort Benning. Francophile et ayant conservé un vif souvenir de son séjour sur le front de France en 1918, celui-ci monte des exercices en s'inspirant des règles édictées par l'*IGU 36*. C'est ainsi qu'il en vient à prôner la dissociation des brigades organiques de la toute nouvelle *armoured division* pour constituer des groupements, dénommés *Combat Command*. C'est ainsi que par un curieux retournement de l'histoire, la *Wehrmacht* sera vaincue en Europe par une armée qui s'est directement inspirée de la doctrine de l'armée française écrasée en 1940<sup>7</sup> « *par la force mécanique* ».

Leclerc était tellement imprégné de cette notion de groupements qu'en février 1941, ayant rassemblé à Faya Largeau une colonne de circonstance constituée d'éléments hétérogènes, il l'articule en un groupement mixte de découverte et deux de combat et c'est à leur tête qu'il se lance à l'assaut du fort d'El Tag dans l'oasis de Koufra à l'issue d'une infiltration de près de 1 000 kilomètres dans le désert libyen. Lorsque la mise sur pied de la 2<sup>e</sup> D.B. lui est confiée au Maroc fin 1943, d'emblée, il organise d'emblée sa division sous la forme de trois groupements tactiques (GT) dont il confie le commandement à ses trois chefs de corps les plus anciens, chaque GT reprenant l'initiale du patronyme de son chef : Dio, commandant le R.M.T.<sup>8</sup>,

---

<sup>4</sup> Automitrailleuses de découverte (tourelle armée d'un canon de 47 mm pour les dernières versions).

<sup>5</sup> Il commande alors l'escadron au sein duquel sont rassemblés les candidats cavaliers, il impose à la hiérarchie de l'école qui y était assez récalcitrante, un exercice blindé en terrain libre en fin de seconde année, dit « exercice DLM ». Voir à ce sujet les souvenirs du général Compagnon (34-36) dans sa biographie définitive consacrée à Leclerc : *Compagnon. Général. Leclerc*. Paris. Flammarion. 1994. 626 pages.

<sup>6</sup> L'arme blindée.

<sup>7</sup> Pour des raisons tenant à l'histoire, aux évolutions doctrinales, aux matériels en dotation, à l'état d'esprit général du pays, cette doctrine n'a été que très imparfaitement appliquée par le commandement français en 1940, bien que son inspirateur, le général Georges, fût numéro deux au sein du haut-commandement.

<sup>8</sup> Régiment de marche du Tchad.

Langlade le 12<sup>e</sup> R.C.A. et Warabiot le 501<sup>e</sup> R.C.C.<sup>9</sup>. Les sous-groupements seront confiés, pour le R.M.T. aux commandants de bataillon et pour les régiments de chars aux officiers supérieurs des régiments respectifs. Leurs noms vont rapidement devenir célèbres : parmi eux, il suffit de citer Guillebon, La Horie, Rouvillois, Cantarel, Quilichini, Noiret, Massu ou Putz.

Cette organisation en sous-groupements, très souple, non figée et adaptable aux circonstances, (noyau dur d'un ou deux escadrons de chars, une compagnie d'infanterie, un peloton de TD<sup>10</sup>, des éléments d'éclairage et un DLO) permet un style de commandement très décentralisé et imprimait un rythme rapide à la manœuvre. Depuis un PC tactique, Leclerc peut ainsi, en conduite, commander directement les sous-groupements de tête, le PC principal prenant à sa charge les indispensables mesures de coordination avec les groupements. En outre, s'agissant du maintien du rythme de la manœuvre, il n'est pas remis en question par des ré-articulations en cours d'action, les unités étant déjà mixées, ce qui facilite également les rattachements logistiques. L'emploi de ces sous-groupements de circonstance devient presque systématique.

C'est ainsi qu'en Normandie, entre Le Mans et Alençon, face aux bouchons anti chars mis en place par la 9<sup>e</sup> *Panzer* dans le cadre de son action de retardement, Leclerc a pu décupler le rendement des unités des groupements Dio et Langlade en utilisant tous les axes libres. Il va même, avant Alençon, jusqu'à constituer lui-même un sous-groupement de circonstance confié à Noiret avec lequel il peut s'emparer du pont d'Alençon, objectif de Langlade qui fut fort dépité d'y être coiffé par son chef et de s'y faire copieusement « engueuler ». À Paris, tandis que le groupement Billotte est ralenti sur l'axe de la RN 20, Leclerc confie à Dronne un détachement mixte, sa compagnie du RMT, un peloton de chars<sup>11</sup> et un peloton de reconnaissance du 1<sup>er</sup> Spahis avec mission de précéder les gros de la division en s'infiltrant jusqu'à l'Hôtel de Ville, objectif à atteindre une heure plus tard. Quant aux sous-groupements de Langlade, devant aborder Paris par l'Ouest, c'est par des itinéraires détournés qu'ils atteignent les ponts de Sèvres et de Saint-Cloud. À Baccarat, le sous-groupement Rouvillois pénètre dans la ville par le Nord, alors que les Allemands sont fixés face

<sup>9</sup> Une fronde des capitaines commandant ayant éclaté pour ne pas servir sous les ordres du colonel Warabiot, non FFL d'origine, a amené ce dernier à résilier son commandement, et bien que le commandement de son « GT » ait été confié au colonel Billotte, il conservera néanmoins l'appellation de GT « W ».

<sup>10</sup> *Tank Destroyer* : chasseur de chars. Un châssis de Sherman une tourelle ouverte permettant le service d'un canon AC.

<sup>11</sup> À l'époque, les pelotons étaient à 5 chars, donc étaient capables de manœuvrer.

au sud par le reste du « GT D ». Mais la plus belle manœuvre des sous-groupements demeurera le forçement de la ligne de défense des Vosges, permise grâce à l'action du sous-groupement la Horie à Badonvilliers, le double débordement de la résistance de Saverne – au nord par Quilichini à la Petite Pierre et au sud par Massu par Dabo – et la « charge » en plaine d'Alsace en exploitation vers Strasbourg de l'ensemble de la 2<sup>e</sup> D.B., largement déployée en sous-groupements pour aborder simultanément toutes les résistances<sup>12</sup> défendant les accès de la capitale alsacienne dont la garnison capitule très vite. Malheureusement, peu adaptée au combat en zone urbaine, du fait de la faiblesse quantitative de son soutien d'infanterie, la division ne peut atteindre le pont de Kehl et Strasbourg demeurera sous le feu allemand jusqu'au contrôle de la plaine de Bade par la 1<sup>re</sup> Armée en avril suivant.

Témoignage de la vigueur de leur engagement, le tribut payé par les commandants de sous-groupements n'a pas été anecdotique puisque deux d'entre eux, La Horie avant les Vosges et Putz en Alsace ont été tués au combat.

Cette recherche de la valorisation des capacités de manœuvre par un mixage systématique des unités et par une adaptation permanente de ceux-ci au terrain et à l'ennemi est un souci constant chez Leclerc. Pour la rédaction de ses ordres quotidiens, Leclerc avait donné comme consigne à son état-major de consacrer un paragraphe aux enseignements des combats livrés la veille par les unités de la division et s'en réserve souvent personnellement la rédaction. Dans l'OPO de la 2<sup>e</sup> D.B. du 11 août, on peut lire :

*« L'expérience de cette première journée de guerre est qu'il est indispensable, en fonction du terrain et des facilités qu'il donne à l'ennemi dans sa mission de combat retardateur, de faire le maximum de détachements de toutes natures (1 peloton de chars, 2 sections d'infanterie, 1 groupe<sup>13</sup> de TD, quelques obusiers), chacun de ces détachements étant lié à un axe ou une zone. C'est dans leurs zones respectives que chacun des commandants de sous-groupements doit manœuvrer ses détachements et c'est entre ces commandants de sous-groupements que le commandant de groupement doit établir son idée de manœuvre. »*

On ne saurait mieux illustrer l'emploi actuel des sous-groupements tactiques interarmes, redécouverts il y a quelques années.

---

<sup>12</sup> C'est le sous-groupement Rouvillois qui parviendra le premier à s'infiltrer en ville.

<sup>13</sup> On dirait aujourd'hui une patrouille.

# L'INTERARMES OU LA COMBINAISON DES ARMES

## Le combat de découverte et la doctrine exploratoire Scorpion, quels enseignements tirer de la bataille de *Little Bighorn* ?

*Colonel Fabrice CLÉE, chef du pôle études et prospective au  
Centre de doctrine et d'enseignement du commandement*



*"There are not enough Indians in the world to defeat the Seventh Cavalry".*

George Armstrong Custer, 1875.

Les expérimentations conduites depuis 2014 par le laboratoire du combat Scorpion (LCS) permettent aujourd'hui d'envisager de nouveaux concepts tactiques. Ceux-ci sont susceptibles de donner corps à des réflexions initialement développées à la fin des années 1990 par le commandement de la doctrine et de l'enseignement militaire supérieur de l'armée de Terre (CDES) avec le concept de manœuvre vectorielle<sup>1</sup>, et par le général Guy Hubin au début des années 2000<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Delanghe, Christian, *L'action des forces terrestres au contact des réalités : une nouvelle conception doctrinale*, Revue de la défense nationale, juin 2000.

<sup>2</sup> Hubin, Guy, *Perspectives tactiques*, Economica, 2000.

Cette démarche expérimentale, bien qu'indispensable, repose toutefois sur un grand nombre de présupposés d'ordre technique, tactique et matériel, car « *pour mener à bien les expérimentations, il faut cependant se résoudre à ne pas disposer de toutes les données et à les compléter par des hypothèses* »<sup>3</sup>. L'histoire militaire et le retour d'expérience apportent à ce titre des éclairages précieux, permettant d'étayer ces hypothèses, ou de mieux cerner les limites et les risques qu'elles induisent. La doctrine exploratoire Scorpion, publiée par le CDEC en 2017, envisage ainsi une articulation du groupement tactique interarmes (GTIA) Scorpion en quatre échelons. Un échelon de commandement, un échelon de découverte, un échelon d'assaut et un échelon logistique. L'échelon dit de découverte (ED) a vocation à se trouver engagé loin en avant du GTIA, en vue de préparer l'engagement de celui-ci en modelant, dans la profondeur, l'ennemi sur le champ de bataille. « *Il s'agit, ici, de renouer avec l'idée d'avant-garde, tout en allant bien au-delà de la simple notion d'investigation, d'éclairage, voire de reconnaissance* »<sup>4</sup>. Prenons donc le temps de nous interroger sur les fondements de cette notion de découverte, puis de saisir le prétexte pour revenir sur une illustration historique particulièrement parlante, afin d'en approfondir la compréhension.

L'objet du propos suivant n'est bien entendu pas de remettre en question le principe du combat de découverte, mais plutôt d'en préciser les contours avant son expérimentation sur le terrain, à la veille de la livraison des premiers équipements Scorpion.



Aucune bataille dans l'histoire militaire américaine n'a sans doute été autant étudiée, disséquée et théorisée que l'engagement de *Little Bighorn*, où le lieutenant-colonel George Armstrong Custer (1839-1876) et 261 de ses cavaliers furent tués le 25 juin 1876. Au travers du récit succinct de ce combat, *Greasy grass* pour les Amérindiens, nous nous attacherons à souligner et à replacer dans leur contexte, les facteurs déterminants nourrissant depuis près d'un siècle et demi, la controverse autour de cet engagement. Les enseignements tactiques de la bataille et ceux tirés dans le domaine du commandement font

<sup>3</sup> De Peyret, Sébastien, *La place centrale de l'expérimentation dans le processus d'exploration doctrinale*, Revue de doctrine des forces terrestres, janvier 2019, <https://fr.calameo.com/read/005141509035f86f827d9>.

<sup>4</sup> Lettre de la doctrine n°8, *Le combat scorpion*, CDEC, juin 2017, <https://www.penseemiliterre.fr/plugins/cdec/pdf/documents/229/lettre-08.pdf>.

l'objet d'une abondante littérature outre-Atlantique. Ce document n'a pas pour objectif de viser à l'exhaustivité, mais de permettre à chacun de se focaliser sur ceux susceptibles de nourrir quelques réflexions, sur ce que la doctrine exploratoire Scorpion envisage actuellement au travers du concept d'échelon de découverte.

## Que recouvre la notion de découverte en tactique ?

Référons-nous, pour répondre à cette question, aux cours de tactique générale du lieutenant-colonel Foch au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Se fondant sur les analyses de Clausewitz, Foch décompose la bataille napoléonienne classique en trois phases principales. La première est une phase de préparation, durant laquelle une avant-garde s'efforce de créer les conditions permettant d'engager, avec une sûreté maximale, le gros des forces. L'engagement de ce gros, et éventuellement d'une réserve, constitue une deuxième phase, séquencée en fonction de la nature du terrain, de la répartition des ressources disponibles et des réactions de l'adversaire. Cette phase vise à saisir l'initiative ou à dénier définitivement à l'adversaire toute liberté d'action. La troisième phase est celle de l'exploitation et de la poursuite, permettant de



parachever la désorganisation dans le dispositif adverse et empêcher ainsi toute reconfiguration de celui-ci. L'analyse préalable des intentions supposées de l'ennemi et du cadre général de l'action amène donc le chef tactique, lorsqu'il conçoit sa manœuvre, à articuler ses forces et à attribuer des rôles subordonnés à des détachements interarmes d'avant-garde, de flanc-garde, d'arrière-garde, que Foch désigne sous le vocable générique d'avant-garde. Il n'y a pas selon Foch, une découverte et une manœuvre générale indépendantes l'une de l'autre. « *Napoléon ne voit la manœuvre que comme un prolongement de la découverte, qui pour cela se modifie successivement, grâce à une forte avant-garde capable :*

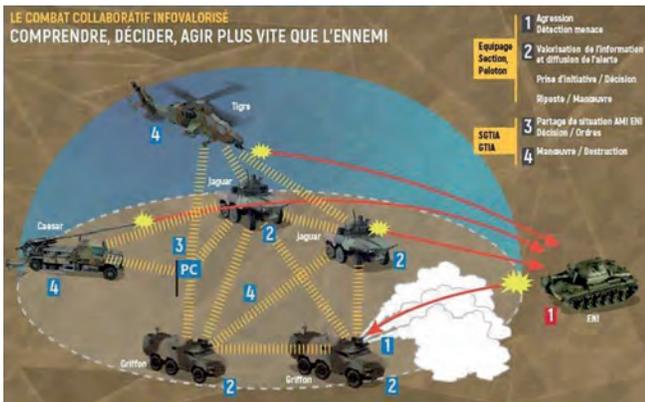
- de soutenir l'exploration partie aux nouvelles ;
- l'ennemi trouvé, de prendre à son compte ce service de renseignement et, pour cela, de transformer l'exploration en reconnaissance ;

---

<sup>5</sup> Foch, Ferdinand, *Des principes de la guerre : conférences faites en 1900 à l'École supérieure de guerre*, Berger-Levrault, 1903. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86515g.image>

- capable, quand elle aura trouvé et reconnu l'ennemi, de le fixer pendant le temps nécessaire à l'armée pour arriver. Le gros de l'armée suit par-derrrière, prêt à exploiter immédiatement ces résultats, à monter un système ou une combinaison »<sup>6</sup>.

La force d'avant-garde a donc pour but de découvrir<sup>7</sup>, localiser et livrer l'ennemi au gros après l'avoir marqué<sup>8</sup>. La découverte a pour but de transformer une hypothèse sur l'ennemi en renseignement objectif, à partir duquel le niveau d'interprétation et d'analyse cherche à extrapoler le dispositif et l'intention adverses. L'efficacité d'un élément de découverte repose principalement sur sa fugacité, sa mobilité et son aptitude à ne pas se laisser fixer, voire détruire au contact. Il s'agit ainsi essentiellement pour lui, de conduire une mission de renseignement, ainsi que le rappelle le général Yakovleff. « D'une façon générale, l'approche (l'abordage) de l'ennemi a souvent conditionné la bataille, et au minimum, son premier temps. Il y a des généraux qui se sont remis d'un abordage désastreux, mais ils sont bien moins nombreux que ceux qui ont triomphé grâce à un abordage bien conduit. L'approche est autant que possible orientée par la découverte préalable, qui est une mission exclusivement de renseignement »<sup>9</sup>.



La doctrine exploratoire Scorpion envisage pourtant l'échelon de découverte sous un angle beaucoup plus large et ambitieux. Celle-ci est en effet établie à partir du postulat selon

<sup>6</sup> Foch, Ferdinand, *ibid.*

<sup>7</sup> **Découvrir** : mission qui consiste à aller chercher au plus loin le renseignement au profit du commandement et qui concourt ainsi à la sûreté éloignée de la manœuvre. La découverte est à la fois terrestre et aérienne. Glossaire de l'armée de Terre (EMP 60.641 – ex TTA 106).

<sup>8</sup> **Marquer** : conduire une action de renseignement sur un dispositif ennemi fixe ou mobile dans un rapport de force très défavorable, excluant toute prise de contact, dans le but de faciliter l'engagement ultérieur d'un échelon de combat ami à sa mesure. (EMP 60.641 – ex TTA 106).

<sup>9</sup> Yakovleff, Michel, *Tactique théorique, 2<sup>e</sup> édition*, Economica, 2009.

lequel la maîtrise de la connaissance de la situation (FSO<sup>10</sup> compréhension) et le raccourcissement attendu du processus décisionnel, permettront de manœuvrer dans des délais, ou un tempo, plus rapides (FSO performance du commandement) que ceux dont dispose l'ennemi pour deviner nos intentions et nos modes d'action. L'infovalorisation et la bulle de protection collaborative offertes par Scorpion seront donc supposées faciliter le commandement et la sauvegarde de l'ED, en lui permettant d'adopter un dispositif étiré dans la profondeur de l'ennemi, à même de réduire les facteurs de risque (FSO agilité). Qu'il agisse en mode défensif ou offensif, l'ED constituera donc un détachement d'avant-garde renforcé ayant pour finalité, par le modelage et la désorganisation de l'adversaire, de renseigner le GTIA et de faciliter l'engagement de l'échelon d'assaut au moment décisif, contre un ennemi en situation de déséquilibre. Pour cela, il lui faudra identifier les points d'articulation du dispositif adverse, les prendre à partie et les détruire. Pour remplir cette fonction de modelage, il aura recours tant au combat direct qu'indirect avec l'ensemble de ses capacités d'agression, tout en entretenant l'ennemi dans l'incertitude sur les intentions et le dispositif du GTIA.

### Pourquoi s'intéresser à Custer et au 7<sup>e</sup> de cavalerie à l'aube du combat collaboratif infovalorisé ?

George Armstrong Custer tient une place particulière dans l'histoire militaire et la culture guerrière des États-Unis. Les promotions fulgurantes que lui valurent ses faits d'armes durant la guerre de Sécession le firent entrer dans l'histoire sous un sobriquet que lui attribuèrent d'abord ses hommes, puis la presse nordiste, le « *Boy-General* ». Il fut l'un des chefs les plus brillants et les plus charismatiques qui émergèrent de la guerre de Sécession. Commandant une brigade à 23 ans, deux ans seulement après sa sortie de West Point, Custer fut le plus jeune général de l'histoire de l'armée américaine. Tacticien inspiré, agressif et non conventionnel, il suscita l'admiration et l'adhésion de la plupart des hommes qu'il commanda au combat, en dépit des lourdes pertes que connurent les unités de l'Union à la tête desquelles

---

<sup>10</sup> Le document prospectif *Action terrestre future* diffusé en 2016 par l'armée de Terre décline huit facteurs de supériorité opérationnelle (FSO) : compréhension, coopération, agilité, masse, endurance, force morale, influence et performance du commandement. <https://www.defense.gouv.fr/terre/mediatheque/documentations/action-terrestre-future-les-facteurs-de-superiorite-operationnelle-fso/action-terrestre-future-demain-se-gagne-aujourd-hui>.

il se distingua. Il joua un rôle déterminant à la tête d'une division de cavalerie, dans des batailles majeures remportées par les troupes fédérales durant les derniers mois de ce premier conflit moderne<sup>11</sup>. Rétrogradé dans l'armée d'après-



guerre, comme la majorité des autres vétérans du conflit, le retour à la vie morne et routinière des garnisons de l'ouest à partir de 1866 ne réussit guère au jeune lieutenant-colonel Custer. Son style de commandement et son autoritarisme de moins en moins tolérés par ses subordonnés, ses incartades et ses erreurs de jugement lui attirèrent moult critiques et le menèrent même devant une cour martiale. Convaincu de la destinée manifeste du peuple américain, il s'engagea pourtant avec fougue dans la conquête de l'Ouest et dans les campagnes indiennes dès 1867. Il s'acharna dès lors, à saisir toutes les opportunités qui lui permettraient de regagner la reconnaissance de ses chefs et les faveurs du public américain, lui donnant ainsi l'occasion de retrouver son rang d'officier général<sup>12</sup>.



Sa mort à la tête du 7<sup>e</sup> régiment de cavalerie dans les collines du Montana, l'année du centenaire de l'indépendance des États-Unis, raviva dans un premier temps son statut de héros national parmi ses concitoyens, puis dans le monde entier. Journalistes, romanciers et historiens s'employèrent dans un premier temps à immortaliser le portrait flamboyant d'un Murat

américain, d'un guerrier singulier, dans le roman épique de la jeune nation. L'histoire rendant finalement rarement justice aux vaincus, de nombreux universitaires et cinéastes américains s'attachèrent, dès les années 1940, puis plus particulièrement après la guerre du Viêt-Nam, à broser un portrait beaucoup moins glorieux du personnage. Aucun autre chef militaire

<sup>11</sup> Urwin, Gregory J. W., *Custer Victorious: The Civil War Battles of General George Armstrong Custer*, University of Nebraska Press, 1990.

<sup>12</sup> Hofling, Charles K., *Custer and the Little Big Horn: A Psychobiographical Inquiry*, Wayne State Univ Pr, 1985.

américain n'a depuis, jamais été aussi controversé et son image populaire est désormais entachée d'épisodes particulièrement sombres de la guerre civile et des campagnes indiennes. L'exécution sommaire de prisonniers confédérés à Front Royal en Virginie en 1864, les destructions occasionnées sur son passage dans la vallée de la Shenandoah la même année, l'attaque d'un campement cheyenne sur la rivière Washita dans l'Oklahoma en 1868, son ambition dévorante et l'impétuosité qui le conduisirent à la mort dans la vallée de la Little Bighorn le 25 juin 1876, font effectivement partie de l'histoire de cet officier de cavalerie qui s'imaginait invincible<sup>13</sup>. L'ambition, sa quête incessante de gloire, très certainement également son idéalisme, le menèrent à sa perte, mais lui permirent finalement d'entrer de plain-pied dans le panthéon des héros américains. Considéré par certains comme un officier indiscipliné et irréfléchi, un tueur d'Indiens mégalomane et le seul responsable du désastre de *Little Bighorn*, d'autres continuent aujourd'hui à lui vouer un culte fondé sur ses qualités guerrières et sur sa mort supposée héroïque, relayée dans l'inconscient collectif par la littérature populaire et par Hollywood, jusque dans les années 1950. Ces deux assertions très tranchées ne rendent bien entendu pas compte de la réalité complexe du personnage.

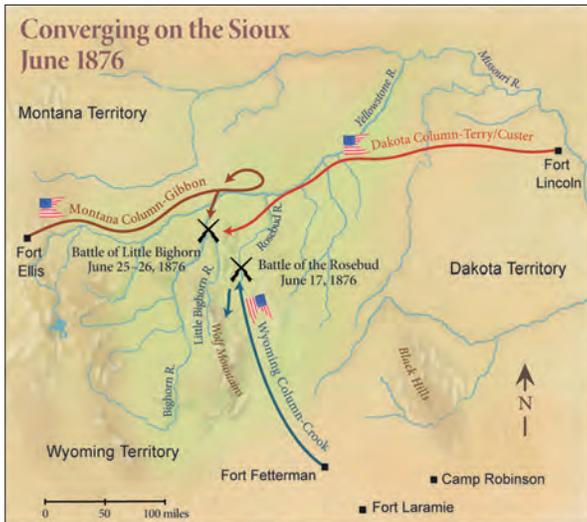
## La campagne contre les Sioux de 1876

La grande guerre des Sioux de 1876 constitue le point culminant des affrontements contre les Amérindiens qui marquèrent la conquête de l'Ouest<sup>14</sup>. Elle résulte de l'échec de traités successifs inapplicables et rendus caducs par une mauvaise foi manifeste de tous les acteurs de ces accords. Elle marque également l'échec d'un système et d'une pensée militaire issus de la guerre de sécession et inadaptés à un contexte de contre-insurrection. Après une première campagne peu probante en 1866-1868, le traité de Fort Laramie instaura une vaste réserve indienne, englobant la quasi-totalité du Dakota du Sud actuel, située à l'ouest de la rivière Missouri. De nombreuses bandes sioux, dirigées par des chefs nomades, comme le chef spirituel Hunkpapa, Sitting Bull, et le guerrier Oglala Crazy Horse, refusèrent toutefois de se plier à cet accord, harcelant les colons et les unités de l'armée américaine. En 1872, le général Sherman, *Commanding General of the United States Army*, écrivait

---

<sup>13</sup> Wert, Jeffrey D. Custer, *The Controversial Life of George Armstrong Custer*, Simon & Schuster, 1996.

<sup>14</sup> Donovan, James, *A terrible glory, Custer and the Little Big Horn, The Last Great Battle of the American West*, Back Bay Books, 2008.



au lieutenant général Sheridan, commandant des Grandes Plaines, qu'« à un moment ou à un autre, ces Sioux devraient être exterminés ou obligés de rester là où ils devaient être confinés ». Le contexte dans les plaines du nord était donc déjà critique, lorsque la découverte de gisements d'or en 1874, sur la réserve sioux des *Black Hills*, dans le Dakota, vint

aggraver la situation. Après de premières opérations peu concluantes entamées à la fin de l'hiver 1876, Sheridan conçoit une manœuvre visant à repousser et canaliser l'ensemble des bandes insurgées vers le nord du Montana. Il ordonne l'envoi simultané de trois colonnes dans la région, au début du printemps 1876. Le colonel John Gibbon est désigné pour commander une colonne en provenance de l'ouest, explorant l'est de la rivière Yellowstone depuis Fort Ellis, dans le Montana. Le brigadier général George Crook reçoit pour sa part l'ordre de marcher au nord de Fort Fetterman, dans le Wyoming. Le général Alfred Terry, quant à lui, se voit ordonner de quitter Fort Abraham Lincoln (près de Bismarck, dans le Dakota du Nord) et de s'engager vers l'ouest. Totalement inexpérimenté dans la guerre contre les Indiens, Terry commande alors un détachement comprenant le gros du 7<sup>e</sup> de cavalerie de Custer, des éléments du 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie ainsi qu'un groupe de mitrailleuses Gatling du 20<sup>e</sup> régiment d'infanterie. L'intention de Sheridan est de regrouper les trois colonnes à proximité de la rivière Powder pour agir en force contre les insurgés. Aucune mesure de coordination n'est toutefois prévue, une fois ces trois détachements réunis.

Confrontée aux Lakota et aux Cheyennes à la bataille de la Rosebud le 17 juin 1876, la colonne de Crook prend du retard dans sa progression. La jonction entre Gibbon et Terry a pu s'effectuer sur la Yellowstone, mais celle avec Crook à l'embouchure de la Powder, est désormais compromise. Les Indiens risquent de s'échapper vers l'ouest. Custer reçoit donc l'ordre de Terry de se porter rapidement en avant-garde, à la rencontre

des insurgés pour les localiser et les marquer, accordant ainsi les délais nécessaires aux deux autres colonnes pour se regrouper. La lettre de mission que reçoit le chef du 7<sup>e</sup> de cavalerie est toutefois très large et l'autorise à prendre toute initiative qu'il jugera appropriée, en fonction de la situation rencontrée. Terry estime pouvoir retrouver Custer et les deux autres colonnes aux alentours du 26 ou du 27 juin, date à laquelle la force assemblée sera en mesure d'engager un fort regroupement insurgé, qui leur a été signalé par une première reconnaissance vers la rivière *Little Bighorn*. Au moment de se lancer dans la poursuite, Custer décline la proposition d'être renforcé par des éléments du 2<sup>e</sup> de cavalerie, ainsi que de mitrailleuses Gatling, estimant que ces éléments ne peuvent que le retarder et qu'il dispose de la puissance de feu nécessaire pour faire face à toute éventualité. Custer commande alors 31 officiers et 566 soldats répartis dans 12 escadrons, 35 éclaireurs Arikara et Crow, une douzaine de guides civils, ainsi qu'un train régimentaire emportant fourrage et munitions nécessaires pour rester autonome durant une dizaine de jours. Chacun de ses cavaliers est muni d'une carabine standard à un coup Springfield avec 100 cartouches et d'un revolver Colt avec 24 cartouches. Les sabres sont laissés au train régimentaire afin de ne pas alourdir les montures. Un dernier fait notable mérite également d'être mis en exergue à la veille du combat. Les relations de Custer avec son adjoint, le major Marcus Reno, et l'un de ses principaux subordonnés, le capitaine Frederick Benteen, sont particulièrement déplorable depuis plusieurs mois. Alors que Custer quitte le gros de la colonne le 22 juin, Gibbon l'interpelle lors d'une dernière réunion d'état-major : « *Maintenant, Custer, ne soyez pas gourmand ; attendez-nous* ». En riant, Custer lui fait ses adieux en lui répondant : « *Non, je ne le ferai pas !* ».

## Conception de manœuvre et prélude à l'engagement

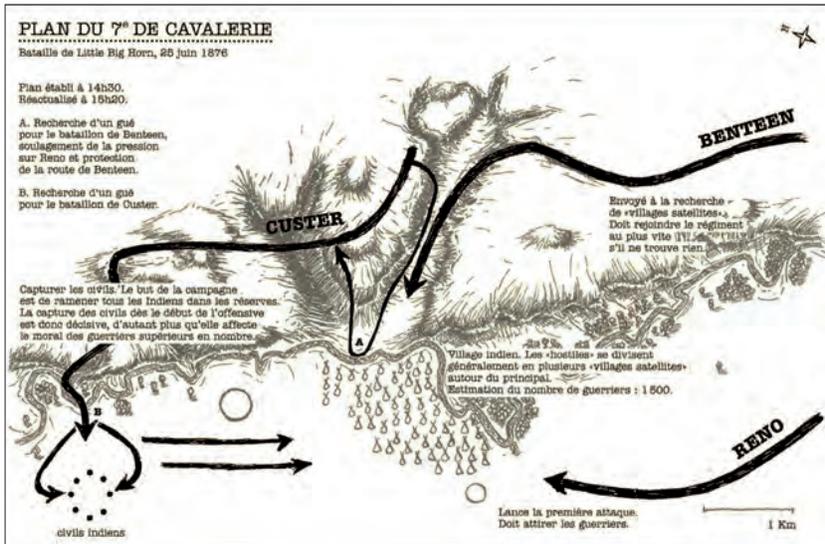
Après deux jours de chevauchée, environ 30 km à l'est de la *Little Bighorn*, Custer atteint dans la soirée du 24 juin une position haute connue sous le nom de « *The Crow's Nest* ». Ses éclaireurs ont repéré un grand troupeau de poneys et un important regroupement indien. Ce campement que les éclaireurs Crow de Custer ont décelé, est en fait le plus grand rassemblement d'Indiens des plaines jamais observé.



Appelés à se rassembler sous la conduite de Sitting Bull, environ 1 800 guerriers et leurs familles composent ce regroupement. En dépit de la taille du campement, Custer estime que cet objectif est à sa portée. Son raisonnement se fonde sur des renseignements fournis par les agents des affaires indiennes qui estiment le nombre d'hostiles à environ 800 hommes, c'est-à-dire à peine plus que l'effectif du 7<sup>e</sup> de cavalerie. Il élabore donc une manœuvre visant à balayer le campement lors d'une attaque surprise qu'il compte déclencher le matin du 26 juin. Son objectif principal consiste, après les avoir localisés, à capturer et garder en otages les femmes et les enfants du campement, afin de forcer les guerriers à reculer et à négocier. C'est exactement ce qu'il a fait lors de la bataille de la Washita en 1868, où il a utilisé plus de 50 prisonniers non-combattants, essentiellement comme boucliers humains, pour échapper au grand nombre de guerriers auxquels il faisait face<sup>15</sup>. Il se convainc néanmoins le 25 dans la journée qu'il a été repéré par les Indiens et que ces derniers risquent de s'échapper. Il accélère donc son mouvement et décide d'attaquer le jour même. Le plan de Custer est classique et en tous points conforme à la doctrine d'emploi de la cavalerie américaine à cette époque. Il divise son régiment en trois pions de manœuvre, l'un destiné à fixer son adversaire à partir de positions situées au sud du campement (Major Reno), un deuxième qu'il conduit lui-même, destiné à déborder largement le village par les hauteurs est pour ensuite donner le véritable assaut (Custer et capitaine Keogh), et un élément réservé destiné à, soit empêcher d'éventuels fuyards de s'échapper de la nasse, soit renforcer l'un des deux éléments en cours d'action (capitaine Benteen). Il s'allège de ses éléments logistiques en laissant en arrière son train régimentaire (capitaine McDougald). Custer est à ce moment précis certain de trois choses : le rapport de force lui est favorable ; les trois escadrons du major Reno, son adjoint, sont déjà engagés dans la vallée ; et quatre escadrons et le train de munitions, maintenant aux ordres du capitaine Benteen, font mouvement pour venir renforcer sa position.

---

<sup>15</sup> Cornut, David, *Little Big Horn, autopsie d'une bataille légendaire*, Éditions Anovi, 2006.



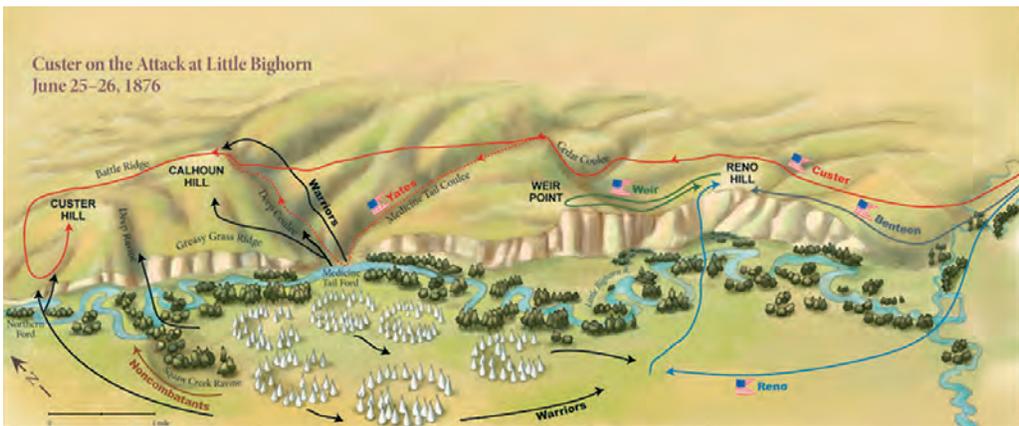
Source : Cornut, David. *Little Big Horn, Autopsie d'une bataille légendaire*.

## Frictions sur les berges de la *Little Bighorn*

Custer ordonne donc à son officier adjoint, le major Marcus Reno, de conduire trois escadrons au sud de la *Little Bighorn* et d'attaquer et fixer les Indiens à partir du sud du village. Le capitaine Frederick Benteen avec trois escadrons, couvrant initialement face à l'est, doit également empêcher toute infiltration des Indiens entre les éléments de Custer et de Reno, tandis que le capitaine Thomas McDougald avec son escadron assure la sûreté du train régimentaire. Alors que Reno mène son attaque dans la vallée et attire l'attention des Indiens vers lui, Custer garde cinq escadrons et déborde le village par l'est, le long de la ligne de crête qui surplombe la rivière, avant de s'engager dans la vallée pour attaquer le camp à partir du nord. Franchissant la *Little Bighorn* aux alentours de trois heures de l'après-midi, les escadrons aux ordres de Reno chargent en direction du campement. Surpris par sa taille et suspectant un piège, Reno stoppe ses hommes à quelques centaines de mètres des lisières du village, fait mettre pied à terre et ordonne de se déployer en tirailleurs face au campement. Cette manœuvre à pied, en plein découvert ne tarde pas à attirer sur lui un déluge de feu de la part de l'ennemi. Il est également dangereusement exposé à une contre-attaque qui ne tarde d'ailleurs pas à survenir.

Tirant profit d'un masque sur le flanc gauche de Reno, les Indiens se regroupent très rapidement et lancent une contre-attaque fulgurante. Contraints de décrocher de manière désordonnée, les hommes de Reno entament sous le feu un mouvement de repli pour refranchir la rivière. Ils parviennent à se rétablir sur un mouvement de terrain à l'est du cours d'eau, où ils sont rejoints par le détachement commandé par Benteen. Ce dernier a reçu en cours d'action l'ordre de Custer de le rejoindre au plus vite avec des munitions, afin de renforcer l'élément destiné à l'attaque principale. En dépit de cet ordre, et en considérant la taille du campement indien, Benteen choisit de s'arrêter pour couvrir le repli de Reno qui est toujours en fâcheuse posture. Tous deux ne tardent pas à être rejoints par McDougald et le train régimentaire et décident de tomber en garde sur cette position favorable.

Repoussant plusieurs attaques, Reno et Benteen restent sur cette position jusqu'aux alentours de cinq heures de l'après-midi lorsque le capitaine Thomas Weir, après avoir entendu une fusillade au nord de leur position prend l'initiative de conduire son escadron pour tenter de rejoindre le détachement commandé par Custer. Weir, finalement suivi par Benteen et Reno, distingue au loin un important nuage de poussière et de fumée sur les crêtes à trois kilomètres au nord-est. Trop exposés, Reno et Benteen décident de se réinstaller en défensive sur leur position précédente. À peine arrivés, ils doivent à nouveau repousser plusieurs assauts des Indiens, jusque tard dans la nuit. Les combats autour du périmètre défensif se poursuivent jusqu'au 26 juin, au moment où les éléments avancés du général Terry prennent pied dans la vallée. Les Indiens parviennent à ce moment-là à s'esquiver en direction du sud. En ce qui concerne le détachement commandé par Custer, aucun survivant



n'ayant pu rendre compte du déroulement des combats, tous les faits sont sujets à conjecture et se limitent à des extrapolations issues de récentes découvertes archéologiques sur le champ de bataille<sup>16</sup>. Il est néanmoins vraisemblable qu'après avoir quitté Reno le 25, Custer ait fait mouvement avec ses cinq escadrons le long de la ligne de crête bordant la rivière. Il envoie son dernier message à Benteen en ordonnant : « *Benteen, Come on. Big Village, be quick, bring packs. P.S. Bring packs* ». Il est plausible que Custer ait envoyé le capitaine Yates en contrebas, dans une ravine appelée de nos jours, Medicine Tail Coulee, avec deux escadrons afin de préciser le dispositif adverse aux abords du campement, pendant que lui-même continuait de progresser le long de la crête. Après avoir lancé son assaut à partir des hauteurs est du campement, Custer n'a sans doute pas pu s'engager très profondément dans le dispositif adverse. Il fut certainement repoussé et contraint de battre en retraite vers les hauteurs, où il fut rejoint par Keogh sur Calhoun Hill. Ayant mis pied à terre sur la colline, les hommes de Custer se sont vraisemblablement retrouvés pris sous un feu nourri, qui a contraint les survivants à reculer en désordre sur la position désormais appelée Last Stand Hill. Conduits par Crazy Horse et le chef Gall, les Indiens finirent par balayer les derniers hommes valides. Leurs corps furent retrouvés mutilés deux jours plus tard, par les hommes de Terry. Custer fut très vraisemblablement tué au sommet de la colline au milieu des derniers survivants. Près de lui se trouvaient son frère, le capitaine Tom Custer (récipiendaire à deux reprises de la médaille d'honneur du Congrès), ainsi que son état-major et une quarantaine de soldats.



<sup>16</sup> Panzeri, Peter, *Little Big Horn 1876: Custer's Last Stand*, Osprey Publishing, 1995.

Dès l'annonce du massacre, une violente polémique s'engagea autour des responsabilités de chacun dans le désastre. Il fut reproché à Custer de ne pas avoir accepté le renforcement du 2<sup>e</sup> de cavalerie et des Gatling, avant de s'engager vers la vallée de la *Little Bighorn* ; d'avoir manifestement désobéi aux ordres de Terry ; d'avoir agi de façon irréfléchie et sans reconnaissance préalable ; et d'avoir divisé ses forces au moment de son attaque. Reno et Benteen, se virent en outre reprocher le fait de ne pas avoir secouru Custer, isolé sur sa position et de n'avoir fait qu'attendre l'arrivée de Terry le 27 juin. Bien qu'ayant constitué une très belle victoire tactique, *Little Bighorn* fut en réalité le dernier grand sursaut des Indiens pour s'opposer à la conquête de l'Ouest. La disparition des grands troupeaux de bisons et la fin du nomadisme les forcèrent finalement à rendre les armes. Le 7<sup>e</sup> de cavalerie quant à lui, participa directement en 1890 au massacre de Wounded Knee, au cours duquel près de 350 Indiens furent tués lors d'une opération de désarmement. Victorieux en 1876, Crazy Horse en 1877 et Sitting Bull en 1890, moururent assassinés dans leurs réserves. *Little Bighorn* fut pour eux aussi, leur dernier combat.

### Quelles conclusions tirer pour l'échelon de découverte Scorpion ?

Custer n'a manifestement pas outrepassé les ordres de son supérieur, qui certes lui enjoignaient de prendre le contact avec l'adversaire et de le poursuivre, mais qui lui garantissaient également une grande marge d'initiative. Ces ordres n'excluaient pas non plus explicitement, de chercher à traiter l'adversaire seul, si l'opportunité se présentait. Ses décisions les 24 et 25 juin reposaient sur des observations et des conclusions rationnelles. Les renseignements dont il disposait alors l'amènèrent à estimer que le rapport de force était acceptable et qu'une victoire rapide et à moindres frais était possible sur les berges de la *Little Bighorn*. Bien que risquée et très largement fondée sur l'obtention d'un effet de surprise et de sidération préalable, sa manœuvre était cohérente et aurait pu fonctionner, si ses deux principaux subordonnés par la suite traduits en conseil de guerre, Reno et Benteen, l'avaient exécutée avec davantage d'efficacité et peut-être de courage. Custer n'a donc pas fauté par indiscipline, mais par erreur de jugement, en sous-estimant son adversaire et en surestimant ses propres forces. Cela ne l'exonère en rien de ses responsabilités, mais souligne le fait que la notion de **subsidiarité** ne constitue pas forcément un facteur de succès, dès lors qu'elle se limite à une totale initiative laissée aux subordonnés et que ceux-ci ne sont pas capables d'en user correctement. L'échelon de



découverte du GTIA Scorpion agira vraisemblablement, tout comme le 7<sup>e</sup> de cavalerie aux ordres de Custer, avec une très grande autonomie et un haut niveau de risque consenti dès la conception d'une opération. Les capacités de jugement et de discernement du chef de cet élément de découverte seront donc fondamentales. La capacité à agir de manière subsidiaire dans un contexte de combat dit collaboratif et infovalorisé, devra constituer un point d'attention crucial dans la formation et la sélection des officiers qui seront amenés à diriger ou commander directement de tels échelons.

La compréhension d'une situation tactique relève, comme le montre précisément cette illustration historique, de la fiabilité des capteurs au contact, de la nature des informations qu'ils fournissent, de la qualité du renseignement qui peut en être tiré en cours d'action et surtout de l'aptitude à le partager en temps réel. Le traitement et l'automatisation du partage de l'information constituent ainsi tout l'enjeu de l'infovalorisation. Il est toutefois illusoire de penser que la transparence du champ de bataille sera rendue possible à brève échéance par la technologie. Les capteurs resteront faillibles, susceptibles d'être leurrés, brouillés ou saturés. Le système de formation et l'entraînement des futurs chefs opérationnels doivent donc continuer de privilégier l'aptitude à décider à partir de présuppositions et donc à prendre des risques. L'**incertitude** restera en effet très certainement et encore pour longtemps, un invariant sur le champ de bataille.

La victoire des Sioux et des Cheyennes, qui comptèrent vraisemblablement moins d'une centaine de tués lors de l'engagement, est indubitablement à mettre également à l'actif de leurs chefs, capables de dépasser un effet de surprise initial et réagir brutalement et efficacement face à une menace se dévoilant soudainement. C'est un autre invariant à la guerre, l'ennemi manœuvre lui aussi au contact et rarement comme on l'avait initialement prévu. Custer a sans doute commis l'erreur de



ne pas suffisamment prendre en compte ce fait et de ne pas avoir prévu une réserve suffisamment robuste pour le tirer d'affaire alors que la situation lui échappait. L'aptitude à gérer la contingence en permanence, garantie par la libre disposition d'un **élément réservé** approprié à la prise de risque consentie, constitue enfin un dernier facteur intemporel lors de la conduite d'un engagement.

Pour conclure ce bref argumentaire, le concept d'échelon de découverte, tel qu'il est décrit dans la doctrine exploratoire Scorpion, constitue indubitablement une réelle innovation sur le plan tactique. Il n'en demeure pas moins que la friction, la complexité, la contingence et l'adversaire continueront d'être des invariants dans la conduite de la bataille. Ce concept imposera donc, plus qu'auparavant une sélection, une formation et un entraînement collectif particulièrement rigoureux, pour être en mesure de disposer de chefs opérationnels aptes à le mettre en œuvre de façon efficace.

# L'INTERARMES

## OU LA COMBINAISON DES ARMES

### Soutien logistique et élongations en zone montagneuse

### L'exemple du corps expéditionnaire français en Italie 1943-1944

*Chef d'escadron Sébastien NOEL*

**T**out au long de la campagne, le rôle des unités logistiques évolue. Elles s'adaptent chaque fois efficacement aux lourdes difficultés découlant des distances de plus en plus importantes qu'il faut parcourir en terrain accidenté. La logistique intègre par la même occasion et de manière progressive de nouveaux concepts, destinés à répondre à l'urgence, et qui constituent encore en partie le socle de la logistique opérationnelle moderne. Le chef d'escadron Sébastien Noel considère que la campagne d'Italie est riche d'enseignements, dont certains perdurent aujourd'hui.

La campagne d'Italie débute à la suite des opérations de Sicile en juillet 1943 et le débarquement au sud de Naples en septembre, l'objectif des Alliés étant de conquérir Rome. Sur leur route, la ligne « *Gustav* », défendue par les 10<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> armées allemandes du maréchal Kesselring, coupe l'Italie à travers le massif des Abruzzes et bloque toute avance des Alliés. L'un des points clés de cette ligne défensive est le mont Cassin, d'où les Allemands contrôlent l'accès à la vallée du Liri, voie royale qui mène droit vers la capitale.

Entre novembre 1943 et juillet 1944, le corps expéditionnaire français (CEF), aux ordres du général Juin, est engagé au sein de la V<sup>e</sup> armée américaine. Le CEF participe tout d'abord aux opérations visant à saisir la ligne « *Gustav* », installée le long du fleuve Rapido sur un terrain de moyenne montagne formée du mont Cassin et des massifs de l'Abate et du Belvédère. D'emblée, le général Juin, qui juge les Alliés trop lents et processionnels, estime que seules des actions « à convergence lointaine » permettront de rompre les défenses allemandes. Au printemps 1944,

il parvient à appliquer ses idées dans le cadre de l'offensive du Garigliano : pendant celle-ci, en une semaine, le CEF s'enfonça de 30 kilomètres dans les monts Aurunci, rompant ainsi le dispositif défensif allemand<sup>1</sup>.

## I. L'organisation générale de la logistique du CEF

Lors de la mise sur pied du CEF, les divisions françaises sont toutes organisées selon le modèle américain et armées avec le matériel moderne fourni par les Alliés. Les camions de transport GMC, les camionnettes Dodge-Chevrolet, les jeeps Willys, les chars Sherman M4 ou encore les chars légers Stuart sont bien adaptés aux nouvelles conditions de combat. Ces grandes unités sont ensuite formées techniquement et tactiquement dans des camps en Afrique du Nord spécialement aménagés pour l'entraînement. Elles se familiarisent vite avec le matériel. En 1943, c'est une armée française nouvelle entièrement refondue qui se prépare à débarquer dans la péninsule italienne.

Initialement, la logistique est essentiellement calquée sur le modèle US. Par exemple, le ravitaillement en essence s'effectue à l'aide de l'emploi exclusif du jerrycan de 20 litres et de dépôts aussi près que possible de la ligne de feu, où les emballages pleins sont échangés contre les vides. Le service de santé adopte également l'organisation américaine en deux échelons, à savoir d'une part des postes de secours de division, de régiment, et de bataillon et, d'autre part des hôpitaux de campagne (deux puis trois à partir de juin 1944).

Le CEF demeure initialement pleinement dépendant de la logistique mise en place par la V<sup>e</sup> armée US. Entre décembre 1943 et juin 1944, l'intendance US lui fournit 3,5 millions de rations. Puis, progressivement, avec l'expérience acquise au cours des engagements, le CEF adapte son organisation à ses propres besoins opérationnels, notamment à la nécessité d'agir vite et loin en zone montagneuse.

### 1) Structure

Afin de mieux comprendre, il paraît tout d'abord essentiel de dresser un bilan des capacités existantes au sein du CEF, dans lequel la logistique s'organise selon trois niveaux.

---

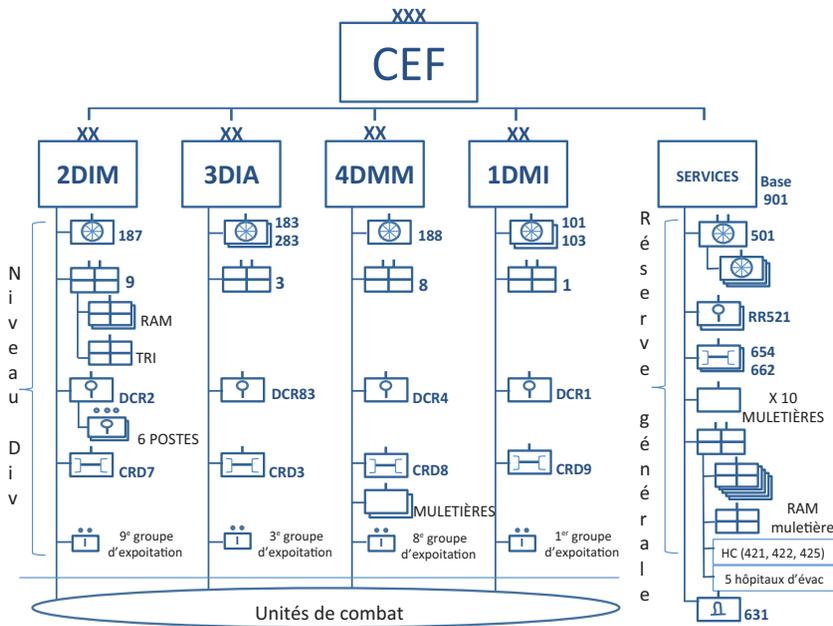
<sup>1</sup> À titre de comparaison, il avait fallu plus d'un mois aux Américains pour parcourir la douzaine de kilomètres les séparant de la vallée du Rapido-Gari dans le cadre de l'offensive frontale qu'ils avaient lancée début décembre 1943.

En premier lieu, à l'échelon du corps, la logistique s'appuie sur la réserve générale, qui est placée aux ordres directs du commandement du train. La fonction ravitaillement repose sur un groupement de transport à deux compagnies de 80 camions et un groupement muletier à dix compagnies de 260 mulets, qui doivent conférer une autonomie de plusieurs jours aux unités progressant en montagne. La fonction circulation est assurée par une régulatrice routière à six pelotons de circulation de six postes pour les capacités d'appui au mouvement, et d'un groupement sanitaire à cinq compagnies de 80 ambulances. La fonction santé s'appuie sur deux hôpitaux de campagne et cinq hôpitaux d'évacuation pour la fonction médicale. Quant au maintien en condition, il est assuré par deux compagnies de maintenance et une compagnie de munitions. La logistique du corps est complète et adaptée à son besoin.

Ensuite, la logistique de la division repose sur une ou deux compagnies de transport, un bataillon médical intégrant une compagnie de triage et deux compagnies de ramassage, un détachement de circulation à deux pelotons de six postes, une compagnie de réparation divisionnaire et, enfin, un groupe d'exploitation consacré à l'intendance de la grande unité. Les moyens à disposition de la division sont clairement sous-dimensionnés, aussi bien en termes de capacités de transport que de capacités d'appui au mouvement. Les événements le confirmeront.

Enfin, le troisième niveau est celui des formations de combat, c'est-à-dire l'équivalent des trains de combat actuels. Il est placé aux ordres d'un officier supérieur du régiment qui est en charge de traiter avec l'échelon divisionnaire et de prendre les décisions vis-à-vis des bataillons au nom du chef de corps. Cette base logistique régimentaire est elle-même organisée selon deux échelons. La base « arrière » se déplace le moins souvent possible, par bond de quelques dizaines de kilomètres, car elle nécessite une certaine stabilité. On y trouve les éléments de dépannage lourd et les différents ateliers de réparation (auto, armement...), les services administratifs du régiment, l'habillement ou encore les dépôts de bagages des soldats, qui ont vocation à les alléger dans un terrain particulièrement difficile. La dissémination des rares spécialistes ne permet cependant pas vraiment à la maintenance d'être efficace. Pour soutenir au plus près la troupe dans ce cadre exigeant, la base « avant » regroupe quant à elle les sections de transport, les éléments de dépannage léger ou encore la cellule « effectifs » du régiment. Cette base effectue des bonds plus courts, au rythme fixé par le régiment. Les camions des bataillons et du régiment qui ne sont pas indispensables immédiatement au ravitaillement quotidien sont groupés et placés aux ordres directs du commandement de la base. Selon les directives du chef de corps et en fonction de la manœuvre, l'effort peut ainsi être porté soit sur

les déplacements tactiques de l'avant, soit sur les flux de l'arrière comme par exemple, le déplacement des dépôts de munitions ou le transport des paquetages des soldats. Ces camions peuvent aussi servir à véhiculer des unités ou les déplacer rapidement dans une autre zone d'engagement.



Organigramme général du CEF.

## 2) Échelonnement logistique

En entrée de théâtre, la base logistique 901, à laquelle est intégré dès 1943 l'ensemble des services, est le poumon de l'effort du soutien de l'ensemble du CEF. Implantée à Naples, ses effectifs passeront de 2 685 à 6 031 personnes en moins d'une année. L'acheminement du matériel de maintenance, des munitions ou de l'essence fournis par les Américains est très difficile sur le théâtre d'opération italien, pauvre en routes.

Les éléments de soutien divisionnaire sont déployés à une vingtaine de kilomètres de la ligne de contact, dans la région de Vénafro lors de la campagne d'hiver, puis dans la région de Sessa Aurunca lors des combats du printemps 1944. Les bases régimentaires de l'avant sont quant à elles placées au plus près de la ligne d'engagement pour faciliter la manœuvre en allégeant le combattant.

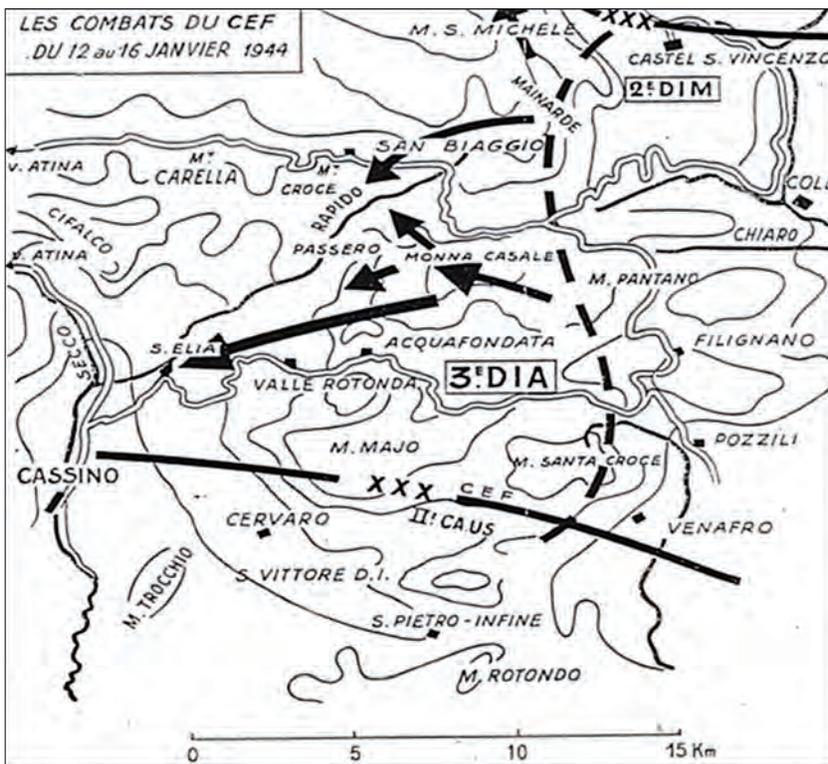
Ce dispositif préfigure l'échelonnement logistique de la doctrine actuelle. Une base en entrée de théâtre, à vocation interarmées, dessert des bases avancées de niveau divisionnaire, qui, elles-mêmes, soutiennent au plus près la manœuvre des régiments et des bataillons.

L'armée US estime que le soutien des unités combattantes doit s'effectuer par des unités de service nombreuses. Elle pense que cette proportion dans le CEF au début de la campagne est faible par rapport aux divisions engagées.

Mais la logistique du CEF souffrira surtout d'une pénurie de spécialistes, notamment dans la maintenance ou le soutien médical. Elle compensera ce faible volume par une adaptation réactive efficace.

## II. La manœuvre logistique au cours des premiers engagements du CEF

Au cours de la campagne d'hiver, le CEF relève début janvier 1944 le 6<sup>e</sup> CA US sur l'aile droite du dispositif de la V<sup>e</sup> armée et prend à son compte le front entre Castel San Vincenzo au nord et Concasale, proche de Venafro,



Source : service historique de la défense.

au sud. Les régiments de tirailleurs marocains commencent à relever les fantassins américains de la 34<sup>e</sup> D.I.U.S. qui, en ligne depuis le début des opérations, ne cachent pas leur joie de quitter ce secteur montagneux sur lequel ils ont laissé nombre des leurs. La mission du CEF est de s'emparer des hauteurs qui séparent les Alliés de la coupure profonde du Rapido, torrent qui se jette dans la rivière Liri à hauteur de Cassino.

Les premiers combats ont rapidement lieu pour conquérir toute une série de sommets rocheux et enneigés, indispensables pour aborder la ligne « *Gustav* », comme ceux de la cluse San Michele. Dans un tel terrain, où les distances réelles n'ont rien à voir avec les distances « à vol d'oiseau », les ravitaillements s'avèrent d'emblée très compliqués. Face aux difficultés, des mesures efficaces sont rapidement mises en œuvre pour assurer le transport des ressources et les mouvements.

### *1) Le rôle primordial des compagnies muletières*

La faible densité du réseau de communications du théâtre, et plus particulièrement de la zone d'engagement du CEF, dans les Abruzzes, ne permet pas l'utilisation des GMC pour le ravitaillement. Bien souvent, ces itinéraires de mauvaise qualité sont également exposés aux vues et aux tirs d'artillerie des Allemands. En outre, les premiers jours, la 2<sup>e</sup> division d'infanterie marocaine (DIM), aux ordres du général de division Dody, ne dispose pas encore de ses moyens muletiers, non débarqués.

De plus, l'importance accrue des besoins logistiques des grandes unités augmente considérablement la capacité de transport nécessaire. Cette forte augmentation du besoin, couplée à une impossibilité de se servir des moyens classiques, conduit donc le commandement à faire appel de plus en plus aux compagnies muletières, utilisées depuis 1888 dans les armées françaises, et dont le concept d'emploi a été remis à l'ordre du jour durant la campagne de Tunisie en 1942 et 1943.

Dans les semaines qui suivirent le débarquement des Alliés au Maroc et en Algérie en novembre 1942, une grande partie de la logistique des Français, dépourvus d'équipements modernes, en particulier de véhicules automobiles, est fondée sur le mulet nord-africain, qui lui confère rusticité et aptitude au combat en terrain accidenté. Le mulet fait ses preuves.

Mais les enseignements de cette campagne de Tunisie ne sont malheureusement pas immédiatement appliqués au moment d'équiper les divisions françaises qui se préparent à débarquer en Italie. La 2<sup>e</sup> DIM, qui débarque au cours de la première vague début décembre 1943, ne dispose que de

quelques dizaines de mulets, prélevés à la hâte dans les 288<sup>e</sup> et 388<sup>e</sup> compagnies muletières de la 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne (DMM) prévue de débarquer ultérieurement. Compte tenu des premières difficultés rencontrées dans le ravitaillement des unités et des premiers retours d'expérience qui ont démontré qu'il fallait environ le niveau de trois compagnies muletières pour satisfaire les besoins d'une division motorisée, cette lacune sera partiellement prise en compte avec le débarquement de la 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (DIA) en janvier 1944. Ce n'est qu'avec l'expérience acquise dans les combats de montagne en ce début d'année que la 4<sup>e</sup> DMM, qui débarque fin février en Italie, sera dotée d'un nombre de mulets adapté.

Le transport muletier apporte une contribution remarquée. Le succès est tel que même les Américains et les Anglais demandent aux Français de leur en prêter. Au fur et à mesure de la campagne d'Italie, de nouvelles compagnies muletières sont créées au profit des régiments et des bataillons. À l'été 1944, le CEF disposera d'environ 10 000 mulets. Les dix compagnies muletières engagées y gagneront leur surnom de « Royal Brèle Force ».

D'ailleurs, selon le général Juin, commandant le CEF, « tous les ravitaillements devront être faits par mulets et souvent sur de grandes distances. Sinon, il faudra renoncer à la manœuvre [...]. Pas de mulets, pas de manœuvres ».

Présentant de nombreux avantages, les mulets ont ainsi permis aux artilleurs de pouvoir rapidement se déplacer en montagne et de gagner en efficacité opérationnelle en autorisant des appuis là où cela apparaissait comme impossible à l'adversaire. L'effet de surprise a renforcé l'efficacité des tirs. Aussi, les flux de mulets ont assuré le ravitaillement continu des unités d'infanterie, allégées mais nombreuses, et qui combattaient loin des routes carrossables. Enfin, l'autre grande réussite est l'évacuation tactique des blessés, là où les ambulances ne pouvaient se rendre.

Mais l'utilisation massive des mulets présente également quelques inconvénients. Il faut en effet disposer des conducteurs formés en nombre suffisant. L'engagement massif de mulets ne s'improvise donc pas au hasard. Le chargement des fardeaux sur les dos des animaux se fait à la main par l'homme, ce qui en limite *de facto* le poids, notamment lorsqu'il s'agit des obus d'artillerie. La distance quotidienne est limitée à 40 kilomètres et le parcours s'effectue très lentement. D'un point de vue logistique, il faut prévoir et anticiper le soutien des mulets eux-mêmes, dont le volume n'est pas neutre puisque rien que le besoin en eau s'élève à environ 40 litres d'eau par jour et par mulet. Le soutien médical est en outre assuré par 44 vétérinaires, qu'il faut réussir à mobiliser.

Le général Boucaud, directeur du train, dans une conférence dispensée en 1947 aux officiers de l'EMA et aux directions des services, souligne l'efficacité du service vétérinaire : « Dans les 24 heures qui suivent la réception du message (NDLA : demandant le recomplètement des effectifs en mulets suite aux pertes occasionnées par le feu), les camions du service vétérinaire livrent au bivouac de l'unité intéressée les animaux demandés. Il assure en outre, une fois par semaine et dans les mêmes conditions, le remplacement des indisponibles de longue durée ». Puis il ajoute : « Je n'ai pas besoin de souligner que ce système, vraiment nouveau dans l'armée française, a recueilli tous les suffrages. Grâce à lui, nos unités muletieres furent toujours au complet, et on peut exiger d'elles le rendement maximum. L'idée mérite d'être retenue ; elle pourrait, semble-t-il, être appliquée au fonctionnement des autres services. »

## *2) L'intervention de la régulatrice routière 521*

Afin de permettre que le ravitaillement parvienne rapidement à de grandes unités agissant en terrain accidenté, il n'est pas seulement nécessaire qu'elles disposent de moyens de transport adaptés. Il faut également que le ravitaillement soit poussé le plus rapidement possible dans la bonne direction, ce qui ne peut se faire sans régulatrices routières placées largement en arrière des zones d'action divisionnaires.

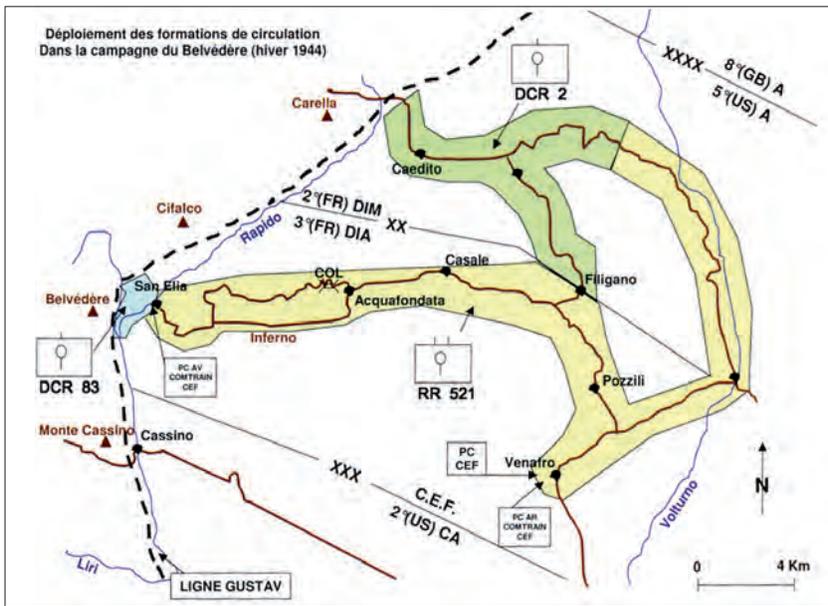
Au sud de la zone d'action du CEF, la 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (DIA) du général de Monsabert, après son succès dans sa conquête de Mona Casale, doit modifier son axe d'effort. Elle doit le reporter vers le sud, en direction de San Elia, située au pied du Belvédère, dont elle doit s'emparer. Les délais disponibles pour opérer cette conversion sont extrêmement brefs : l'attaque doit débiter le 25 janvier matin alors que les ordres ont été reçus le 23 soir.

La 3<sup>e</sup> DIA s'engage alors en montagne sur le seul axe disponible entre Pozzili et Acquafondata. Les seuls moyens de circulation de la division ne permettent pas de réguler suffisamment les flux sur une route tortueuse, étroite et coupée en de nombreux endroits. Un embouteillage de près de 1 000 véhicules se crée, risquant de compromettre la manœuvre de la division en bloquant l'acheminement des troupes sur la ligne de front et les approvisionnements. Les convois bloqués sont aussi souvent pris pour cible par l'ennemi.

Prenant conscience des conséquences d'une mauvaise organisation des mouvements sur la réussite de la manœuvre, le haut commandement du CEF décide donc de faire intervenir le commandement du train du corps

expéditionnaire pour rétablir au plus vite la situation et se donner les moyens d'assurer la fluidité de ses mouvements tactiques et logistiques. Préserver sa liberté d'action lui est en effet fondamental. Le commandement du train décide d'engager la régulatrice routière 521 de la réserve générale pour fluidifier les mouvements sur l'axe et renforcer les moyens insuffisants de la division, que sont les deux pelotons de circulation du DCR 83.

Des postes fixes et volants sont déployés tout le long d'un dispositif échelonné dans la profondeur sur l'ensemble de la zone d'action. Placés de bout en bout de l'itinéraire, ils permettent de renseigner, intervenir, réguler et contrôler.



Source : *La volonté d'aller plus loin* (P. Gueguen).

La transmission des ordres est facilitée par cette profondeur. De plus, une véritable discipline est imposée aux usagers, ce qui a pour effet immédiat de fluidifier les déplacements et permettre l'engagement des unités vers l'avant.

Le commandement du train, en coordonnant et en étant maître de l'ensemble des mouvements, rétablit une situation critique. Les unités de circulation viennent de confirmer leur nécessaire implication dans la manœuvre interarmes.

### 3) *Les enseignements tirés de ces premiers combats*

#### a. Une nécessaire planification de la manœuvre logistique

L'un des principaux dysfonctionnements relevés est le manque de planification liée à l'engagement d'un corps aussi important. Le nombre de véhicules et le poids logistique qu'ils représentent sont des données qui n'ont pas été prises en compte. Cela s'explique tout d'abord par un manque de connaissances des officiers des états-majors en matière de contraintes logistiques et de mouvements. Mais surtout, cette lacune a largement été renforcée par le volume de véhicules nécessaires pour le soutien d'une division structurée et équipée sur le modèle américain. Le type de matériel utilisé influe clairement sur la manœuvre logistique. Consommation, maintenance préventive ou données techniques sont des facteurs à maîtriser impérativement pour planifier les besoins initiaux et ultérieurs.

D'autre part, le manque de dialogue entre le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> bureau du CEF a contribué à aboutir à cette situation. Lorsque le premier pousse en permanence vers l'avant des renforts d'infanterie et d'artillerie sur le seul axe existant et que le deuxième lance simultanément des convois de munitions et de ravitaillement sur le même axe, le problème est pourtant prévisible. Le cloisonnement et le manque de coordination et de partage de l'information au sein de l'état-major du CEF ont failli être synonymes de fiasco. Même si le délai de réengagement de 24 heures donné à la 3<sup>e</sup> DIA était court, un minimum de dialogue est vital.

#### b. Les conséquences liées à des ordres en cours d'action

Lorsque des changements importants interviennent, le commandement doit d'emblée mesurer les conséquences et les impacts négatifs que cela peut engendrer sur le soutien et les flux. Ne pas les prendre en compte peut se révéler catastrophique.

Ainsi, après cette bascule d'effort vers le sud, la montée des versants enneigés et verglacés se fait péniblement avec matériels et munitions portés à dos d'hommes en raison du manque de mulets. Les délais de conversion de la manœuvre n'ont en effet pas permis aux trains muletiers d'être engagés à temps dans le nouveau secteur.

### c. L'organisation de la chaîne des mouvements

La délégation de commandement de toutes les unités de circulation, à première vue anodine, est en fait un vrai progrès dans la mesure où disposer d'un commandement du train unique au niveau de la grande unité, voire au niveau opératif, permet de gagner en efficacité et de répondre plus rapidement aux problèmes logistiques posés.

Ainsi, des transferts d'efforts sont possibles en fonction des priorités tactiques fixées par le chef. Les missions des unités de circulation s'inscrivent désormais dans une action d'ensemble qui permet réactivité et souplesse. La présence d'un commandement de l'arme du train au niveau des divisions rend également la manœuvre plus cohérente. Les formations appuyées bénéficient d'une capacité plus performante et donc d'une mobilité tactique accrue. Le commandement du train du CEF est désormais maître de l'organisation et du contrôle de la circulation dans toute la zone d'engagement de l'armée française en Italie.

Le rôle essentiel des unités de transport et de circulation dans la préparation et la conduite de la manœuvre est reconnu par l'ensemble des protagonistes. D'ailleurs, le général Juin écrit le 24 mai 1944 : « La bonne exécution des mouvements et transports sur route est devenue, désormais, la condition indispensable du succès de la manœuvre ».

Cette capacité d'adaptation en cours d'action va ensuite se retrouver dès la phase de préparation d'une offensive.

## III. L'aménagement de la tête de pont du Garigliano

À partir de mars 1944, le CEF change de secteur. En effet, afin de rompre définitivement le front de la ligne « *Gustav* » en arrétant de s'obstiner uniquement sur le mont Cassin, le dispositif opérationnel de la 5<sup>e</sup> armée US est modifié par le général Alexander. Le CEF est relevé sur ses positions par la 8<sup>e</sup> armée britannique et, après une courte période de remise en condition, reçoit une nouvelle zone de déploiement plus au sud, à l'ouest du Garigliano. Le général Juin parvient à redéfinir la mission que lui a fixée la V<sup>e</sup> armée dans le sens de l'action dans la profondeur qu'il préconise. Au lieu de progresser laborieusement dans la vallée de l'Ausente et de se faire relever ensuite par dépassement, il obtient de mener l'offensive de bout en bout en attaquant à la fois en montagne et dans les vallées. Il pourra ainsi rompre l'ensemble du dispositif allemand qui fait obstacle à la progression alliée vers Rome. Pour ce faire, il doit tout d'abord franchir le Garigliano et constituer une tête de pont au pied des monts pour contrôler les axes du massif.

Le défi à relever lors de la phase préparatoire à l'offensive consiste donc à concentrer les ravitaillements dans cette tête de pont afin de disposer de suffisamment de ressources pour assurer le soutien de l'attaque en cas de rupture des ponts. Cette mise en place doit s'effectuer en toute discrétion pour garantir l'effet de surprise au moment de l'attaque. La réussite du plan audacieux du général Juin repose en effet en grande partie sur cette surprise.

### *1) 1<sup>re</sup> phase : la préparation du terrain*

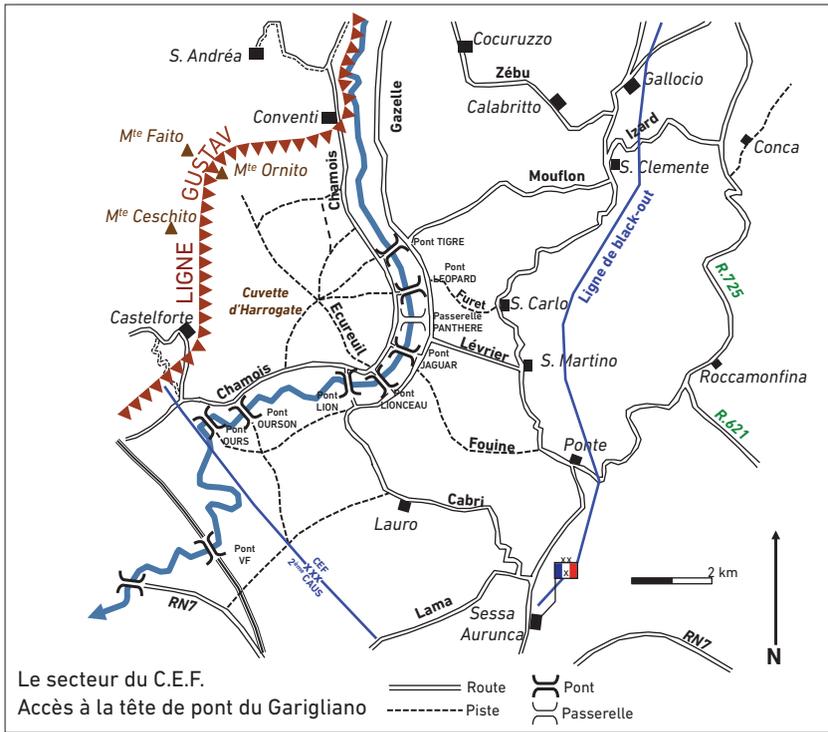
Le Garigliano constitue un véritable obstacle. Large de 40 à 60 mètres, rapide, profond, avec un niveau soumis à des oscillations journalières qui atteignent un mètre, il est infranchissable à gué.

En avril 1944, les seuls points de franchissement sur le Garigliano sont constitués par deux ponts mis en place par les Britanniques quelques mois plus tôt, le pont « Lion », pont Bailey de classe 30 au sud et le pont « Tigre », de classe 9 au nord et qui sera ultérieurement porté à 28. Les sapeurs anglais ont également créé quelques pistes sur les rives départ et arrivée afin de pouvoir rejoindre le seul emplacement à l'abri des vues ennemies, la cuvette d'Harrogate à moins de 1 500 mètres des lignes allemandes. En fait, à l'arrivée du CEF, seules deux étroites pénétrantes sur la rive est et une rocade de part et d'autre du fleuve constituent le réseau routier.

Loin de toute improvisation, le commandement du CEF prépare l'offensive dans le détail. Des travaux de planification sont menés avec l'ensemble des acteurs. Une concertation fine se tient entre les éléments de circulation du train et le génie pour définir les aménagements routiers à réaliser.

En un mois, le génie fait un travail considérable en ouvrant de nouvelles routes, en taillant des pistes dans les flancs de montagne et en installant cinq ponts supplémentaires et deux passerelles, échelonnés du nord au sud. Le 20 avril, on dispose de trois itinéraires pour pénétrer dans la tête de pont : route Chamois et pont du Lion, route Lévrier et pont Jaguar (Bailey avec piles 12 tonnes) et route Mouflon et pont Tigre. Les rocades de vallées permettent de nombreuses variantes dans le cas où un ou plusieurs des ponts seraient détruits.

Les travaux font l'objet d'un camouflage très poussé afin d'éviter de dévoiler prématurément la manœuvre. Des pots de fumigène dispersés dans la vallée créent un écran permanent de fumée. Les ponts deviennent invisibles. Les pistes et les routes, recouvertes par endroits de larges filets de camouflage, sont arrosées d'eau et d'huile de vidange pour éviter que le trafic généré par les engins de chantiers soulève de la poussière qui pourrait être visible par les Allemands. Les ponts sont protégés contre les mines flottantes



par des câbles et des filets tendus de part et d'autre du fleuve. Des postes d'observation sont même installés pour prévenir une crue subite, provoquée par l'ouverture des vannes du réservoir de San Giovanni, et qui serait susceptible de provoquer la rupture des moyens de franchissement ou inonder complètement les accès aux ponts. Tout est prévu dans les moindres détails.

## 2) 2<sup>e</sup> phase : la mise en place des dépôts

Après l'aménagement du terrain, à partir du 25 avril 1944, les unités de transport du train vont mettre en place en dix jours les dépôts sur la rive ouest du Garigliano, stocks destinés essentiellement à l'approvisionnement de la 4<sup>e</sup> DMM (Sevez) et de la 2<sup>e</sup> DIM (Dody). L'objectif est que ces deux divisions puissent disposer de ces ressources dans le cas où elles seraient coupées de leurs arrières.

200 véhicules par nuit transportent en moyenne chacun 2,5 tonnes de matériels sur un itinéraire pré-équipé, tous feux éteints. Le déplacement des convois se fait en bon ordre, sous le contrôle des unités de circulation qui font scrupuleusement respecter la réglementation et les consignes, notamment celles liées au silence et au *black-out*.

Au total, ce sont 400 tonnes de vivres en rations K ou C (130 000 journées), 35 000 rations pour animaux, 100 m<sup>3</sup> par jour d'eau potable, 10 000 nourrices d'essence et 2 000 tonnes de munitions qui vont être acheminés, sans compter les ravitaillements journaliers nécessaires jusqu'au jour J. Six journées de combat (JC) représentant environ 2 500 tonnes sont pré-positionnées à l'avant du front.

À noter que, simultanément, les dépôts de l'arrière sont également approvisionnés au maximum. Toute la chaîne logistique est poussée vers l'avant.

### *3) Les enseignements tirés de cette préparation*

#### **a. La coordination interarmes comme facteur de succès**

L'aménagement de la tête de pont du Garigliano permet de tirer un enseignement essentiel. Les manœuvres sont trop souvent abordées uniquement sous le prisme des armes de mêlée et des appuis. Or, la logistique et les systèmes d'information et de commandement constituent véritablement une clé de voûte dans la conquête du succès opérationnel. L'anticipation et la planification en amont des opérations renforcent l'efficacité globale des effets souhaités, surtout avec des objectifs situés dans une profondeur de plusieurs dizaines de kilomètres.

#### **b. Les notions de flux**

À l'inverse du principe de « flux tirés » qui répond à la notion de stricte suffisance, le principe de « flux poussés » consiste à livrer systématiquement, à temps, une ressource réputée suffisante à l'ensemble des formations soutenues. Cette méthode permet d'anticiper les besoins engendrés ponctuellement par une opération en cours ou à venir.

Mais, dans le temps long, elle présente un double risque. Tout d'abord, en cas de sous-consommation, le risque encouru est de voir se développer des stocks à terre qui contribueraient à alourdir gravement les détenteurs de ces stocks. Surtout, en cas de surconsommation, la logistique perd toute réactivité car elle se retrouve dans l'incapacité de répondre rapidement aux procédures de reconstituer exceptionnel initiées par le ou les demandeurs, faute de ne plus posséder la ressource prévue par le plan d'entretien.

L'aménagement de la tête de pont du Garigliano se révèle être un véritable défi, aussi bien d'un point de vue aménagement du terrain que d'un point de vue logistique. Cette préparation minutieuse contribue à la réussite finale de la bataille en la plaçant dans des conditions de départ optimales.

### c. La logistique comme socle fondamental d'une opération

Pas un pas sans appui. Mais, plus généralement, pas une manœuvre sans logistique. Le général commandant le CEF l'a bien compris. Dans un environnement particulièrement difficile, cela se révèle encore plus vrai. Le relief, le climat et la géographie sont des facteurs qui influent directement sur le déroulement de la manœuvre et les flux de ravitaillement. Les milieux montagneux ou désertiques demandent davantage de rigueur et de précision dans la planification. L'anticipation des besoins est indispensable. La rusticité des unités logistiques et la faculté d'adaptation garantissent la permanence des effets en ravitaillant au plus près les troupes.

La connaissance des principes fondamentaux de la logistique par les états-majors, voire par les décideurs interarmes eux-mêmes, est un impératif absolu. Elle doit dès lors systématiquement être intégrée dans les exercices majeurs et surtout dans les écoles de formation. Or, trop souvent, les paragraphes de l'annexe logistique des ordres d'opérations ne se résument qu'à deux lettres : PM. Pour mémoire...

Au début de la campagne d'Italie, la logistique n'est pas la préoccupation principale des Français, la priorité étant portée pour des raisons de prestige aux formations combattantes de l'avant. Mais l'intégration des matériels américains et la mise en œuvre de leurs concepts d'emploi, conjuguées au problème posé par les distances en zone montagneuse et par la nécessité d'agir en progressant vite et loin, changent progressivement la donne. Organisés en prenant en compte ces différents impératifs et contraintes, les systèmes de communications ou les bases logistiques avancées transforment en effet radicalement l'emploi de la fonction logistique dans l'armée française.

Outre l'audace de la manœuvre adoptée et le courage des troupes, l'offensive victorieuse du CEF n'est rendue possible que par un effort titanesque du génie pour rétablir les itinéraires, ou en créer dans les zones les plus infranchissables, et par la manœuvre de nos compagnies muletières de réserve générale, qui pallient les problèmes liés à l'élongation des lignes de communications. Les services contribuent à ce succès en anticipant systématiquement au mieux les besoins des troupes.

La logistique s'adapte à tous les niveaux et dans toutes les fonctions opérationnelles. La campagne d'Italie est un champ d'expérimentation pour l'ensemble des sous-fonctions logistiques, dont l'efficacité contribue à la victoire tactique en développant des nouvelles méthodes de gestion, à l'image de l'intendance française qui cherche en permanence à améliorer le quotidien du soldat. Les rations américaines K et C sont ainsi accompagnées de pain et de vin, achetés localement. D'ailleurs, pour la petite histoire, le système américain n'autorisant pas les achats décentralisés, l'armée US

en viendra même à retirer de la ration fournie aux Français l'équivalent en calories. Les premières rations pour les musulmans apparaissent même lors de cette campagne. L'intendance met en œuvre des unités de ravitaillement en viande, des groupes de fabrication de pain ou encore une boulangerie tractée. Côté habillement, 70 000 chaussures en cuir sont achetées sur place pour répondre aux retards d'approvisionnement.

La gestion des stocks et la dynamisation des flux ont permis de gagner en souplesse et en rapidité. En 1940, lors de la campagne de France, le dispositif logistique plus statique limite toute réaction face à la manœuvre de l'adversaire. Tout l'art de la logistique opérationnelle réside dans la mise en mouvement de la ressource et de sa gestion aux niveaux opératif et tactique.

Finalement, le principal enseignement à retenir de cette campagne d'Italie est bien l'adaptation réactive de l'ensemble des sous-fonctions logistiques en terrain accidenté multipliant les distances.

Le colonel Goutard, dans son ouvrage portant sur le CEF, écrit : « Le CEF était une petite armée où régnait une cohésion, une camaraderie de combat et une émulation sans égales. Il était animé par une flamme dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire et qui laissera au cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur de servir dans ses rangs un souvenir ineffaçable ».

Plus généralement, le général de Monsabert dira en 1946 de la campagne d'Italie qu'« elle a été pour la France le témoignage de la vitalité de son armée que l'on croyait morte ». (préface du livre du colonel Goutard).

Alors rendons au CEF et à ses combattants l'hommage qu'ils méritent.

## Bibliographie

1. GAL René Chambe – *L'épopée française en Italie 1944* (Flammarion, 1952).
2. COL Jean Goutard – *Le CEF dans la campagne d'Italie 1943-1944* (Lavauzelle, 1947).
3. LCL Georges Boullé, COL Pierre Le Goyet – *Le CEF en Italie (43-44) – Tome 1 : La campagne d'hiver* (SHD, 1971).
4. LCL Georges Boullé, COL Pierre Le Goyet – *Le CEF en Italie (43-44) – Tome 2 : La campagne de printemps et d'été* (SHD, 1973).
5. COL Philippe Gueguen – *La volonté d'aller plus loin – Histoire de la circulation routière de 1916 à nos jours* (FNT, 2006).
6. Conférence du GAL Boucaud, directeur du train, du 22 janvier 1947 aux officiers de l'EMA.

## Archaïsme, modernité et intégration des « armes » au temps de Bouvines

*Colonel Christophe de LAJUDIE*

« **C**ertaines interprétations de l'histoire tendent à affirmer que l'intégration d'éléments de toutes armes à des niveaux de commandement de plus en plus bas et de façon de plus en plus permanente aurait constitué un mouvement continu depuis Qadesh jusqu'à nos jours, d'où on tire l'idée que la section de demain devrait être interarmes voire interarmées, sans qu'on puisse dire d'ailleurs où devrait s'arrêter un tel mouvement.



La lecture attentive de la chronique de Bouvines<sup>1</sup> fera justice de cette idée reçue. Son auteur, Guillaume le Breton, chapelain de Philippe II, nous paraît un témoin précis et crédible : il était assurément de haut lignage et parfaitement au fait des usages militaires de son temps, et il était présent à la bataille comme chapelain du roi. Si les historiens, le tenant à bon droit pour juge et partie, relativisent les aspects moraux et politiques de son récit, personne n'en conteste la véracité des détails d'ordre technique ou tactique. C'est sur ces détails que porte ici notre attention car ils disent en peu de mots beaucoup de choses sur la guerre au XIII<sup>e</sup> siècle et sur la tactique en général.

---

<sup>1</sup> Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Gallimard, collection Folio histoire, pp. 68 à 97. Pour raviver « l'esprit guerrier », on ne saurait trop conseiller la lecture intégrale de ce morceau de bravoure.

## Archaisme et modernité de la guerre chevaleresque : « écrasement des niveaux » ; variation des approches directe et indirecte ; indiscipline ou subsidiarité ?

La chronique fait déjà apparaître crûment une réalité qui a universellement et durablement marqué la guerre, le combat et les sociétés : l'absolue confusion de la politique, de la stratégie et de la tactique, dans une armée où le souverain est toujours chef d'armée, dans une société où l'opinion veut à toutes forces qu'il combatte en personne pour défendre son droit, dans un système hiérarchique où ses inférieurs sont en même temps ses égaux. Guillaume rappelle ainsi que le Roi vint lui-même au premier rang :

*« ... Le roi retourna tout premier à grande course de cheval et se mit au premier front de la première bataille, si bien qu'il n'y avait personne entre lui et son ennemi. »*

Ce caractère archaïque des guerres médiévales devrait nous paraître moderne car, en dépit de l'apparente rigidité de nos « niveaux de la guerre », nous le retrouvons, au moins partiellement, dans ce que nous appelons « l'écrasement des niveaux ».

Un deuxième caractère étrangement moderne apparaît dès les débuts de la chronique dans l'évidente préférence du roi, et plus encore de ses barons, pour une stratégie indirecte de préférence à une stratégie directe, ou pour le dire autrement pour une stratégie de terre brûlée plutôt qu'une bataille :

*« Le Roi fut de Péronne et entra à grande force en la terre de Ferrand ; il passa parmi la Flandre en brûlant et gâtant tout à droite et à gauche. »*  
*... « Le Roi se proposa d'attaquer ses ennemis mais les barons le lui déconseillèrent pour ce que les entrées étaient étroites et difficiles à passer jusques à eux. Pour ceci il changea son propos par le conseil des barons et ordonna qu'ils retourneraient arrière et entreraient par autre plus plane voie en la comté de Hainaut et qu'ils la détruiraient de tout en tout. »*

La suite montrera d'ailleurs que les raisons des barons n'étaient sans doute pas que de saine tactique, qu'il y entrât une dose d'intérêt et une autre de « salutaire trouille », car lorsque Frère Guérin, revenu de sa reconnaissance, eut averti de l'arrivée de l'armée alliée :

*« ils ne s'accordaient pas beaucoup à la bataille et louèrent que l'on chevauchât toujours avant... »*

C'est finalement sur l'insistance de Frère Guérin que le roi se décide à donner la bataille, en dépit de la prudence (ou de la pusillanimité ?) des barons :

*« Mais Frère Guérin sentait alors tout le contraire et criait et affirmait avec assurance qu'il convenait que l'on se battît ou qu'on partît à honte et à dommage... à la fin vainquit l'opinion de plusieurs celle d'un seul... »*

Les appels à l'aide du détachement laissé derrière lui en couverture par Guérin eurent aussi leur importance dans cette décision :

*« ...Vinrent en l'ost les messagers de ceux qui étaient en la dernière bataille. Ils criaient à merveilleux cris et horribles que leurs ennemis venaient et qu'ils s'appareillaient durement à combattre contre ceux de la dernière échelle, et que le vicomte de Melun et ceux qui avec lui étaient légèrement armés et les arbalétriers qui refrénaient leur orgueil et soutenaient leur attaque, étaient en grand péril et qu'ils ne pourraient pas longuement retenir leur hardiesse ni leur forcénerie. »*

La manière dont l'Élu Guérin et le Vicomte de Melun partent en reconnaissance puis couvrent l'armée pose enfin la question de l'indiscipline dont on qualifie habituellement les armées de ce temps, notamment françaises.

*« Le vicomte de Melun se détacha de l'ost du roi avec d'autres chevaliers qui assez légèrement étaient armés et chevaucha vers ces parties d'où Otton venait. Et aussi se détacha de l'ost et chevaucha après lui Frère Guérin... Ces deux-là se détachèrent de l'ost d'environ trois milles et chevauchèrent tant ensemble qu'ils gravirent un haut tertre d'où ils purent ouvertement distinguer les batailles de leur ennemi... Quand ils virent ceci, l'élu Guérin se détacha immédiatement et se hâta de retourner au roi ; mais le vicomte de Melun demeura en la place avec ses chevaliers qui assez légèrement étaient armés. Au plus tôt qu'il put venir au roi et aux barons, l'élu Guérin leur annonça que leurs ennemis venaient hâtivement... »*

Ces deux hauts personnages se détachent sans ordres, comme on le verra faire par d'autres en toutes sortes de circonstances et pour toutes sortes de raisons bonnes ou mauvaises. Le qualificatif d'indiscipline est anachronique car l'ost royal était, avant l'heure, une armée de coalition : chaque baron, chaque banneret, était à sa manière souverain en son apanage ou en son fief, ses solidarités familiales et l'intérêt de son lignage comptaient plus que son lien de vassalité. Le « commandement » de Philippe Auguste était donc proche de celui qu'exerce aujourd'hui un commandant en chef interallié : ne pouvant contraindre, il lui fallait convaincre et se reposer sur la loyauté et la prouesse de ses gens.

En l'occurrence, « l'indiscipline » réussit puisque notre « échelon de découverte » découvre effectivement l'ennemi et procure au roi les délais nécessaires pour prendre la décision de livrer bataille et à l'armée ceux nécessaires pour prendre le dispositif idoine :

*« ... ils gravirent un haut tertre d'où ils purent ouvertement distinguer les batailles de leur ennemi qui se hâtaient de venir et étaient toutes ordonnées pour combattre. Quand ils virent ceci, l'écu Guérin se détacha immédiatement et se hâta de retourner au roi ; mais le vicomte de Melun demeura en la place avec ses chevaliers qui assez légèrement étaient armés. Au plus tôt qu'il put venir au roi et aux barons, l'écu Guérin leur annonça que leurs ennemis venaient hâtivement à batailles ordonnées... Trompes et buccins commencèrent à bondir et les batailles à retourner qui déjà avaient passé le pont. »*

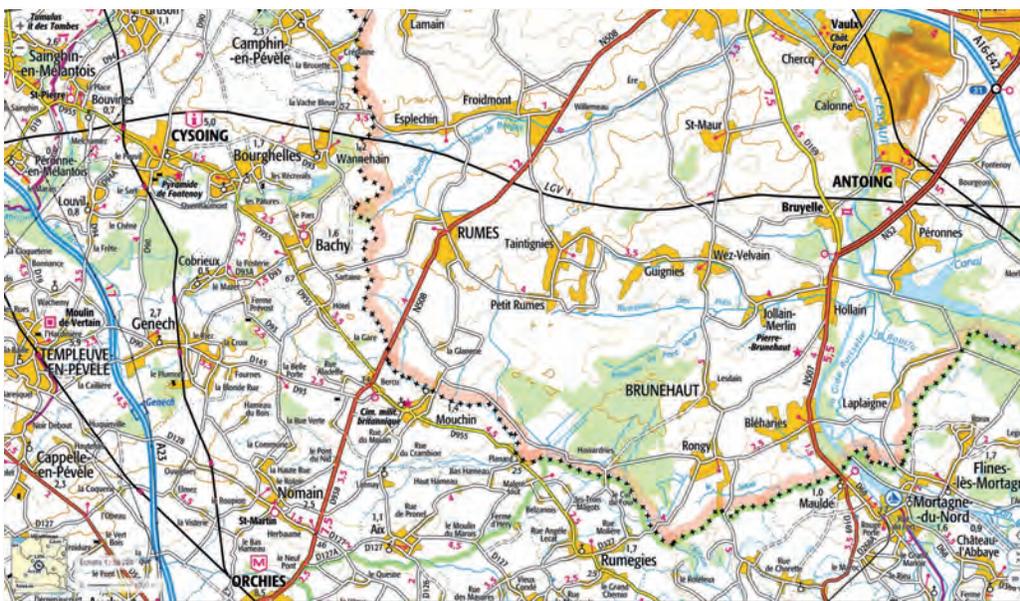
En termes modernes, cette armée laisse des « subalternes » – mais sont-ce réellement des subalternes ? – se charger de leur propre initiative d'une mission de sûreté, mission d'arrière-garde dans laquelle il n'y avait que des mauvais coups à prendre. Initiative et subsidiarité pourraient qualifier un tel commandement mieux qu'indiscipline. Notre chroniqueur souligne à chaque page les qualités insignes des uns et des autres, dans lesquelles dominent expérience, compétence, *appertise d'armes, merveilleuse prouesse et ardeur à combattre*. Il dépeint Frère Guérin, dont rien ne dit qu'il était de très haute extraction, comme « sage homme, de précieux conseil et merveilleux de prévoyance pour les choses à venir », ne craint pas de le présenter comme très proche conseiller du roi (un conseiller assez ferme au demeurant) et le contradicteur des barons. La haute valeur individuelle et collective de ses parties est la force de l'armée et lui tient lieu de « commandement » en ce sens qu'elle autorise le souverain à se reposer sur l'initiative individuelle plutôt que sur une organisation hiérarchique rigide.

## L'ordre de bataille, organisation et articulation

La chronique de Guillaume nous fournit des informations précieuses sur ce que devait être le dispositif d'une armée dans la marche à l'ennemi ou, plus précisément ici, dans la reconnaissance offensive car le chroniqueur ne fait pas mystère de la volonté des ennemis de poursuivre les Français et de les forcer à combattre en fâcheuse posture :

*« Otton fut en cette même matinée du château de Mortagne, et chevaucha tant qu'il put après le roi, à batailles ordonnées... leurs ennemis venaient hâtivement à batailles ordonnées, et qu'il avait vu les chevaux couverts, les bannières déployées, les sergents et les gens à pied au front devant, ce qui est signe certain de bataille. »*

La mention répétée des *batailles* ordonnées signifie que l'armée se lance dans la poursuite articulée et déployée pour livrer bataille. Les détails relevés par Frère Guérin dans son rapport au roi et aux barons précisent un dispositif linéaire (*au front devant*), des troupes complètement équipées (*appareillées*) pour combattre (*chevaux couverts* et *bannières déployées*), mention à rapprocher de la situation du détachement du vicomte de Melun *qui assez légèrement était armé*. Plus important pour nous, ce détail tactique d'importance : *les gens à pied au front devant*, indice interprété par l'*Elu de Senlis* comme *signe certain de bataille*, ce qui signifie qu'une poursuite visant à forcer l'adversaire à la bataille ne consistait pas pour les chevaliers à galoper sans ordre mais constituait une manœuvre de toute l'armée, articulée et déployée dans un dispositif raisonné. En termes « modernes », Otton semble avoir décidé d'avancer en « ambiance sûreté » plutôt qu'en « ambiance vitesse », mention d'autant plus remarquable que de Mortagne-du-nord, sur l'Escaut, à Bouvines, sur la Marcq, il n'y a pas moins de 19 kilomètres à vol d'oiseau et une bonne vingtaine par les bonnes chaussées d'aujourd'hui.



Bouvines se trouve dans le coin supérieur gauche entre Sainghin-en-Mélantois et Cysoing. Mortagne se trouve en bas à droite. Lille se trouve quelques kilomètres au nord-ouest de Bouvines et les faubourgs de Tournai apparaissent au coin supérieur droit. © *géoportail.IGN*.

Plusieurs mentions indiquent que les deux armées étaient divisées pour l'essentiel en formations à la composition « interarmes » (*les batailles*), agissant groupées dans le combat : en dehors des *sergents* et des *gens*

à pied au front devant déjà mentionnés, on note que le détachement du vicomte de Melun, avec ses chevaliers *assez légèrement armés*, comptait des arbalétriers, seule mention d'ailleurs de gens de trait dans le récit (on ne sait en l'occurrence s'ils étaient montés ou non) ; un autre exemple en est la bataille de Gauthier de Saint-Valéry, mentionnée à deux reprises comme comprenant des gens de pied et des chevaliers :

*« ... à la fin eût-il été mort ou pris, si ne fût Thomas de Saint-Valéry, ... qui surgit là avec cinquante chevaliers et deux mille sergents à pied, qui le Barrois délivra. »*

Pour autant, la chronique fait également état de plusieurs troupes particulières spécifiquement rangées à part. La première est constituée par les milices des communes, qui devaient prendre une place éminente dans le roman national postérieur mais à qui la chronique prête pourtant peu de valeur tactique :

*« ... Les légions des communes vinrent arrière qui déjà étaient allées avant jusque près des tentes... et accoururent à la bataille du roi... Les communes dépassèrent toutes les batailles des chevaliers et se mirent devant le roi à l'encontre d'Otton et de sa bataille. »*

Apparemment déployés en avant sans soutien immédiat, ces intermittents mal équipés et peu ou pas entraînés se révèlent incapables de soutenir le choc des professionnels :

*« Mais ceux de son échelle qui étaient chevaliers de grande prouesse les firent tôt se retirer jusques à la bataille du roi, toutes les éparpillèrent petit à petit et les transpercèrent tant qu'ils approchèrent bien près de l'échelle du roi. »*

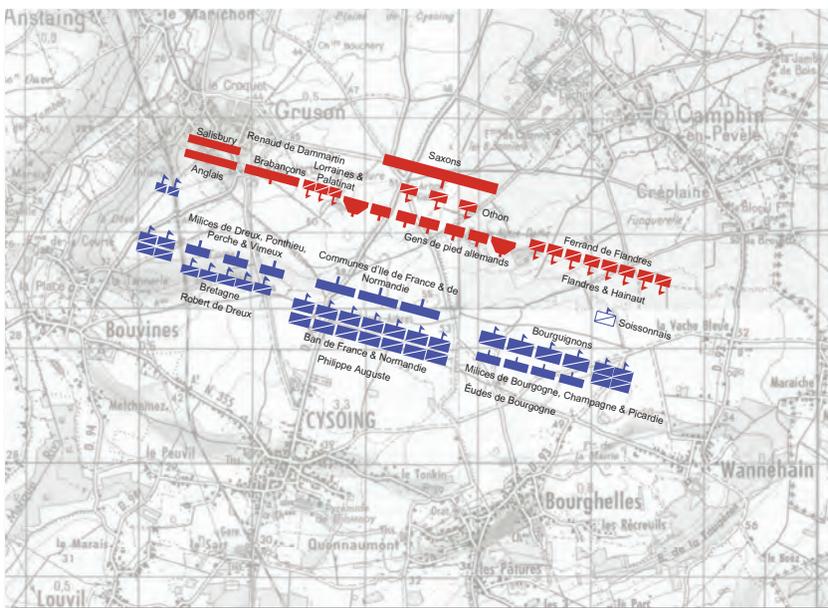
En face, Guillaume mentionne les routiers Brabançons qui ne seront réduits qu'à l'extrême fin de la bataille :

*« ... sept cents sergents à pied, preux et hardis, nés de la terre de Brabant, que ceux de là avaient mis par-devant eux pour mur et pour défense contre la force de leur ennemi. »*

Enfin, mention est faite de « cent cinquante sergents à cheval nés de la vallée de Soissons, pleins de grande prouesse et de grand hardiment » et qui « ne se battaient pas moins vertueusement à pied qu'à cheval ». Cette troupe résultait d'une articulation faite par Frère Guérin et avait pour mission d'engager la bataille sur l'aile droite dans une action que, dans notre jargon, nous pourrions qualifier de *shaping* :

« commencer la bataille... en cette intention que les nobles combattants de France... trouvent leur ennemi quelque peu ému et troublé. »

La chronique, d'ailleurs, ne prête à l'action d'aucune de ces troupes une grande efficacité comparée à celle des « batailles » des chevaliers. On tend à faire de ce propos une lecture sociale et politique selon laquelle Guillaume, proche serviteur du souverain et lui-même sans doute noble, aurait mis en avant les chevaliers plutôt que les gens de communes, routiers et sergents, tous de basse extraction, interprétation pourtant démentie par l'évidente impertinence du ton du chroniqueur vis-à-vis des barons et du roi lui-même. Une lecture attentive autorise à réviser ce jugement et à voir dans leur caractère exclusivement « mono-arme » une des faiblesses de ces formations.



Reconstitution de l'ordre de bataille de Bouvines d'après les nombreuses cartes que l'on peut trouver et qu'il faut prendre avec une infinie précaution. Il est douteux que les deux armées aient couvert ainsi un front de près de 4 kilomètres quoique Guillaume dise que la première *attaque à la droite partie du champ* se soit faite à l'insu du roi. Guillaume écrit que « le premier front de la bataille des Français couvrait de l'espace du champ mille et quarante pas » mais que les ennemis « s'étendirent si largement qu'ils couvrirent la plus grande partie du champ ». En dehors des principales batailles et de leurs chefs, la représentation des « unités » et de leurs positions est hasardeuse : Guillaume mentionne la *bataille des Champenois*, dont l'attaque aurait empêché le comte Ferrand d'aller droit au roi, et celle de Thomas de Saint-Valéry, ce qui sous-entend que les hommes étaient mêlés par fiefs, apanages, lances ou bannières et non séparés en cavalerie et gens de pied comme on les représente habituellement. À l'aile droite française, qui comprend le fameux détachement du vicomte de Melun et le comte de Saint-Pol, la chronique prête à frère Guérin une autorité plus importante qu'au duc de Bourgogne et s'étendant sur toute la bataille, mais peut-être faut-il comprendre qu'elle ne concernait d'abord que les gens de Picardie auxquels appartenaient justement les sergents du Soissonnais ?

## L'ordre de bataille, dispositif et formations

Guillaume prête à l'ennemi pour son déploiement initial une sorte de conversion par la droite devant l'ennemi, motivée par la surprise, manœuvre d'apparence fort risquée même si à ce stade l'ennemi ne comprenait qu'une légère arrière-garde.

*« Quand Otton et les siens virent que le roi était retourné, ce qu'ils ne croyaient pas, ils furent tout ébahis et surpris de soudaine peur. Alors ils se tournèrent à la droite partie du chemin si bien qu'ils allaient par-devers occident et s'étendirent si largement qu'ils couvrirent la plus grande partie du champ. Ils s'arrêtèrent par-devers septentrion en telle manière qu'ils eurent la lueur du soleil droitement aux yeux... »*

Otton aurait donc marché à l'ennemi en une colonne de trois batailles, venant du sud-ouest, chaque bataille aurait tourné à droite faisant face au nord-est avant de se retourner pour se déployer face au sud. Les deux adversaires semblent donc avoir été aussi surpris l'un que l'autre mais l'opportune couverture fournie par le détachement du vicomte de Melun donna au roi de France le temps de rappeler et former son armée. L'Empereur ne put ni surprendre l'ost en flagrant délit de franchissement, ce que peut-être il espérait, ni prendre l'avantage du terrain, et il n'eut d'autre ressource que de se déployer, semble-t-il dans l'urgence, et le soleil dans les yeux.

*« Le roi ordonna ses batailles et les assit parmi les champs droitement contre son ennemi par-devers le midi, front à front, en telle manière que les Français avaient le soleil aux épaules. Ainsi furent les batailles ordonnées et également mises deçà et delà. »*

Les ordres que donne Frère Guérin montrent qu'on faisait grand fond sur la valeur du premier échelon, sur la puissance du premier choc qui en résulterait, et sur l'effet moral que cela produirait sur les moins valeureux de chaque camp.

*« Il mit certains, qui devant étaient, par-derrrière, pour ce qu'il les sentait lâches et tièdes de cœur, et ceux qu'il sentait hardis et fervents de bataille, en la prouesse desquels il avait foi et assurance, il les assit en la première échelle » avant de leur dire « le champ est grand, élargissez-vous parmi les rangs, que votre ennemi ne vous enclose ; car il n'est pas convenable que l'un se fasse écu de l'autre, mais ordonnez-vous en telle manière que vous puissiez combattre tous ensemble et en une même heure, tout d'un front. »*

Il s'agissait, en d'autres termes, d'étendre le front pour éviter d'être tournés et de mettre en ligne le plus grand nombre de chevaliers parmi les plus valeureux, donc d'imposer d'entrée un rapport de force très favorable aussi bien qualitativement que quantitativement, afin d'exploiter au mieux les effets préparatoires de l'attaque des sergents à cheval.

Parlant d'interarmes, une mention spéciale est à réserver pour le dispositif du comte de Boulogne qui avait disposé une forte troupe à pied en recueil de ses chevaliers dans une disposition que Guillaume juge nouvelle :

*« Le comte Renaud de Boulogne... d'un nouvel art usait en la bataille, car il avait fait un double parc de sergents à pied bien armés, joints et serrés ensemble à la circuite en la manière d'une roue : dedans ce cerne, n'y avait qu'une seule entrée par quoi il entrait, quand il voulait reprendre son haleine ou quand il était trop empressé de ses ennemis. »*

### L'imbrication des « armes » dans la mêlée

C'est cependant entre les lignes du récit de la mêlée qu'on devine le mieux l'imbrication et la coopération des armes particulières. Ainsi la nouveauté de *l'art* du comte Renaud était relative et portait sur la forme de son dispositif tandis que la lecture induit l'idée que toutes les batailles usaient également de gens de pied comme d'un « camp » pour se reformer et se rallier et permettre aux chevaliers et gens d'armes de sortir de la mêlée (la *presse*) pour se « restaurer » à tous les sens du terme. Ainsi est-il dit du comte de Saint-Pol :

*« qui très fortement et très longuement s'était battu et était déjà assez travaillé pour la multitude des coups qu'il avait donnés et reçus, se retira hors de la presse pour se rafraîchir et éventer et pour reprendre un peu son esprit... il retourna à sa bataille et se reçut entre ses gens... Quand il eut fait cette prouesse merveilleuse et qu'il se fut un peu rafraîchi avec ses chevaliers qui pendant ce temps s'étaient reposés, il se joignit et moula dans son armure et puis se rejeta au plus dru de ses ennemis. »*

Du même comte de Saint-Pol, Guillaume décrit une attaque décisive résultant en la percée de la bataille opposée suivie d'une nouvelle attaque de revers. La même manœuvre est prêtée à la bataille du vicomte de Melun.

*« Tant frappa et massacra avec les siens, à droite et à gauche, qu'il transperça tout outre la tourbe de ses ennemis, puis se rejeta dedans d'autre part et les encercla comme au milieu de la bataille... Le vicomte*

*de Melun... attaqua ses ennemis d'autre part, tout en cette manière que le comte de Saint-Pol avait fait ; tout autre les transperça et retourna d'autre part parmi cette bataille... »*

Cette description a parfois induit historiens et artistes à n'y voir que chevaliers en combattant d'autres. Pourtant, contrairement à ces apparences plusieurs indices induisent à penser que chaque formation (*bataille* ou *échelle*) devait avoir et conserver ses propres piétons. D'abord parce que, si massacre il y eut, ce dut être surtout de piétons car on sait qu'il mourait fort peu de chevaliers dans ces batailles. Ainsi il est dit de l'action des sergents à cheval du Soissonnais :

*« Mais les Flamands et les Allemands qui étaient très ardents de combattre, eurent grand dédain d'être premièrement requis par sergents et non par chevaliers. Pour cela ils ne daignèrent pas se mouvoir de leur place mais les attendirent et les reçurent très aigrement ; grande partie de leurs chevaux leur occirent et leur firent maintes plaies... »*

Or les Flamands et les Allemands dont il est question semblent tous être chevaliers, et pourtant il est tout à fait improbable qu'une troupe à cheval ait pu recevoir de pied ferme le choc d'une charge sans s'en trouver culbutée ou débandée : tout indique donc que les sergents n'ont pu être arrêtés et leurs chevaux occis que par la défense ferme d'une solide piétaille, vraisemblablement mêlée aux chevaliers sans quoi ceux-ci n'auraient pas été mentionnés. La plus célèbre scène de la bataille, celle où Philippe Auguste manque de peu d'être pris ou tué, confirme cette impression d'imbrications des différentes « armes », soit qu'elle ait été intentionnelle, soit au contraire qu'elle n'ait résulté que du chaos de la mêlée.

*« Quand... les nobles combattants qui en la bataille du roi avaient été mis spécialement pour son corps garder, virent que Otton et les Teutons de sa bataille tendaient à venir droit au roi et qu'ils ne quéraient que sa personne tant seulement, ils se mirent devant, pour rencontrer et refréner la forcénerie des Teutons. Ils laissèrent le roi pour qui ils craignaient derrière leur dos. Pendant qu'ils combattaient Otton et les Allemands, leurs gens à pieds qui étaient allés devant, atteignirent le roi soudainement et le trébuchèrent de son cheval jusqu'à terre avec des lances et des crocs de fer. »*

Les gens à pieds qui étaient allés devant ont dû profiter du chaos de la presse pour s'y infiltrer dans le but évident d'atteindre le roi de France dont la mort ou la prise était un objectif essentiel, d'une part parce que la prise et la rançon de chevaliers en tournoi ou en bataille faisaient le revenu essentiel des gens de guerre, d'autre part parce que l'une comme

l'autre aurait signifié la débandade des Français, la fin de la bataille, la fin de la guerre et sa justification morale par la manifestation du jugement de Dieu. La scène montre que, de part et d'autre, piétons et cavaliers, nobles et roturiers, étaient mélangés. Lances, bannières, échelles ou batailles étaient donc des formations étroitement « interarmes », soudées par les solidarités familiales et vassaliques et par un entraînement collectif permanent dans les tournois qui occupaient alors tous les chevaliers et leur *mesnie* durant la belle saison<sup>2</sup>.

Il faut noter également qu'au XIII<sup>e</sup> siècle le combat à pied dans la mêlée est encore usuel pour le cavalier démonté et que le *harnois* est encore suffisamment léger et souple pour que le chevalier se déplace assez lestement à terre. Guillaume écrit que les sergents à cheval du Soissonnais « *ne se battaient pas moins vertueusement à pied qu'à cheval* ». Mais bien d'autres chevaliers et sergents se battent à pied et le nombre de chevaux tués indique encore que nombreux étaient les piétons parce qu'un cheval ne pouvait guère être tué que par des gens à pied de *hast* ou de *trait* :

*« Hugues de Malevine et maint autre furent trébuchés à terre car leurs chevaux furent occis ; mais ils rebondirent par grande vertu et ne se battirent pas moins prouusement sur leurs pieds que sur leurs chevaux. »*

Ainsi l'exploit (ou la *prouesse*) de Pierre de la Tournelle qui éventra le cheval du comte de Boulogne provoquant la prise de celui-ci :

*« Un sergent preux et hardi... qui se battait à pied pour ce que ses ennemis lui avaient son cheval occis, se tira vers le comte, la couverture de son destrier souleva et le frappa par-dessous si bien qu'il enfonça aux boyaux l'épée jusqu'à l'enhoudure. »*

À la toute fin de la bataille, c'est une formation spécifiquement décrite comme composée de quelques chevaliers et d'un grand nombre de solides piétons qui défait la troupe des routiers brabançons :

*« Était encore ennemi le champ sept cents sergents à pied, preux et hardis, nés de la terre de Brabant, que ceux de là avaient mis par-devant eux pour mur et pour défense contre la force de leur ennemi. Le roi, qui bien les aperçut, envoya contre eux Thomas de Saint-Valéry. Ce Thomas avait en sa route cinquante chevaliers... et deux mille sergents à pied. Quand lui et sa gent furent bien appareillés, ils se jetèrent en eux... il les déconfit tous et prit par merveilleuse prouesse. »*

<sup>2</sup> Lire à ce sujet G. Duby, *Guillaume le Maréchal, le meilleur chevalier du monde*.



On peut ainsi expliquer le peu de succès apparent des corps particuliers, miliciens des communes transpercés et dispersés par les Flamands et les Allemands, sergents à cheval démontés, et finalement les Brabançons, tous battus ou pris par une troupe « interarmes ». Quoique dans le dernier cas, les vainqueurs aient bénéficié à la fois d'un rapport de force quantitatif de trois contre un et d'un incontestable avantage moral puisque seuls restaient sur le champ les Brabançons, comme à Rocroi ne resterait que « *cette redoutable infanterie d'Espagne* ».

Ainsi en ce début de XIII<sup>e</sup> siècle l'intégration « interarmes » était peut-être de règle et ce, sans doute, depuis assez longtemps, tandis qu'un siècle plus tard, le « progrès » consisterait au contraire à séparer ce qui était uni et à employer séparément des troupes nettement plus spécialisées dans leur équipement, leur recrutement et leur emploi, archers, gens de pied, et gendarmes, à pied ou à cheval selon les circonstances mais toujours en vertu d'une décision collective et non d'un hasard individuel.

# LA TACTIQUE PAR LE 7<sup>e</sup> ART

## *La chute du faucon noir et la stratégie militaire*

*Monsieur Hugo-Alexandre QUEIJO*



« **L**a chute du faucon noir », « *Black Hawk Down* », est un film de guerre emblématique s'il en est. Réalisé par Ridley Scott, britannique, (*Alien*, *Blade Runner*, *Gladiator*, *Robin des bois*, *Prometheus*, etc.), sorti en 2001, il est l'adaptation d'un livre documentaire, « *Black Hawk Down: A story of Modern Warfare* » de Mark Bowden. D'une réalisation impeccable, servi par un casting particulièrement riche (*Josh Hartnett*, *Ewan McGregor*, *Tom Sizemore*, *Orlando Bloom*, *Tom Hardy*, *Eric Bana*, *Kim Coates*, *Sam Shepard*, *Nikolaj Coster-Waldau*, entre autres), et une bande originale soignée (*Hans Zimmer*, *Lisa Gerard*, et même le titre d'un chanteur breton, *Denez Prigent*, *Gortoz a ran*), l'œuvre plonge le spectateur dans les combats de la bataille de Mogadiscio, qui oppose, les 3 et 4 octobre 1993, les forces américaines aux miliciens somaliens de Mohammed Farah Aïdid.

La bataille de Mogadiscio, connue également comme « *battle of the black sea* », intervient au cours de l'opération *Restore Hope*. Sous contrôle des États-Unis, elle a pour but, dans une Somalie déchirée par la guerre civile, de rétablir un acheminement minimal en denrées alimentaires, tout en favorisant une réconciliation politique. À la suite d'une série de violents affrontements entre les troupes onusiennes et les miliciens du général Mohammed Farah Aidid, les États-Unis envoient un groupement, dénommé *Task Force Ranger*. Il est composé de 450 hommes des Rangers et des forces spéciales. Le 3 octobre, un informateur de la CIA leur apprend qu'une importante réunion va réunir deux des principaux lieutenants d'Aidid. Une opération est mise sur pied, visant à capturer les hommes y participant. La bataille qui s'ensuit voit la perte de deux hélicoptères Black Hawk, 19 tués et un prisonnier américains, 1 tué malaisien, plusieurs véhicules détruits et 84 blessés. Plusieurs centaines de Somaliens, miliciens et civils, périssent. Si le raid a, dans les faits, réussi, l'impact médiatique est tel que l'opération est un échec stratégique. Le 6 octobre 1993, le Président Bill Clinton annonce la fin des opérations contre Aidid.

Il n'est pas question, ici, de chercher à dépeindre une exacte vérité historique. D'ailleurs, les seuls qui en seraient capables sont, sans doute, les acteurs de la bataille eux-mêmes, à supposer qu'ils puissent en dessiner un tableau global. L'intérêt du film, indépendamment de l'exactitude des faits présentés, est d'offrir une démonstration, extrêmement bien amenée et captivante, de certains principes de la stratégie militaire, ainsi que de réalités, parfois sous ou mésestimées, des conflits contemporains. Le tout en respectant, dans les grandes lignes, le déroulé des opérations. Joseph Henrotin encourage ainsi à le visionner pour saisir le concept de friction<sup>1</sup>. Il n'est donc pas, à ce titre, inintéressant d'en livrer une brève analyse, non pas avec le regard du critique ou du cinéaste, mais celui du stratéguiste. Pour ce faire, sont reprises ici les définitions essentiellement établies et réunies par le professeur Hervé Coutau-Bégarie dans son *Traité de Stratégie*.

## De la friction dans la guerre

*« – Qu'est ce qui s'est passé ? – Il est tombé, il a lâché la corde ! – Comment il a fait ?! »*

*« Les humvee reviendront pas mec. – Quoi ? On devait les rejoindre ? – Je croyais que c'était eux qui devaient venir ! – Merde, je crois que c'était à nous d'y aller. »*

---

<sup>1</sup> Séminaire de Stratégie, Université Jean-Moulin Lyon 3, 2018.

La friction est définie, en stratégie militaire, comme **la part d'incertitude qui entoure la conduite des opérations**. La friction est, schématiquement, le frottement, avec l'ennemi, entre les composantes d'une force, l'environnement, en bref, **la dynamique propre des événements**<sup>2</sup>. C'est Clausewitz qui la théorise le premier, indiquant qu'elle : « *distingue la guerre réelle de celle que l'on peut lire dans les livres* »<sup>3</sup>. Ainsi, les plans les mieux préparés s'y heurtent, la friction engendrant « (...) *des phénomènes imprévisibles justement parce qu'ils appartiennent en grande partie au hasard* »<sup>4</sup>.

Clausewitz en distingue deux sens. Le premier, étroit, renvoie aux dissensions au sein d'un même camp. Une dimension qui, si elle n'est pas la principale, n'est pour autant pas absente du film. Dès les premières minutes, dans la suite de tableaux exposant le contexte, il est fait mention de l'impatience de Washington, au bout de six semaines d'une mission qui ne devait en durer que trois. À nouveau, dix minutes après, lorsque que le Général Garrison s'entretient avec son second, qui lui rappelle l'insatisfaction du pouvoir politique, ou encore dans le briefing initial, qui explique l'absence de certains moyens lourds. Une problématique qui joue un grand rôle dans bien des mécomptes militaires. Les combats en coalition, de plus en plus fréquents, amènent également leurs lots de difficultés. Elles sont bien illustrées avec le différend entre Garrison et le général pakistanais au moment du montage de l'unité de secours. Toutefois, l'intérêt majeur du film est l'exposition de la friction au sens général cette fois, selon Clausewitz. La multitude de facteurs qui « *rend difficile tout ce qui paraît facile* »<sup>5</sup>. Presque tous les aspects les plus aisément envisageables interviennent dans l'œuvre de Ridley Scott : manque de moyens, résistance inattendue de l'adversaire, erreurs de conception et d'exécution, interprétation erronée d'un ordre, défaillance d'un exécutant.

Une des scènes les plus parlantes, à cet égard, est sans doute la chute du soldat Todd Blackburn, dès le début de l'opération. Alors que les rangers sont déposés selon la technique du *fast-rope*, l'hélicoptère du groupe du sergent Eversmann est pris pour cible par un tir de RPG, qui oblige son pilote à effectuer une brusque manœuvre d'évitement. La secousse fait chuter Blackburn, qui se retrouve au sol, inconscient et dans un état grave. Le groupe entier se retrouve immédiatement accaparé par la gestion du blessé. Eversmann ne parvient pas à joindre son supérieur, le capitaine

<sup>2</sup> Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, 7<sup>e</sup> édition, p. 334.

<sup>3</sup> Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, p. 109.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 110.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 111.



Steele, qui ne le comprend pas à la radio. Il prend alors l'initiative d'évacuer Blackburn vers le convoi principal devant récupérer les prisonniers. Le colonel McKnight, pour l'évacuer, détache trois des douze véhicules dont il dispose. Au même moment, le dispositif est surpris par la violence de la réaction des miliciens, qui noient le convoi sous une pluie de feu et de roquettes. Les trois véhicules qui ramènent Blackburn subissent des tirs nourris, et comptent rapidement un mort et deux blessés supplémentaires. Les véhicules restant au bâtiment cible sont également harcelés, plusieurs Américains rapidement blessés, un véhicule détruit.

Un autre exemple est l'oubli de deux soldats par le convoi de Mcknight. Alors qu'une partie du groupe d'Eversman tente de se rendre à pied sur le site du crash de *Super 6-1*, deux soldats, Twombly et Nelson, restent en arrière pour couvrir l'extraction des prisonniers. Mais quid de la coordination entre les éléments ? Alors que ces derniers pensent que le convoi viendra à eux pour les récupérer, c'est vraisemblablement l'inverse qui devait se produire. Résultat, les deux hommes se retrouvent seuls, isolés, dans l'obligation de rejoindre à pied les unités s'étant regroupées autour du site du crash de *Super 6-1*. Un fait qui peut sembler exagéré ou trivial, mais qui est au cœur des préoccupations des chefs militaires. Dans des circonstances aussi violentes et chaotiques que celles du combat, les erreurs, mêmes les plus simples, tendent à s'accumuler. Pour preuve de la réalité de ce genre d'incidents, le reportage sur la bataille d'Alasai qui oppose, en 2009, les troupes françaises aux talibans, montre le colonel Le Nen avertissant ainsi ses subordonnées : « Là, si on oublie un mec, le mec c'est fini pour lui. Y rentrera pas à pied, je vous le dis »<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Youtube, The Battle of Al assay valley March 14 – 2009 (5/9), <https://www.youtube.com/watch?v=4KVfXz7p39U>

Le concept même est très bien résumé par un dialogue du film entre Eversmann et le sergent Hoot, des *deltas* : « *Vous pensez trop sergent, arrêtez. Parce que vous pouvez pas contrôler qui va se faire tuer ou pas, qui va tomber d'un hélicoptère ou pourquoi. Ça dépend pas de vous. La guerre c'est comme ça. – Oui mais Smith a été tué. Si Blackburn n'était pas tombé ça serait pas arrivé. – Ca aurait pu, ça aurait dû, peut importe. Vous y penserez plus tard, vous aurez largement le temps, croyez-moi.* »

## Les principes de la stratégie

« *Nous venons de perdre l'initiative.* »

Le film est une éclairante démonstration de l'impact et des mécaniques des principes de la stratégie. Ces derniers peuvent être compris comme des critères d'évaluation de la validité d'une décision, du niveau tactique au stratégique. Le professeur Coutau-Bégarie les définit comme « *des règles générales visant à ne pas subir la loi de l'ennemi et à s'assurer la supériorité sur le (ou les) point(s) choisi(s) par une action rapide et déterminée* »<sup>7</sup>. On les retrouve, sous des formes différentes, chez la majorité des stratèges et des auteurs, dictés par l'intuition et l'expérience. La difficulté est, pour un fait aussi extraordinairement variable et imprévisible que la guerre, de les identifier. Néanmoins, il est toutefois possible de dégager des généralités, que le génie des stratèges revient à décliner en procédés adaptés aux circonstances. Un principe doit, ainsi, davantage être considéré comme un axe que comme une règle. Il est déjà bon de savoir que, dans telle ou telle occasion, on s'en écarte à dessein.

Foch en retient trois : **liberté d'action**, **économie des forces**, et le couple **sûreté-surprise**. Son identification a fortement inspiré la doctrine des forces terrestres françaises. Il est ainsi intéressant d'examiner le film au regard de ces derniers, liberté d'action mise à part. En effet, cette dernière, empruntée par Foch à Xénophon, est plus un rappel général sans nécessaire portée opératoire : « *l'art de la guerre est en définitive l'art de garder sa liberté* »<sup>8</sup>. À ceux-là, au regard des circonstances de la bataille et du film, il n'est pas inutile d'en ajouter certains, la **concentration**, la **direction/objectif**, la **masse** et l'**initiative**.

<sup>7</sup> H. Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, 7<sup>e</sup> édition, p. 307.

<sup>8</sup> Ferdinand Foch, *Des principes de la guerre*, p. 95.

### *Économie des forces / concentration*

Ce principe commande de rechercher l'usage maximal de ses forces. N'ayant pas fait l'objet d'une théorisation très poussée, il en existe de nombreuses acceptions, sensiblement différentes. Clausewitz suggère qu'elle cherche à **proportionner les moyens mis en œuvre aux buts poursuivis**. Cette acception, qui renvoie à la **dialectique entre le but et les moyens**, est sans doute la plus opératoire<sup>9</sup>.

Si elle paraît simple, force est de rappeler qu'elle a été souvent méconnue. De 1915 à 1917, l'objectif français de recherche de la percée était sans doute légitime, mais les pertes effroyables que les offensives provoquent, sans réellement peser sur la liberté d'action allemande, auraient dû entraîner une révision de cette stratégie, que seul Pétain saura imposer. On arguera qu'il n'est pas évident de calibrer ses actions dans l'ignorance du dispositif adverse. Or, si cette ignorance a fortement disparu pour les armées occidentales, du fait de la multiplication des capteurs modernes, le renseignement reste fréquemment quantitatif et qualitatif (volume et nature). Les intentions de l'adversaire demeurent encore, le plus souvent, obscures. Lors de la bataille de Mogadiscio, si les forces américaines ont sans doute pu estimer les forces de leurs adversaires, elles ont apparemment sous-estimé leur résolution et leur capacité à manœuvrer. De même, Garrison a peut-être commis l'erreur de ne pas se ménager de réserves suffisantes. Une fois confrontées à l'imprévu, ce sont, pour l'essentiel, les troupes déjà engagées sur la mission principale qui se voient réorientées pour réagir aux deux crashes.



<sup>9</sup> H. Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, 7<sup>e</sup> édition, p. 321.

À bien des égards, l'économie des forces se rapproche de la concentration. Cette dernière commande de **réunir le maximum de forces au point choisi de manière à disposer d'une masse de manœuvre ou de choc**<sup>10</sup> qui permet, comme le dit Corbett, « *de se trouver le plus fort au bon endroit au bon moment* »<sup>11</sup>. Napoléon en fait un impératif majeur. Là aussi l'idée paraît évidente, mais se heurte à des impératifs multiples. La concentration de troupes peut empêcher la surprise, entraîne des nécessités logistiques, et est, souvent, contrainte politiquement. Le général Garrison souhaitait employer des moyens plus lourds, appuis feu et véhicules, mais en a été empêché par Washington, « *trop voyant* ». De la même façon, il s'agit de gérer la nécessaire dialectique entre cohésion du dispositif et son extension pour remplir d'autres missions. C'est, sans doute, une part du problème qui s'est posé au commandement américain lorsqu'il s'est agi, de manière simultanée de :

- évacuer Blackburn ;
- sécuriser le site du crash de *Super 6-1* ;
- sécuriser le site du crash de *Super 6-4*.

### *La direction / objectif*

La direction schématise **l'axe selon lequel doivent être menées les opérations**<sup>12</sup>. Pour Jomini « *le point fondamental de la stratégie réside dans le choix d'une bonne direction à donner aux masses* »<sup>13</sup>. Un des problèmes majeurs dans le film est l'incapacité de l'hélicoptère de commandement à guider le convoi jusqu'au site du crash de *Super 6-1*, tandis que les véhicules font face à une résistance acharnée et une multitude de barrages de fortune érigés pour leur barrer la route. De même, abattre deux hélicoptères a représenté, pour les miliciens, une formidable option de direction défensive. En multipliant les points d'accrochages pour les Américains, ils enchaînent leur liberté de mouvement, en les plaçant devant une alternative difficile : faire rentrer le convoi principal ou tenter, simultanément, de sécuriser les deux sites de crash pour, successivement, évacuer les équipages et les troupes à pied, tantôt avec le convoi principal, tantôt avec les restes du convoi ayant évacué Blackburn, assortis de quelques renforts. Soit les Américains préservent la mission principale, mais laissent leurs

<sup>10</sup> *Idem*, p. 315.

<sup>11</sup> Julian S. Corbett, *Principes de la stratégie maritime*, p. 115.

<sup>12</sup> H. Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, 7<sup>e</sup> édition, p. 319.

<sup>13</sup> Henri-Antoine Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, p. 83.

équipages abattus vulnérables en territoire hostile, soit ils tentent de les récupérer, mais s'exposent ainsi, dangereusement, aux contre manœuvres des miliciens.

On retrouve, sous diverses appellations, un rapprochement avec la notion d'objectif. S'y incorporent des expressions de l'économie des forces et de la concentration. En se dispersant, les forces américaines se sont elles-mêmes placées dans une position défavorable. Il semble que le commandement ait cédé, à un moment, pour diverses raisons, au risque évoqué par Couteau-Bégarie, « *l'idée de direction s'estompe lorsque se perd le sens de la manœuvre et que l'on demande au choc et au feu d'emporter la décision* »<sup>14</sup>. Plutôt que de réarticuler le dispositif, trois éléments se trouvent séparés et, de fait, incapables de faire chacun la différence de leur côté. Les groupes d'Eversmann et Ditomaso parviennent à atteindre le site du crash, mais ne peuvent, du fait d'un volume insuffisant, faire la différence, et doivent s'enfermer dans des bâtiments. Les hommes du capitaine Steele ne parviennent pas à rejoindre le site du crash. Mise hors de combat, avec trop de blessés à déplacer, l'unité est forcée, elle aussi, de s'enfermer dans un bâtiment pour y attendre des secours. Seul un petit détachement de deltas et de rangers dirigé par Sanderson parvient à rejoindre Eversmann sur le site de 6-1. Le convoi, censé récupérer les hommes de Steele puis les hommes regroupés autour du site du crash, ne parviendra pas, à terme, à réaliser ni l'une ni l'autre de ces missions. Finalement mis, lui aussi, hors de combat, Mcknight finit, intelligemment, par abandonner sa mission pour rentrer à la base. Les hommes à pied, rapidement à court d'eau et de munitions, vont devoir passer la nuit sur place. Deux deltas déposés sur le site du crash de 6-4 récupèrent le pilote, seul survivant. Toutefois, rapidement submergés, ils sont tués sur place. Le pilote, Mike Durant, est capturé.

### *La sûreté / surprise*

Le principe de sûreté commande de **prendre toutes les dispositions nécessaires pour permettre l'exécution d'une opération sans risquer d'être surpris par un mouvement imprévu de l'ennemi**<sup>15</sup>. Elle ne peut être que relative, on ne peut chercher à l'éliminer complètement. Toutefois, dès les premières minutes de l'opération, dans le film, le spectateur assiste au signalement de la sortie américaine, terrestre et aérienne, par un réseau

---

<sup>14</sup> H. Couteau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, 7<sup>e</sup> édition, p. 320.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 329.

de guetteurs non armés. Or, cette situation est un cas de figure récurrent des conflits contemporains. Comme le souligne le Colonel Michel Goya, les forces occidentales, mettant en œuvre des moyens lourds, sortants de bases durcies et parfaitement identifiées, ne peuvent espérer conserver l'avantage de la surprise très longtemps, quand il n'est pas simplement négligé.



### *La masse*

La masse est définie comme la **réunion d'un maximum de moyens en vue d'atteindre un objectif dans le minimum de temps avec le maximum de chance de succès**. Elle exprime une approche quantitative : le succès réside alors dans la **supériorité du nombre et du matériel**<sup>16</sup>. C'est un facteur décisif pour les miliciens. Malgré la nette supériorité technique américaine (véhicules, hélicoptères, précision des tirs, puissance des appuis, cohésion des hommes, entraînement), elle permet aux Somaliens de renouveler les assauts sur tous les points à la fois, sans trop de soucis des pertes, tout en noyant les Américains sous le feu qui les détruit où, à minima, les immobilise. Un fait qui alerte et rappelle le continuels accroissement de la puissance de feu des groupes irréguliers, expliqué en partie par certains progrès techniques, la diffusion massive d'armements légers (la célèbre Kalashnikov et ses dérivés), et le décloisonnement orchestré par la Mondialisation (les miliciens somaliens auraient appris à se servir correctement de leurs RPG, contre des hélicoptères notamment, grâce à des formateurs d'Al Qaïda).

<sup>16</sup> *Idem*, p. 327.

Si la masse n'a qu'une valeur relative en fonction des circonstances, elle est de plus en plus souvent décisive, surtout entre des irréguliers dotés d'une puissance de feu de plus en plus puissante et accessible, et des réguliers occidentaux certes puissants, mais que leurs volumes réduits rendent particulièrement vulnérables à la friction et à l'attrition. Cette dernière décrit l'affaiblissement continu des moyens humains et matériels du fait des pertes occasionnées par les combats. Or, les Somaliens peuvent la supporter, dans l'espace et le temps, plus que les Américains, dont les forces ne sont dimensionnées que pour une mission de moins d'une heure (particulièrement visible lorsqu'est montrée la préparation de l'équipement, ou les différents reproches que s'adressent, dans le film, les soldats entre eux : « *Non, j'ai pas les JVN, tu sais pourquoi ? Parce que tu m'as dit qu'on n'en aurait pas besoin !* ). Les différents éléments sont, ainsi, rapidement condamnés à être mis hors d'état de manœuvrer efficacement, les pertes et les blessés s'accumulant trop rapidement. Un fait qui rappelle l'expression selon laquelle la quantité est une qualité en soi.

Le cas de Shughart et Gordon, les deux *deltas* tués sur le site du crash de 6-4, illustre parfaitement le problème de base des unités spéciales. Mettant en œuvre des volumes très réduits, elles ne peuvent conserver leur supériorité initiale que sur un temps très court. Passées les premières secondes ou minutes d'un combat, l'avantage revient rapidement à celui qui dispose du nombre, de la cuirasse ou de la puissance de feu, quand ce ne sont pas les trois à la fois.



## *L'initiative*

Le principe d'initiative commande de ne pas attendre l'action de l'ennemi, mais **d'anticiper sur lui de manière à ôter sa liberté d'action et le contraindre à subir notre volonté**. Jomini en fait le moyen privilégié d'imposer son ascendant sur l'adversaire. Coutau-Bégarie expose que l'initiative s'obtient par **l'imagination créatrice dans la conception et par la rapidité et la souplesse dans l'exécution**<sup>17</sup>. C'est le cas pour les Américains au début du film. Le plan est classique, mais reprend celui de plusieurs raids précédents, ayant bien fonctionné. Sa réussite n'a, peut-être, manqué que d'un peu de chance. Rapidement mis en place, bien exécuté, il semble au départ se dérouler parfaitement, amenant le Général Garrison à cette phrase, lorsque les prisonniers sont annoncés prêts pour extraction : « *Ça y est, on les tient* ». Leur supériorité technique et technologique (les hélicoptères en particulier) permet, pour un temps, aux Américains, de surclasser leurs adversaires en mobilité et souplesse, et, donc, de provoquer une certaine surprise. L'initiative est initialement acquise. Mais toute la difficulté est de la conserver.

Pour ce faire, Coutau-Bégarie relève deux facteurs prépondérants : **la puissance suffisante pour soutenir les opérations entreprises, et une sûreté qui permette de prévenir la surprise qui ferait passer l'initiative à l'autre camp**<sup>18</sup>. Or, comme nous l'avons vu, les forces américaines ne sont, dès le départ, pas taillées pour tenir dans la durée, ni suffisamment nombreuses pour s'étendre sur plusieurs points. Un point supplémentaire vient s'ajouter, identifié dans le *Traité de Stratégie* et bien explicité par Michel Goya au sujet de la bataille de Mogadiscio<sup>19</sup> : le micro management des échelons supérieur et le manque d'initiative des bas échelons sur le terrain, rendu possible par les moyens modernes de communication. Tout est centralisé autour de Garrison, qui met longtemps, dans le film, avant de faire autre chose qu'envoyer ses différents éléments, en ordre dispersé, sécuriser les deux zones de crash, répétant à l'envie qu'« *on ne laisse personne sur place* » ou encore qu'il veut « *ramener tous ses hommes* ». À l'inverse, McKnight met peut-être trop de temps avant de réaliser ou de rendre compte qu'il ne peut raisonnablement espérer atteindre *Super 6-1*. De même, les délais de coordination et de communication entre la base, le contrôle aérien et le convoi rendent particulièrement complexe son

<sup>17</sup> *Idem*, p. 323.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 324.

<sup>19</sup> Michel Goya, *Mogadiscio 1993, l'Oryx et le Faucon noir*, Blog *La Voie de l'épée*, <https://lavoie-delepee.blogspot.com/2013/10/mogadiscio-1993-loryx-et-le-faucon-noir.html>

guidage « *donnez-moi l'info avant que j'ai dépassé cette putain de rue !* ». À ce titre, la technologie peut autant être un facilitateur qu'un facteur supplémentaire de friction.

Particulièrement présente dans le film, le spectateur aura souvent l'impression que les Américains ne font que subir, pendant des heures et des heures, les assauts somaliens, sans changer leurs dispositifs ou leurs objectifs (sécuriser 6-1 puis 6-4). Il faut attendre, dans le film, la mise hors de combat de tous les éléments pour que Garrison cherche l'aide de ses partenaires. C'est uniquement avec l'arrivée de la colonne blindée de l'ONU que l'initiative se rééquilibre en partie, permettant le dégagement du dispositif.

### Le poids des dynamiques asymétriques

Plus encore que la friction et les principes de la guerre, valables tactiquement autant pour un conflit de haute intensité que pour une opération expéditionnaire contre un adversaire irrégulier, ce sont les dynamiques de l'asymétrie qui ont donné une telle portée aux événements de la bataille de Mogadiscio.



L'asymétrie est trop souvent, sans doute à tort, entendue comme l'opposition entre un fort et un faible. Mais toute la stratégie militaire se concentre sur la création et l'exploitation de différences de forces, humaines, matérielles, psychologiques ou morales, entre deux adversaires. Le concept est plus utile dans la description d'une confrontation entre deux adversaires aux buts de guerre radicalement différents. Le rapport de force peut être

symétrique (plus ou moins égal, les structures équivalentes), dissymétrique (gros différentiel de force, structures différentes), l'important réside dans les différentes acceptions de l'issue du conflit. L'un est souvent engagé dans un conflit expéditionnaire, aux buts de guerre très limités, là où l'autre est engagé dans une guerre totale, qui détermine la survie du groupe ou, à minima, son existence comme acteur politique. Ainsi, selon le Général Guy Hubin, l'adversaire asymétrique refuse la symétrie des moyens, principalement, parce qu'il refuse celle des objectifs<sup>20</sup>. Un différentiel d'appréciation des buts qui entraîne, nécessairement, un différentiel de perception dans plusieurs domaines, bien démontré par Joseph Henrotin<sup>21</sup> :

- **Les opinions publiques** : les Somaliens supportent la perte de plusieurs centaines de leurs, civils et combattants. Pour les Américains, les 19 tués et, plus encore, les images des corps dénudés de soldat américains exposés et traînés en pleine rue, provoquent un choc important. Les effets politiques s'en trouvent complètement disproportionnés par rapport à l'impact opérationnel de 19 morts et 84 blessés pour l'armée américaine.
- **Les limitations des uns et des autres** : la liberté de manœuvre d'un irrégulier combattant sur son terrain est, le plus souvent, bien plus importante que pour son adversaire régulier. Les premiers respectent rarement le droit humanitaire ou des conflits armés, les seconds sont très rapidement perçus comme des envahisseurs, les lignes logistiques complexes à projeter, ou, comme dans le film, parce que le niveau politique n'accorde par les moyens qui seraient nécessaires à la conduite des opérations.
- **Les temporalités** : cette dernière, résultat des deux autres, est sans doute la plus importante. Dans les combats irréguliers dominant la longue durée, l'attrition du moral, des capacités et de la volonté adverse. Tant de facteurs auxquels, comme nous l'avons, les forces américaines sont ici particulièrement vulnérables, comme, du reste, la plupart des forces otaniennes engagées dans ce type de conflit. Elle explique la situation paradoxale où un irrégulier enchaînant les déboires tactiques se trouve, néanmoins, vainqueur au plan stratégique. Il ne leur suffit, en réalité, que tenir, là où l'adversaire régulier s'épuise. Un fait bien démontré par l'évocation multiple des contraintes imposées par Washington et de son impatience, ou, encore, dans la scène de l'interrogatoire « Vous êtes là depuis

<sup>20</sup> Guy Hubin, *La Guerre : une vision française*, p. 193.

<sup>21</sup> Joseph Henrotin, *Techno-guérilla et guerre Hybride, le pire des deux mondes*, p. 38-39.

quand ? Six semaines ? » – « *Monsieur Garrison, je crois que vous n'auriez jamais dû venir. Nous sommes en guerre civile ! Cette guerre c'est la nôtre, pas la vôtre* ». Le raid est, en soi, un succès. Mais les pertes, le retentissement médiatique et la surprise de la bataille, en font une défaite pour les Américains.



## Conclusion

Au-delà d'être un excellent divertissement, la chute du faucon noir appelle le spectateur féru de la chose militaire à réfléchir à une foule de notions très contemporaines. La difficulté de forces occidentales, aux volumes réduits, compensés et servis par la haute technologie, à soutenir des engagements abrasifs et de longue durée ; L'incapacité à appréhender les composantes humaines (politiques, sociales, religieuses, etc.) des réalités stratégiques ; le centrage de la réflexion sur la phase tactique, où la technologie pèse le plus, et la surestimation de cette dernière comme facteur principal de supériorité opérationnelle, entraînant, de fait, une surestimation par le politique de la capacité de l'outil militaire à conduire et gagner une guerre ; enfin, la spécificité de la décision militaire, avec ses contraintes psychologiques extrêmes.

Mais le film revêt, également, une autre dimension, qui est, peut-être, stratégiquement, la plus importante. L'influence, la capacité à jouer sur les perceptions d'une façon quasi équivalente à l'usage de la force, est une dimension majeure de toute stratégie. Le film, sans être le seul, révèle, comme l'évoque Gérard Chaliand, une incroyable capacité des États-Unis à témoigner et mythifier leur propre histoire<sup>22</sup>. Le spectateur, peu au fait des événements de l'époque, en retient l'image de soldats américains héroïques,

---

<sup>22</sup> Entretien avec l'auteur, 9 octobre 2018.

pour certains idéalistes, allant jusqu'au bout, dans la logique du « *leave no men behind* », combattant « *les uns pour les autres* ». Que les soldats américains de ce jour ai été braves, héroïques, que certains aient été des idéalistes réellement persuadés de contribuer à une cause juste en Somalie, là n'est pas le sujet. L'auteur de ces lignes a la faiblesse de croire, pour beaucoup, qu'ils l'ont été. L'intérêt réside ici dans la démonstration de la capacité de la société américaine à en faire une belle histoire, marquante pour ceux qui la regardent. À presque transformer dans les esprits, par le biais de l'art, une défaite militaire en victoire d'influence. En 1993, une troupe française mena, à Mogadiscio, elle aussi, un violent combat. Victorieux, lui. Qui s'en souvient ?<sup>23</sup>

Dans un pays comme la France, aux rapports toujours aussi ambivalents entre les citoyens, les politiques et leurs armées, on attend de voir surgir ce genre de production. Comme l'évoquait encore Gérard Chaliand, les deux meilleurs films sur l'armée française sont, peut-être, la *317<sup>e</sup> section* et *Capitaine Conan*. Tous deux datent désormais (1965 et 1996). Pour la majorité, les autres œuvres traitant l'armée française relèvent le plus souvent du folklore ou, du moins, d'une vision peu crédible de la réalité des opérations militaires et, plus encore, de l'armée française.

Il y a peu, l'on commémorait silencieusement les dix ans de l'embuscade d'Uzbeen, qui marqua l'armée française, l'opinion publique, et entraîna une suite d'absurdes polémiques (alors que les vraies questions sur la doctrine, l'équipement, les buts de la stratégie française et de l'ISAF en Afghanistan, auraient sans doute gagné à être, bien plus publiquement, remis en cause) témoignant du malaise de la société et du politique face au fait guerrier. Dix soldats français y trouvèrent la mort, certains dans des conditions héroïques, faisant honneur à la longue tradition guerrière française. Un auteur, puis un réalisateur, pourquoi pas français, auront-ils, un jour, l'audace et le talent d'en faire plus qu'une simple défaite ?

Hugo-Alexandre Queijo est diplômé de l'université Jean Moulin Lyon 3 en sécurité internationale et défense. Passionné de stratégie militaire, il travaille particulièrement sur les problématiques concernant les forces spéciales/services de renseignement, les stratégies irrégulières et l'appréhension humaine des conflits contemporains. Il est par ailleurs sous-officier de réserve de l'armée de Terre, chef de groupe et moniteur ISTC.

Cet article a été publié sur le site Analyse Défense en octobre 2018. Analyse Défense décrypte l'actualité internationale de défense au profit des spécialistes et des curieux. En plus de proposer également une veille stratégique et des études à ses lecteurs, Analyse Défense permet également aux jeunes chercheurs de publier leurs écrits.

<sup>23</sup> Michel Goya, *Pour le retour des Héros*, Blog *La voie de l'épée*, <https://lavoiedelepee.blogspot.com/2015/03/pour-le-retour-des-heros.html>



## Le corps d'armée français Essai de mise en perspective

*Colonel<sup>®</sup> Claude FRANC, CDEC,  
chaire de tactique générale*

Cet article fait suite à celui paru dans la première livraison de la revue.

### CHAPITRE III. La guerre froide, première période. 1947-1975

#### *III-1. Les Corps d'armée des années cinquante*

**L**e contexte stratégique est celui de la séparation de l'Europe et, bientôt, de la bipolarisation du monde. Après la signature du Traité de l'Atlantique Nord (1949) et avant la conclusion du Pacte de Varsovie (1955), les Alliés occidentaux mettent en place en 1950, l'organisation militaire intégrée de l'OTAN avec ses PC et la répartition de ses forces dans des « créneaux », le long du Rideau de Fer, conformément à la doctrine de la Bataille de l'avant.

Ceci se fait à partir des grandes unités héritées de la Seconde Guerre mondiale et non encore dissoutes. La montée en puissance sera lente en fonction de la situation des différents alliés. Les États-Unis, leaders de l'Alliance se trouvent engagés en Corée. Le Royaume Uni est occupé par sa reconstruction et sa décolonisation. La France dans une reconstruction plus vaste encore, soutient ses guerres d'Indochine et d'Algérie.

Au plan de la stratégie militaire, domaine où les États-Unis servent également de référence, les études de l'armée de Terre américaine intègrent deux « postulats » de l'époque :

- Conduire la guerre contre le bloc communiste avec les seuls moyens conventionnels placera toujours les armées de l'OTAN en situation désavantageuse par la persistance d'un rapport de forces défavorable en dépit des progrès dans la puissance de feu et la mobilité des unités.
- Par suite, l'emploi des armes nucléaires peut se produire dès le début des hostilités et les armes nucléaires tactiques sont une « super artillerie » aux ordres des commandants de grandes unités (même si des « verrous » sont très rapidement placés) pour des tirs de « batteries » et « contre-batterie ».

L'armée française, dans ce contexte, maintient ses structures (DB et DI) héritées de la guerre, tout en y intégrant de nouveaux matériels américains, livrés au titre de l'accord de prêt-bail, notamment le char de bataille M47 « Patton » et le char léger M24 « Shaffee ». Elle tient alors un créneau en premier échelon, le long de la frontière germano-tchèque.

Les PC des Grandes Unités françaises des années 1950 ne changent pratiquement pas par rapport à la période 1943-1945. Le modèle américain demeure, les « fonctions opérationnelles » sont identiques, les moyens sont toujours de la même génération, même si la production nationale commence à livrer de nouveaux équipements (parfois fabriqués sous licence).

Cependant, des études sont lancées pour la définition de nouveaux types de grandes unités, tandis que l'industrie d'armement renaissance se voit (en dépit de contraintes budgétaires qui conduisent à abandonner plusieurs projets) confier au moins deux programmes majeurs : celui de la famille « AMX 13 » et celui de l'engin blindé de reconnaissance, l'EBR.

S'agissant des grandes unités, la structure du Corps d'armée « lourd » englobant plusieurs divisions, et doté de nombreux et puissants éléments organiques demeure, mais c'est la structure divisionnaire qui évolue. À l'issue des expérimentations « Javelot », la Division Mécanique Rapide (la DMR) voit le jour, bâtie autour des matériels légers EBR et AMX 13 : les « *combat command* » y sont remplacés par quatre « régiments interarmes », ce qui fait que la division redevient quaternaire. Mise sur pied en 1954, la DMR sera déployée en Algérie où ses structures spécifiques disparaîtront compte tenu des impératifs de la pacification. En fait, compte tenu de sa structure très souple, de la légèreté de ses matériels et de la quasi-absence d'appuis, la DMR était destinée à servir de grande unité de découverte (le terme de la cavalerie d'avant-guerre renaît à cette occasion) au corps d'armée, en vue de participer à sa liberté d'action.

Par ailleurs, étudiée et mise au point durant la guerre d'Algérie, la Division 59 aura sa place jusqu'aux transformations de 1965-1967.

La Division 59 est d'abord marquée par l'affirmation du rôle de la grande unité tactique de base, la brigade, qui fait un retour en force dans l'ordre de bataille. « Elle combine l'emploi des seules armes classiques mais adapte sa manœuvre aux feux nucléaires mis en œuvre par l'échelon supérieur » (TTA 901 Édition 1964).

Il existe deux types de brigades ternaires, mécanisée (qui mêle des régiments d'infanterie motorisée et mécanisés) et blindée (forte de deux régiments de chars). Ses éléments organiques sont nombreux et couvrent l'ensemble des fonctions.

Cette division va se révéler difficile d'emploi en raison des difficultés d'équipement (retards) qui font que même les brigades blindées sont plus tous-chemins que tous-terrains.

Mais, les difficultés viennent aussi de la conception même :

- Les brigades, organisées en régiments d'armes, s'engagent en réappliquant les concepts de groupements et sous-groupements par mixage d'unités, mais ces échanges sont difficiles à faire entre unités qui ne sont pas de même « pied » en termes de protection et mobilité.
- La manœuvre divisionnaire est également rendue complexe par la durée pour exécuter les relèves et dépassements.

Au niveau du Corps d'armée, objet de cette étude, son rôle était également mal défini et la question se posait de sa subordination et de la question du feu nucléaire.

Si pour le 2<sup>e</sup> C.A.<sup>1</sup>, la question de sa subordination ne se posait pas (il était subordonné à CENTAG (*Central Army Group*), le Groupe d'armées Centre de l'OTAN dont le PC se trouvait implanté à Heidelberg<sup>2</sup>), le 1<sup>er</sup> C.A., implanté à Nancy, se trouvait un peu « en l'air ». Manifestement, il manquait la strate supérieure à l'échelon du corps d'armée, l'armée, pour coiffer l'ensemble du corps de bataille.

<sup>1</sup> Dont le PC était implanté à Coblenz et non à Baden Or ce dernier commandement hérité des charges d'occupation jusqu'en 1955, n'était qu'un commandement territorial. Ces deux commandements seront fusionnés à Baden au moment du retrait de la France du commandement intégré.

<sup>2</sup> À ne pas confondre avec AFCENT, commandement de théâtre, dont le PC était implanté à Fontainebleau et qui rejoindra Brunssum aux Pays Bas, lorsque le général de Gaulle retirera la France du commandement intégré de l'OTAN en 1966.

La question de la mise en œuvre du feu nucléaire demeure dans le plus grand flou. Les vecteurs de tir (roquettes Honest-John) ainsi que les charges nucléaires de leurs ogives ne sont que des prêts des États-Unis, dans le cadre de la conduite de la bataille en Europe. Au fil de la décennie cinquante, le commandement américain a imposé une logique de verrous, par un système de « double clé » pour conserver la main sur le déclenchement du feu nucléaire dans la bataille.

Mais, à cette époque, non seulement la guerre d'Algérie accaparait toutes les ressources financières et budgétaires du pays (l'armée de Terre à la fin des années cinquante représentait un « monstre » d'un volume de 1 150 000 postes budgétaires<sup>3</sup>), mais que ce soit au niveau de la conception de nouveaux équipements ou à celui de la réflexion doctrinale, la situation était « gelée » par la guerre d'Algérie. Il faudra en attendre le désengagement en 1962, pour, enfin, relancer les études qui vont conduire à une nouvelle organisation du corps de bataille, autour de la division dite « PLT » – du plan à long terme – qui deviendra la division 67. En parallèle, le retrait de la France du commandement intégré aboutira à la mise sur pied de la Première Armée, une redéfinition du rôle des corps d'armée et une clarification sans équivoque aucune des conditions de la mise en œuvre du feu nucléaire.

### *III-2. La spécificité de la guerre d'Algérie*

Confrontée à un conflit asymétrique en Algérie, dans la foulée de la douloureuse expérience indochinoise, l'armée française a cherché à « capitaliser » cette expérience en réfléchissant à une doctrine adaptée à ce type de conflit. Ce fut la doctrine dite de la guerre psychologique, conceptualisée essentiellement par le colonel Hogard, directeur des études à l'ESG, dans deux articles de la Revue de Défense nationale de décembre 1956 et janvier 1957 qui vont être repris par tous ses exécutés, dont le, plus connu est le colonel Lacheroy. Cette doctrine, qui a donné lieu à la mise sur pied des 5<sup>es</sup> bureaux (action psychologique), a conduit à revoir l'organisation du commandement sur le théâtre en privilégiant l'échelon du corps d'armée.

---

<sup>3</sup> Ce phénomène n'avait pas échappé au général de Gaulle lors de son retour au pouvoir : la Loi de programmation militaire 1960-1964, votée en 1959 et qui allait poser les bases de la nouvelle organisation de la Défense conformément aux ordonnances du 6 janvier 1959, prévoyait qu'en 1962, le volume des forces terrestres déployées sur le théâtre algérien ne devrait pas dépasser 190 000 hommes. Dans les faits, en mars 1962, au moment du cessez-le-feu, il s'élevait à 192 000 hommes.

Le vieux 19<sup>e</sup> Corps d'armée, devenu entre-temps 10<sup>e</sup> Région, est transformé en commandement supérieur interarmées, et les vieilles divisions territoriales d'Alger, Oran et Constantine, érigées en corps d'armée. Il ne s'agit cependant pas de corps d'armée au sens opérationnel du terme, mais territorial. Le terme de « région » aurait été plus indiqué. En effet, leur rôle ne consiste pas à monter des opérations à leur niveau, ni à coordonner celles de leurs zones subordonnées, mais à diffuser des instructions, ou des enseignements d'opérations. Les C.A. établirent en particulier des cadres de CR d'opérations que les zones devaient rédiger au reçu des comptes-rendus des secteurs.

Mais l'action de ces C.A. varia également compte tenu de la spécificité de leur « région ». Le C.A. de Constantine était plus porté sur les aspects opérationnels, compte tenu de la présence du « Barrage » et de l'intensité de la rébellion sur son territoire. Celui d'Alger plus porté sur les aspects « population », compte tenu de la personnalité de ses commandeurs. Quant à celui d'Oran, il s'apparentait presque à une région du temps de paix, avec des soucis très portés sur les aspects organiques.

## ANNEXE 4

### Titulaires des commandements de corps d'armée en Algérie

- **Corps d'armée d'Alger (C.A.A.)**

Général Allard,  
Général Massu,  
Général de Menditte.

- **Corps d'armée d'Oran (C.A.O.)**

Général Réthoré,  
Général Cantarel,  
Général Gambiez,  
Général de Pouilly,  
Général Ginestet. Assassiné par l'OAS 1962,  
Général de Belnet.

- **Corps d'armée de Constantine (C.A.C.)**

Général Gilles,  
Général Gouraud,  
Général Multrier.

### III-3. Les Corps d'armée des années 1965-1975

#### a) Le contexte général

Si le contexte stratégique général demeure le même pendant toutes les années soixante et soixante dix, en revanche, il évolue notablement en ce qui concerne le nucléaire.

D'abord, à l'issue de la crise des missiles de Cuba, les États-Unis et l'Union soviétique mettent au point un ensemble de procédures de contacts permanents pour tout ce qui touche au domaine nucléaire. Ce dialogue de dissuasion réciproque inclut finalement l'armement nucléaire tactique que tous s'accordent à considérer bien plus qu'une « super artillerie ».

Par ailleurs, après avoir été chef d'état-major de l'armée de Terre, le général américain Maxwell Taylor fait adopter son concept de la « *flexible response* », avec l'appui de Mac Namara, qui évite la montée aux extrêmes d'emblée. Dans ce concept, même si le terme n'est pas encore employé, l'arme nucléaire de petite puissance est, de par sa nature, une arme préstratégique dont l'emploi est soumis à l'autorisation gouvernementale.

Par suite, au plan tactique, si la manœuvre des grandes unités demeure conditionnée par la perspective du feu nucléaire, il n'est cependant plus possible d'assigner une durée précise au combat classique.

Comme l'écrira un général américain (Bruce Clarke), cela signifie que l'armée américaine doit être capable d'agir efficacement sous menace nucléaire, comme dans un engagement purement classique. Il convient donc de revoir la capacité conventionnelle des forces.

En France, le contexte dans lequel s'inscrit la réorganisation des trois armées est si particulier que le terme de « refondation » utilisé pour évoquer la professionnalisation de 1998 s'y adapte mieux :

- La France, depuis le tir réussi de 1960 fait partie du « club nucléaire ».
- En 1966, décision longuement mûrie, le général de Gaulle retire la France du commandement intégré de l'OTAN et instaure une politique d'indépendance vis-à-vis des Blocs, tout en étant marquée par la solidarité interalliée atlantique.
- Toute hypothèque coloniale a définitivement disparu, sans risque de résurgence.

- Ayant désengagé ses forces d'Algérie, le gouvernement entend restructurer de fond en comble ses forces pour redonner à la France toute sa place en Europe, dans l'Alliance et dans le monde. Le général Cantarel, CEMAT, sera le principal artisan de cette réforme.

Pour l'armée de Terre, les études, conduites dès 1962, ne vont intégrer, cas pratiquement unique, que peu de contraintes, aussi bien pour les effectifs que pour les budgets.

- Pour les effectifs, l'objectif général consiste à diviser par deux une armée de Terre qui, en 1961, dépassait encore le million de postes budgétaires, mais la « fourchette » des effectifs souhaitables est large et la durée effective du service militaire est encore en débat.
- Pour ce qui concerne les contraintes budgétaires, après près de quinze ans de conflits coloniaux, le gouvernement a la volonté de donner à ses armées un équipement totalement issu des chaînes de montage nationales, en relançant les programmes<sup>4</sup>.

### *b) L'armée américaine*

Il y a lieu d'examiner le processus de réforme de l'armée américaine à la même époque, non par suivisme, mais pour constater que l'évolution dans un même contexte géostratégique allait aboutir, comme on va le voir, à des solutions peu éloignées, à la différence d'échelle près, évidemment.

En fait, durant les années soixante, l'armée américaine étudie plusieurs structures qui ne verront jamais le jour. Comme pour la France en Algérie, c'est la guerre du Vietnam qui accapare tous les efforts militaires et gèle les adaptations stratégiques. Ce n'est qu'à la fin du Conflit que le Secrétaire à la Défense et le chef d'état-major de l'armée de Terre, le général Abrams vont définir le programme dit « *Total Army* » de 21 divisions et 21 brigades qui sera mis en œuvre de 1972 à 1975.

L'objectif est donc de 21 divisions, engerbées dans des corps d'armées qui demeurent l'échelon de manœuvre complet tactique et logistique, qui peut accueillir un nombre variable de divisions et qui, fait capital, vient de se voir octroyer un rôle majeur en termes de planification des engagements, que ce soit en Allemagne dans le cadre de l'OTAN ou en Corée. Ce rôle déterminant dans la planification ne va faire croître.

---

<sup>4</sup> C'est ainsi que, lancé en 1961, le programme AMX 30 aboutira à une première expérimentation dans les unités en 1965, et, en 1971, le dernier escadron était équipé. Pour qui a connu les avatars du programme Leclerc, ces délais laissent rêveurs.

Le programme s'élève à 13 divisions pour l'Army, 3 DB, 7 DI appelées à être transformées en divisions mécanisées, 1 division de cavalerie aéromobile et deux divisions aéroportées.

Pour la Garde nationale, 2 DB et 6 DI.

Ce programme et ces grandes unités feront encore l'objet de modifications, mais ce sont celles-ci qui seront engagées dans le Golfe en 1990.

### *c) En France*

La réorganisation consacre sa réapparition face à la menace majeure, le Pacte de Varsovie. Elle concerne la totalité de l'armée de Terre qui comprend :

- des Forces de manœuvre avec la 1<sup>re</sup> Armée, mise sur pied à Strasbourg en 1969, et qui comprend deux corps d'armée le 1<sup>er</sup> à Nancy et le 2<sup>e</sup> à Baden-Oos regroupant cinq divisions, la dernière étant mise sur pied en 1966 à Verdun ;
- une Force d'intervention autour d'une division mixte, la 11<sup>e</sup> D.L.I. ;
- des Forces du territoire.

La mission de ces forces va évoluer avec la décision du Général de Gaulle de sortir du commandement intégré de l'OTAN. Après la signature au niveau stratégique des Accords « Ailleret-Lemnitzer », la 1<sup>re</sup> Armée devient la première – et la seule – réserve des forces de l'OTAN sur le théâtre européen, même s'il est hors de question que la France participe directement à la « Bataille de l'avant » par l'occupation d'un créneau prédéterminé. Ces accords seront complétés par des accords au niveau du théâtre, les accords « Valentin-Ferber ». C'est dans le cadre de ce dernier accord que différentes hypothèses d'engagement sont étudiées et planifiées. Le niveau de planification est, comme pour les Alliés, celui du Corps d'armée.

Réorganisé essentiellement dans la composition de ses éléments organiques, le Corps d'armée 67 est à la fois un échelon de planification, de coordination et de conduite de la manœuvre. En outre, il constitue un échelon logistique complet. Il est bien l'échelon majeur de la manœuvre, son rôle n'a pas changé sur le fond depuis la Grande Guerre et même, sa création, tout en s'inscrivant dans la lignée des corps d'armée de 1943-1944 s'est adaptée aux circonstances et aux moyens du moment.

Ses éléments organiques sont importants en moyens de toutes armes, de mêlée ou d'appui. Les moyens de mêlée, Infanterie, CLB ou ALAT correspondent aux besoins propres du corps d'armée – découverte, reconnaissance, sûreté » de la zone arrière – tandis que les moyens d'appui correspondent à un effort que le Corps veut marquer au profit de telle ou telle de ses divisions.

Au sujet de la découverte et de la reconnaissance, le 2<sup>e</sup> C.A. expérimente la notion de Détachement d'avant-garde (DAG), soit le regroupement de partie des moyens du Groupement d'ALAT du Corps d'Armée (GALCA) et des régiments de CLB, de manière à disposer de moyens souples permettant au C.A. de gagner les délais nécessaires à son déploiement, « découvrant » l'ennemi au plus loin et le jalonnant, permettant ainsi une prise de contact par le premier échelon des divisions, tout en conservant sa liberté d'action. Un PC est mis sur pied sous l'appellation de PC du « COMCLB », jeune brigadier issu de l'ABC. En fait, il s'agit des vieilles réminiscences des expérimentations de la DMR, datant de dix à quinze ans, en conservant l'esprit de la mission et en l'adaptant aux moyens modernes, notamment aéromobiles.

La nouveauté, c'est la place des lanceurs nucléaires dits tactiques, le futur système d'armes Pluton qui ne sera opérationnel qu'au début des années soixante-dix. Organiquement, il est placé au sein de l'Artillerie de Corps d'Armée (ACA). Mais ce n'est pas pour autant que le Corps d'armée en maîtrise l'emploi. Il n'est que « gestionnaire » d'un système d'armes qui n'obéit qu'à la seule logique politique. Ce *distingo* a donné lieu à pas mal de contre-sens graves, même au sein de la haute hiérarchie militaire, ce qui a amené le général de Gaulle à demander au CEMA de l'époque, le général Ailleret de publier un article qui a fait sensation dans la *Revue de Défense Nationale* de décembre 1967, rappelant les fondements de la stratégie de dissuasion française. Peut-être à cause de son titre, « *défense dirigée ou Défense tous azimuts* », cet article a donné lieu à polémique.

En matière de renseignement, le corps d'armée ne dispose pas en propre de capteurs humains. Ils sont regroupés au niveau de la 1<sup>re</sup> Armée, au sein d'un régiment de recherche profonde, le 13<sup>e</sup> Dragons. Concernant le renseignement par imagerie, le corps d'armée dispose des premiers drones, les R 20, montés sur châssis de camions GBC.

Enfin, le corps d'armée est un échelon logistique complet, interface entre la logistique amont, les dépôts et installations d'infrastructure dans la profondeur du territoire national et la logistique aval, c'est-à-dire la

logistique opérationnelle, les flux d'approvisionnement et d'évacuation vers les unités engagées, chacun des niveaux subordonnés jusqu'au régiment constituant un échelon logistique.

La nouvelle structure de nos forces de manœuvre est très bien accueillie par nos alliés de l'OTAN, notamment américains<sup>5</sup>. La Première Armée et ses deux corps d'armée deviennent rapidement des interlocuteurs considérés au SHAPE comme à CENTAG. Les divisions 67 sont proches des divisions 73 américaines et les corps d'armées respectifs possèdent, pour des volumes comparables, des capacités équivalentes. Le volume d'une armée à deux corps et cinq divisions « de classe OTAN » marque bien la place de la France dans la défense de l'Europe quand on le compare aux volumes des forces de mêlée américains, britanniques ou allemands.

Toutes ces grandes unités bénéficient d'un renouvellement de doctrine qui se manifeste par :

- l'élaboration et l'étude par tous de nouvelles instructions générales sur l'emploi des forces terrestres (IGFT), de nouveaux règlements d'emploi des grandes unités, de nouveaux mémentos<sup>6</sup>, etc. ;
- l'assimilation généralisée des procédures OTAN qui sont l'outil indispensable du dialogue opérationnel entre les états-majors et les unités américaines et allemandes du théâtre Centre Europe ;
- la diffusion des enseignements tirés des exercices de cadres et de PC, des manœuvres, des travaux des écoles, en national comme en interallié.

Sur ce plan là, également, l'armée de Terre connaît, à la charnière des années soixante-dix, une forme de refondation de l'unité de la doctrine d'emploi de l'Armée de Terre.

---

<sup>5</sup> Dans le cadre de la planification interalliée, un certain nombre d'options prévoyaient que les corps d'armée français devaient agir en liaison avec les 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> C.A. US,

<sup>6</sup> À cet égard, la Direction Technique des Armes et de l'Instruction (DTAI) est un véritable foyer intellectuel où, en quelques années, une doctrine d'emploi cohérente et complète va être élaborée. Cette documentation d'emploi ne porte pas sur tous les niveaux de la manœuvre et il s'arrête au niveau de la division. L'emploi du corps d'armée, sauf ce qui en est dit dans les IGFT, n'a pas fait l'objet d'un règlement d'emploi spécifique.

### *III-4. Conclusion*

Les années qui suivent la Seconde guerre mondiale sont marquées en France par une réflexion profonde sur les Grandes Unités, les structures opérationnelles interarmes et la mise à jour de la doctrine d'emploi. Néanmoins, l'armée française ne préconise ni ne généralise un modèle national, parce que trop de contraintes pèsent sur elle à cette époque. Pour les mêmes raisons et également parce que l'armée française entre dans le système de commandement intégré de l'OTAN, les PC demeurent sur le modèle américain.

Ce sont dans les PC des Grandes Unités, en Indochine et en Algérie, que de nouvelles fonctions sont apparues pour répondre aux traits spécifiques de ces conflits. Le rôle des PC, notamment ceux des corps d'armée territoriaux, est nettement identifiable dans l'élaboration d'une nouvelle doctrine d'action dans le contexte d'une guerre révolutionnaire, ou psychologique, dans la direction et la diffusion d'instructions collectives spécifiques et la diffusion des enseignements tirés des derniers combats.

Ces conflits liés à la décolonisation ayant malheureusement « gelé » aussi bien la pensée militaire conventionnelle, que la conception de nouveaux équipements, le désengagement de 1962 a été à l'origine d'un intense et fertile renouveau dans ces deux domaines, remettant l'armée française à la hauteur de celle ses Alliés. Cette refondation des années 1962- 1967 a conduit l'armée de Terre à adopter des structures proches et compatibles avec celles de l'OTAN, mais aussi déterminées par les missions propres de nos forces de manœuvre sur le théâtre Centre Europe. Un effort doctrinal important est marqué et la cohésion des modes de pensée et d'action s'établit entre les états-majors, les écoles et les unités. Les PC conservent les fonctions déjà identifiées précédemment et conservent une certaine complexité. Ils répondent manifestement aux exigences d'opérations de coercition de force en ambiance nucléaire. Leurs volumes semblent bien mesurés, ils sont à peine plus conséquents que ceux de 1945 (le PC d'un corps d'armée fonctionne avec moins de 150 officiers).

En outre, la répartition des fonctions entre les PC (C.A.-Divisions, le premier conservant un rôle majeur en planification et conception et Division-Brigade, la première pouvant marquer un effort sur une direction) est claire et un peu différente de celle des Américains, car elle correspond aux impératifs de la mission générale ainsi qu'à la culture militaire française.

À bien des égards, la réforme Lagarde des années 1976-1979 va marquer une rupture avec la continuité observée depuis 1944-1945.



*Colonel Christophe de LAJUDIE*

## BATAILLE

**C**omme nous l'avions promis à nos déjà fidèles lecteurs, nous digresserons aujourd'hui sur le mot bataille, les sens variés que l'usage lui a donnés et les multiples expressions qu'il a imaginées. Notons pour commencer que le mot nous vient de la même racine que battre dont il a perdu en Français un t<sup>1</sup> qu'il a gardé en Italien comme en Anglais<sup>2</sup>.

Du Bas-Latin *battualia* qui au VI<sup>e</sup> siècle désigna l'escrime, il en vint au début du XII<sup>e</sup> à signifier le fait de se battre en général, où il concurrença *combat* qui lui était plus ancien et signifiait littéralement le fait de se battre ensemble<sup>3</sup>. L'usage fit bientôt de la bataille l'affrontement général dans lequel deux armées engageaient toutes leurs forces et du combat n'importe quel engagement de détail. Ainsi Littré nous dit que « *les armées ont ordinairement des combats avant d'en venir à une bataille* ». On voit bien que cet usage est aujourd'hui victime d'innombrables abus car il se trouve des gens pour voir une bataille à Bir-Hakeim où il n'y eut qu'un combat, et même à Camerone ou à Sidi-Brahim qui, si l'on s'en tient à Colin, ne furent guère que des engagements de détail. Sans doute cet usage nouveau nous rassure-t-il sur nos capacités, parce qu'il permet d'appeler bataille une escarmouche de peloton et subséquemment de prendre nos « forces expéditionnaires » et leurs ennemis pour des armées.

De l'action dérivèrent le verbe puis l'adjectif. « *Unc tant ne voudrent batailler, Qu'or plus ne viengent gaagner* » écrivait déjà Benoit, chroniqueur des Ducs de Normandie. Le terme en ce temps n'avait pas encore de sens péjoratif : il n'était « *rien de si beau que tomber bataillant* » selon Régnier. Sur quoi

---

<sup>1</sup> L'Académie a rendu leur deuxième t seulement à abattre et à tous ses dérivés en 1932.

<sup>2</sup> Ce qui rend l'orthographe de *battalion* si scabreuse à un rédacteur français.

<sup>3</sup> Il faudra que nous revenions un jour sur ce préfixe *co* dont la postérité militaire, avec combat, compain, compagnon et compagnie, mais aussi commission, dit combien la guerre est un sport collectif.

renchérit le Roman de la Rose : « A Samson qui tant fut vaillans, tant preus, tant fors, tant bataillans... ». Des gens *bataillans* faisaient alors une bonne troupe, propre à *bouter* tout devant elle. Ce n'est que progressivement que *batailleur*, et son féminin *batailleresse*, vinrent à qualifier le querelleur importun et le chicanier : « *Nos fils, ne se reposant guère, batailleront à tout propos* » (Béranger). Et c'est à ce propos justement qu'on mentionnera l'expression « *enfourcher son cheval de bataille* », laquelle expression désigne habituellement le sujet préféré ou l'argument ultime de tous les disputeurs patentés.

Jusqu'à ce que l'Académie vienne le fixer, l'usage fut souvent confus. Ainsi bataille eut, peut-être dès l'origine et pour longtemps, le double sens d'une action de guerre et d'une troupe de guerriers. En bien des cas, *être en bataille*, *joindre la bataille* ou *entrer dans la bataille* peuvent aussi bien signifier le fait d'entrer dans la mêlée que celui de rejoindre son corps ou son armée. En effet on nomma très tôt bataille, dans certains cas une armée entière – comme Bodel dans la Chanson des Saxons : « *Nous entrerons en France en bataille rangie* » – ou dans d'autres une division de l'armée. « *Bataille ici ce n'est pas combat. C'est, selon l'ancienne signification du mot : "armée", un corps de troupe. Billon de La Prugne propose de diviser les armées en "batailles de quatre régiments"* »<sup>4</sup>. Ce dernier usage s'imposa tôt et longtemps et semble avoir été universel du XIII<sup>e</sup> à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On dit que les Chrétiens se rangeaient toujours en trois batailles et que c'était en l'honneur de la Sainte Trinité, ce que dément d'ailleurs le fait que les Musulmans en faisaient autant : « *Maintenant que nostre gent les virent, ils s'arestèrent, et cil et les ennemis firent trois batailles aussi* » (Joinville). On formait les batailles le jour même ou la veille de la bataille, en affectant à chacune les *lances* et les *bannières*, et plus tard les *compagnies*, qui bien souvent avaient rejoint l'ost chacune par leur propre chemin. L'ost était rangé « *quand [tous avaient] en bataille fiché leur étendard* », tous les emblèmes se rangeant sur ce qu'on appellera pour cette raison le *front de bandières*. Froissart écrit ainsi : « *L'endemain au point du jour, chacun fut armé, et trairent leurs bannières aux champs, chacun à sa bataille et dessous sa bannière, ci comme ordonné estoit* ».

Les trois batailles devinrent bientôt avant-garde, bataille et arrière-garde, la bataille désignant alors spécialement le gros de l'armée (appelé encore parfois corps de bataille) sous les ordres du souverain, et cet usage subsista au moins jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Ces appellations, qui sans doute

---

<sup>4</sup> Léon Hennequin, *Regards en arrière – Études d'histoire militaire sur le XVIII<sup>e</sup> siècle* – L'État-major, Chapelot, Paris, 1911.

<sup>5</sup> « *Dans Lostelneau, une armée comprend l'avant-garde ; la bataille, avec laquelle marche le gros canon et où doit se tenir le général, c'est ce que l'on qualifie "le gros" aujourd'hui ; l'arrière-garde ou corps de réserve.* » Hennequin. L'ouvrage cité est de 1647.

correspondaient à l'ordre de marche quand l'ost était groupé et qu'on approchait de l'ennemi, mais qui perduraient durant les batailles, ont laissé croire longtemps aux historiens que les trois batailles étaient toujours rangées en colonne l'une derrière l'autre, représentation universellement citée à l'appui de considérations péjoratives sur l'intelligence tactique des Français durant la Guerre de Cent Ans. D'où des cartes d'apparence absurde montrant toujours le même schéma sans rapport avec le terrain. D'où vient alors que *se ranger ou se former en bataille* signifie encore dans les unités blindées d'aujourd'hui se disposer en ligne sur un seul rang ? La vérité est que jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, les armées se rangèrent sur un front, « avant-garde », bataille et « arrière-garde » venant s'aligner de la droite à la gauche, le plus souvent appuyées au terrain et parfois *échelonnées*, comme on le verra par exemple à Monthléry en 1465. Le confirme la description que donnait déjà le chroniqueur Guillaume le Breton du déploiement de l'armée alliée devant Bouvines : « *L'Elu Guérin leur annonça que leurs ennemis venaient hâtivement à batailles ordonnées, et qu'il avait vu les chevaux couverts, les bannières déployées, les sergents et les gens à pied au front devant, ce qui est signe certain de bataille* »<sup>6</sup>. Carloix le confirme encore en 1757 : « *Il fit marcher l'avant-garde, bataille et arrière-garde, tout d'un front* ».

Comme on appelait *bataille* le gros de l'armée, on eut au XVII<sup>e</sup> siècle un *maréchal de bataille* et des *sergents de bataille*, qui avaient pour fonction d'assister le maréchal de camp dans ses attributions, lesquelles consistaient essentiellement à maintenir la discipline, l'ordre et la sécurité dans toute l'armée lors des camps et des marches, à affecter aux troupes le logis, les ressources et les places d'armes en cas d'alerte, à ranger l'armée, à former les brigades<sup>7</sup> pour le lendemain sur ordre du lieutenant-général de jour. *Maréchal de bataille* et *sergents de bataille* avaient les mêmes fonctions, mais le *maréchal de bataille* avait autorité sur les mestres de camp de l'infanterie comme de la cavalerie. Les *sergents de bataille*, qui n'étaient souvent que capitaines et suppléaient le *maréchal de bataille*, se multiplièrent jusqu'à ce que les deux charges s'éteignent<sup>8</sup> par suite de la création d'un major général et des brigadiers de l'infanterie et par la multiplication des lieutenants-généraux et maréchaux de camp.

<sup>6</sup> Georges Duby donne la lecture intégrale de cette chronique traduite en langue romane dans « Le dimanche de Bouvines ».

<sup>7</sup> Brigade prend au début du XVII<sup>e</sup> siècle le sens de « division de l'armée » qu'on donnait au XIII<sup>e</sup> au mot bataille.

<sup>8</sup> Les derniers *sergents de bataille* furent nommés en 1665 et la charge de *maréchal de bataille de l'infanterie*, dont la fonction n'était plus exercée depuis longtemps, s'éteignit en 1782 à la mort de son dernier titulaire.

*Bataille* donna bientôt *bataillon*, diminutif trompeur parce qu'il désigna longtemps la *bataille* elle-même voire l'armée entière avant d'être spécialisé pour désigner l'unité tactique de l'infanterie. C'est ainsi qu'on parlera au temps de Napoléon du *bataillon carré* pour désigner la formation de l'armée impériale toute entière marchant à travers les forêts de Thuringe vers Saalfeld, Iena, et Auerstadt, ses corps d'armée détachés formant sur la carte un grossier carré. Le *bataillon* fut à partir du XVII<sup>e</sup> siècle l'unité élémentaire de l'infanterie et l'unité de compte des armées. Parce que toutes les manœuvres exécutées sur le champ de bataille l'étaient par *bataillons*, l'instruction et l'entraînement s'appela *école de bataillon*, d'où les Saint-Cyriens tirèrent l'idée d'appeler simplement *bataillon* l'épuisante instruction militaire donnée sur le terrain, pour la distinguer de la « pompe » par quoi ils désignèrent l'instruction académique : « *Si vous connaissiez les horreurs de la pompe et du bataillon...* ». On eut bientôt des « *gros bataillons* », non parce que les hommes en étaient obèses mais parce que les effectifs demandés par l'infanterie grevaient des budgets dont toutes les armes voulaient leur part. L'expression, plutôt péjorative, est ainsi restée pour désigner toute fonction, militaire ou civile, gourmande en effectifs peu qualifiés voire peu capables.

Nous clorons cette chronique avec le *char de bataille* dont l'invention, peut-être par les Scythes au tournant du deuxième millénaire avant notre ère, inaugura un facteur tactique destiné à perdurer au moins quatre mille ans : l'affrontement et la combinaison de forces rapides, peu nombreuses et fragiles et de forces lentes, solides et nombreuses, caractéristiques des armées de piétons. Remplacé à partir du V<sup>e</sup> siècle par des cavaliers montés, le *char de bataille* demeura durant toute l'Antiquité le symbole éminent de la puissance militaire et politique, transportant notamment l'Imperator lors du triomphe. Près de deux mille ans plus tard il réapparut sous la forme du tracteur chenillé cuirassé de 1917. *Char de bataille* ou *char d'assaut* ? L'infanterie qui, avec quelque raison, y voyait l'engin d'accompagnement de son combat, préféra la seconde dénomination, laquelle devint quelques années plus tard *chars de combat*. La cavalerie qui, dans les années trente, eut nettement préféré la première, plus conforme à son ambition de peser de nouveau au plus haut niveau de l'art de la guerre, dû sacrifier à la méfiance de l'autre arme et se contenta d'automitrailleuses de découverte, de reconnaissance, et de combat, ces dernières ayant toutes les caractéristiques d'un *char de bataille*. L'avenir immédiat donna raison à la cavalerie, mais l'histoire n'est jamais finie...

## **Revue de tactique générale**

CDEC, 1 place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07

**Directeur de la publication**  
Général de division Pascal FACON

**Rédacteur en chef**  
Colonel Christophe de LAJUDIE. Tél. 01 44 42 52 63

**Éditeur rédactionnel**  
Capitaine Soraya AOUATI

**Crédits photos**  
*Couverture :*  
Photo 1 : © ECPAD  
Photo 2 : © Musée Crozatier (Le Puy-en-Velay)  
Photo 3 : © Réunion des Musées Nationaux et du Grand Palais (Paris)  
Photo 4 : © armée de Terre

**Conception graphique**  
M<sup>me</sup> Nathalie THORAVAL-MÉHEUT

**Maquettiste-infographiste**  
M<sup>me</sup> Sonia RIVIÈRE

**Impression et routage**  
ÉDIACA, 76 rue de la Talaudière - CS 80508,  
42007 Saint-Étienne CEDEX 1  
Tél. 04 77 95 33 21 ou 04 77 95 33 25

**Diffusion**  
CDEC/DAD/PUB. Tél. 01 44 42 43 18

**Tirage**  
1 800 exemplaires

**Dépôt légal**  
Avril 2019

**ISSN de la collection « Revue de tactique générale »**  
2650-6998

**ISBN du volume** (version imprimée / version électronique)  
978-2-11-155149-7 / 978-2-11-155150-3

La version électronique de ce document est en ligne sur le site intradef du CDEC  
<http://portail-cdec.intradef.gouv.fr>

Les documents classifiés ne peuvent être téléchargés que sur des réseaux protégés.



**CDEC** Centre de doctrine  
et d'enseignement du commandement

1, place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07